



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

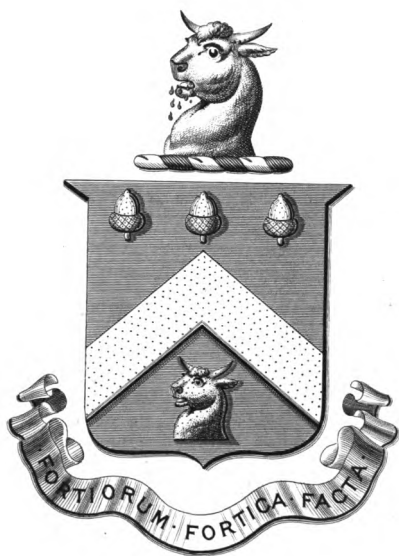
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Stark.

. 274



Mary H. Stark
from Mich

17 Sept:
1896.

L'ESPRIT CONSOLATEUR

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

L'ESPRIT CONSOLATEUR

OU

NOS DESTINÉES

PAR

LE P. V. MARCHAL

Quand l'Esprit de Vérité sera venu,
il vous enseignera toutes choses.

JEAN XVI, 13.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1878

Tous droits réservés.



Si je me résigne à publier ces *Effusions*, c'est uniquement par amour pour mes sœurs qui pleurent comme j'ai pleuré, qui rêvent comme j'ai rêvé. J'aurais craint de pécher par égoïsme, en gardant pour moi toute seule un pareil trésor. O vous, filles de Sion, qui gravissez, en portant votre croix, la voie douloureuse du Calvaire à la suite de Jésus, prenez et lisez. Quand vous aurez tréssailli, comme moi, sous les éblouissements de ces révélations sublimes, vous vous sentirez le courage de vivre, et vous ne craindrez plus de mourir.

ANNA DE G.

Paris, 6 Janvier 1878.

L'ESPRIT CONSOLATEUR

PREMIÈRE EFFUSION.

LES AMES EN PEINE.

René n'est plus ! Ce coup qui vous frappe, madame, oblige votre pauvre solitaire à oublier ses peines, pour ne songer qu'à votre inconsolable douleur. Je connaissais René depuis bien des années ; j'avais pu apprécier la noblesse de son caractère et la bonté de son cœur ; je savais qu'il était digne, sous tous les rapports, de l'épouse que Dieu lui avait donnée. C'est vous dire que nul ne saurait, mieux que moi, mesurer l'étendue de la perte qui vous plonge dans l'agonie.

Ce qui met le comble à votre affliction, dites-

vous, c'est qu'il est mort dans des circonstances qui vous forcent à douter de son salut.

René avait toutes les vertus qui constituent l'honnête homme ; il était religieux dans le sens vrai du mot, mais il ne cachait pas les invincibles répugnances que lui inspiraient certains dogmes, et surtout certaines entreprises. Quoique très-pacifique par caractère et très-conservateur par principe, il était de son temps, et s'il détestait la licence, il aimait la liberté, à laquelle il est resté fidèle jusqu'à son dernier jour. En un mot, il était chrétien, même catholique, comme il était permis de l'être il y a trente ans, mais comme il n'est plus permis de l'être aujourd'hui. Pour comble de malheur, il a été emporté par une mort si subite, qu'il n'a pas eu le temps de se reconnaître ; et votre piété, en se joignant à votre amour, devient ainsi, pour votre cœur, une source de nouvelles amertumes.

Votre anxiété, madame, ne saurait me surprendre, car à notre époque tourmentée, il serait difficile de compter les nobles épouses qui la partagent.

Vous voulez que je vous dise « si René est perdu pour toujours, ou si vous pouvez espérer encore le retrouver dans un monde meilleur ? » Pour être sincère, je commence par vous avouer que la théologie courante ne saurait nous offrir

ici la moindre consolation. Cependant, je ne crains pas de vous répondre avec l'assurance d'une conviction profonde : Non, René n'est point damné à jamais ! Oui, vous le retrouverez pour l'aimer comme on n'aime point ici-bas.

Pour justifier cette consolante affirmation, je le sais, il me faudrait, non pas une lettre, mais un livre, et quel livre ? un livre propre à chasser de votre esprit une foule de préjugés, pour le peupler d'idées nouvelles qui risqueront de vous paraître des chimères ; un livre capable de vous faire partager la foi qui seule a pu maintenir mon âme debout, en la préservant du désespoir.

La foi profonde et sereine, qui rend les cœurs bons et vaillants, à force de les rendre joyeux, voilà ce qui manque à notre génération avide et inquiète.

Je vois à droite une foule d'esprits fort dociles par ignorance, par tradition ou par tempérament qui s'endorment, en fermant les yeux, sur l'oreiller plus ou moins doux de la foi aveugle. La vérité, pour eux, c'est ce qui ne leur cause aucun trouble. Ils s'abstiennent de raisonner, pour n'avoir pas à réfléchir, et font semblant de ne douter de rien, pour ne point s'exposer à douter de tout. Un dogme nouveau qui bouleverse de fond en comble la constitution de l'Eglise, les touche moins qu'une averse dont leur toilette peut souf-

frir. Ils sont peut-être dévots, mais sont-ils religieux ? La religion, en effet, n'est au fond que la rencontre de deux amours : l'amour de Dieu qui cherche l'homme, et l'amour de l'homme qui cherche Dieu, ou lui répond. Or, loin de la comprendre ainsi, les esprits dont je parle la définiraient volontiers : l'art de se mettre à peu près en règle pour éviter l'enfer, en supposant qu'il existe.

D'autres, plus ardents, mais peut-être moins croyants, déploient une activité très-encouragée, très-tapageuse, et fort peu chrétienne. Loin de déguiser « leurs haines vigoureuses, » ils s'en font gloire et en tirent profit. Ils détestent la liberté sous toutes les formes, et poussent la franchise au point de regretter tout haut les beaux jours de l'*Inquisition*. Leur Dieu n'est plus au ciel, il est au Vatican; et les peuples n'ont d'autre droit que celui d'obéir à ses décrets. A leurs yeux, la fin justifie les moyens, et, pour réaliser leur magnifique idéal, ils mettraient volontiers l'Europe en feu. C'est à leur influence que notre chère patrie est redevable de la crise terrible qu'elle traverse en ce moment. Elle le sait, elle ne l'oubliera jamais ; fasse le ciel que sa modération se maintienne plus haut que sa colère !

Si vous regardez à gauche, vous verrez une autre multitude qui erre à l'aventure dans le dé-

sert de l'incrédulité. C'est en vain qu'on voudrait s'abuser : jamais peut-être, depuis un siècle, le clergé n'a paru plus puissant, et jamais le scepticisme ou le matérialisme n'a fait plus de progrès. Il ne rit plus comme au temps de Voltaire, mais il sourit comme quelqu'un qui semble dire : Vous avez pour vous la tradition, j'ai pour moi la science ; je ne vous attaque plus, je vous dédaigne. Rome semble le comprendre : de là peut-être la bataille désespérée qu'elle livre en ce moment contre la liberté, au profit de cette compression formidable qui s'appelle la théocratie.

Quoi qu'il en soit, je ne puis me figurer un malheureux plus à plaindre que celui qui ne croit qu'à la matière, et n'espère que le néant.

Il me semble qu'une âme sans foi doit ressembler à quelque mesure abandonnée, à un désert vide et sans eaux. La vie doit paraître bien désenchanted à force d'être positive, bien accablante à force d'être monotone. Et puis, quand on n'entrevoit rien au delà de ce tunnel qui s'appelle la mort, où trouver la force d'aimer au point de rester fidèle malgré certains dégoûts, de se montrer aimable jusque dans la souffrance, de supporter, sans faiblir, les grands revers, de s'immoler joyeusement aux nobles causes ? Le calcul remplace l'enthousiasme, et l'égoïsme étouffe ce premier élan du cœur dont Talleyrand

disait : « Méfiez-vous-en, c'est le bon. » Plus d'horizons célestes, plus de visions radieuses, mais toujours la vulgarité des intérêts courants, le terre à terre des basses jouissances, le désespoir en face de la douleur, la lâcheté devant la mort, ou cette lâcheté devant la vie qui s'appelle le suicide.

Je crois, pour l'honneur de l'humanité, que certaines âmes sont capables de faire le bien pour le bien ; mais je crois aussi que l'incrédulité fera trop souvent des héros comme le comte de Camors, ou des rois comme Frédéric II. Celui-ci écrivait : « S'il y a quelque chose à gagner à être honnête, nous le serons, et s'il vaut mieux duper, nous serons fourbe. » Tel est le catéchisme de la monarchie prussienne ; tel est le code moral de ceux qui ne croient point en Dieu. La foi profonde peut seule nous rendre justes, au point de sacrifier nos intérêts ; seule, elle peut nous conserver aimables, au milieu des désenchantements de la vieillesse.

Je me souviens d'une confidence que me fit un jour une femme fort distinguée. Elle gémissait d'être incomprise par celui qui lui avait donné son nom, en lui confiant ses infirmités. Elle l'aimait, ou plutôt elle s'efforçait de l'aimer par devoir, par bonté de cœur, mais ce cœur se figeait devant le sourire sceptique avec lequel cet

homme accueillait ses rêves ou ses effusions. « Je ressemblais, disait-elle, à une hirondelle attelée à un canard. » C'est qu'elle croyait à l'avenir, tandis qu'il ne croyait qu'au présent. Elle se demandait si c'était bien la peine d'aimer un homme qui, d'après ses principes, ne devait être bientôt qu'un peu de poussière. Elle trouvait même qu'il faut se donner bien du mal pour amuser un mari vieux et infirme, qui n'a cru qu'au plaisir.

Les hommes se plaignent de ce que la femme court au prêtre, et déserte le foyer pour la sacristie, mais à qui la faute ? Si la femme se grise au point de rapporter souvent dans la famille la résistance et l'aigreur, c'est qu'elle est tout à la fois dénuée d'instruction et affamée d'idéal. Or, les hommes désespèrent, par leur scepticisme, cet être qui a besoin de planer plus haut que la terre. Ils ne veulent pas comprendre qu'une femme qui aime, veut espérer que c'est pour toujours. Au lieu de l'éclairer, d'ouvrir à son âme de belles perspectives, et de favoriser son essor en le gouvernant, ils trouvent plus commode de lui couper les ailes. Les malheureux ! ils oublient que la femme n'est plus femme, le jour où elle cesse de ressembler à l'oiseau. Quand ils sauront se montrer aimables et sincèrement religieux, dans le sens élevé du mot ; quand ils auront

assez de patience ou d'amour pour écrire leur âme sur ce beau vélin blanc, qui n'est autre que l'esprit d'une jeune épouse, oh ! alors, nous verrons des miracles. Le prêtre sera moins recherché, mais l'époux sera mieux écouté, et la liberté ne sera plus en péril.

Entre ceux qui font semblant de tout croire et ceux qui se vantent de ne croire à rien, je vois une multitude d'esprits élevés, mais inquiets, qui m'inspirent la plus vive sympathie. Ces esprits éprouvent, d'une part, une invincible répugnance pour le nouveau symbole qu'on voudrait leur imposer ; mais, d'autre part, ils sont vivement préoccupés de l'infini qui les enveloppe et de l'avenir qui les attend. En face du divorce irrémédiable qui sépare le néo-catholicisme de la société moderne, ils restent fidèles au drapeau de la liberté et de la science, mais ils souffrent de se trouver sans boussole, et cherchent des yeux l'étoile qui les guidera vers la terre promise. Ils aiment leur siècle, ils aiment leurs frères, ils aiment la vie, mais ils savent qu'il faudra mourir, et se demandent avec anxiété ce que c'est que la mort. Ils ne demandent pas mieux que de croire, mais il leur faut une *foi raisonnable*, la foi dont parle saint Paul, qui repose l'esprit et réjouit le cœur.

En priant comme vous sur une tombe aimée,

ils s'écrient volontiers avec le poète : « Peut-on douter près d'un tombeau ? » Et ce pressentiment n'est pas une illusion trompeuse. Non, nous tenons la vie, et cette vie ne saurait s'évanouir. Rien ne se perd dans la création, pas même un atome, et l'âme, aux yeux de Dieu, est autrement précieuse que toute la matière. Ce qui est difficile à expliquer, ce n'est pas que l'âme puisse se passer du corps, mais qu'elle puisse vivre avec lui. Non, l'esprit qui a su peser les mondes et trouver les lois de leurs évolutions, ne saurait être poussière. Le cœur qui sait aimer jusqu'à se sacrifier, sans espoir de retour, à un être ingrat, contient une force divine qui ne saurait périr.

Goethe se promenait un soir avec son ami Eckermann dans le bois de Veimar. Le poète, à l'aspect du soleil couchant, cita ce mot d'un ancien : « Même quand il disparaît, c'est toujours ce même soleil ! » Et il ajouta : « Quand on a soixante-quinze ans, on ne peut pas manquer de penser quelquefois à la mort. Cette pensée me laisse dans un calme parfait, car j'ai la ferme conviction que notre esprit est une essence d'une nature absolument indestructible : il continue à agir d'éternité en éternité. Il est comme le soleil qui ne disparaît que pour notre œil mortel ; en réalité, il ne disparaît jamais, et dans sa marche toujours il éclaire. »

Ce n'est pas vous, madame, qui refuserez de souscrire à ces paroles de l'illustre vieillard. Non-seulement vous croyez à votre propre immortalité, mais vous la sentez. Quelque artiste inspiré a-t-il charmé vos oreilles par un de ces chefs-d'œuvre mélancoliques et profonds dont les maîtres ont le secret ? Alors un frisson électrique a sillonné tout votre être. Vous avez vu se déchirer les limites de votre étroit horizon, et votre âme a pris son essor vers l'infini. C'est que cette musique vous a parlé la vraie langue du pays de vos rêves. Si nous connaissons ici-bas ce terrible mal que Bossuet appelle l'*inexorable ennui*, c'est que notre âme ressemble à un océan vide. Elle mesure d'un regard la distance qui sépare l'idéal qu'elle entrevoit de la réalité qu'elle touche, et sa tristesse n'est qu'une nostalgie.

Si je dois mourir tout entier, pourquoi suis-je libre et responsable, au point d'éprouver le remords ? Pourquoi cette soif inextinguible du mieux qui me tourmente ? Pourquoi la vertu candide est-elle si souvent victime, tandis que le succès est le partage des perversités habiles ? Qu'est-ce que cette vie, sinon une suite de labeurs monotones, d'enthousiasmes factices, de déceptions amères, de séparations déchirantes ? Et ce serait là le dernier mot de la bonté divine à notre gard ? Non, non, rien ne s'achève en ce bas

monde, donc il y en a un autre où les belles âmes prendront leur revanche, et où les ébauches deviendront des chefs-d'œuvre.

Ce sont là des lueurs consolantes, de belles échappées, sans doute, mais les esprits dont je parle sont trop avides pour en être pleinement satisfaits. Non contents de présumer que l'âme est immortelle, ils se demandent s'ils sont bien sûrs de revivre dans la plénitude de leur personnalité, et quelles seront les conditions de cette vie future?

J'appartiens à cette grande famille, madame, et cet aveu vous expliquera ce que vous appelez « le trouble de mon existence. » Quiconque s'acharne à la recherche de la vérité, renonce par là même au repos, à toutes les joies vulgaires, et s'embarque sur une mer bien orageuse. Cependant, pour certains esprits, ces tempêtes, ces angoisses intimes sont inévitables, parce qu'ils ne peuvent s'empêcher d'ouvrir les yeux, même quand on leur fait un devoir de les fermer.

Vous en êtes là vous-même, je le devine à vos demi-confidences. Malgré votre piété sincère, vous sentez que la théologie vulgaire est impuissante à vous consoler, et vous me suppliez de vous rendre l'espérance. D'après les préjugés de votre monde, un abîme devrait nous séparer,

mais votre belle âme est, pour certaines traditions, ce qu'est le vin nouveau pour les vieilles outres. Elle me pardonnera donc de répondre en toute franchise à ses questions hardies, et de lui ouvrir une échappée sur les magnifiques horizons qui ont ébloui mes regards.

DEUXIÈME EFFUSION.

LA COUPE MYSTÉRIEUSE.

En méditant l'Evangile de saint Jean, madame, j'ai éprouvé de bien doux ravissements. Le Sauveur, dans son entretien avec la Samaritaine, lui dit ces admirables paroles : « Femme, croyez-
« moi, l'heure approche où vous n'adorerez le
« Père, ni sur le Garizim, ni à Jérusalem, mais
« où les vrais adorateurs adoreront le Père en
« esprit et en vérité, car ce sont ceux-là que
« cherche le Père. Dieu est esprit, et ceux qui
« l'adorent le doivent adorer en esprit et en
« vérité. »

Dix-neuf siècles après que ces paroles ont été prononcées, je regarde, et je cherche en vain ces adorateurs spirituels annoncés par le Christ. Où sont les âmes vraiment libres et pieuses, les âmes affranchies du rite et enchaînées par l'amour ?

Dans quel temple les esprits affamés peuvent-ils se rassasier de la parole de vie ? Partout je vois la *lettre*, le symbole, la matière, mais je ne vois pas l'*esprit*. A mesure qu'une religion s'éloigne de son point d'origine, elle devrait, ce semble, se dépouiller de plus en plus de ses pratiques enfantines, pour prendre son essor vers les sphères élevées de la morale éternelle. Or, le néo-catholicisme nous offre le triste spectacle d'un phénomène tout contraire. Austère et simple à ses débuts, le christianisme, devenu le *romanisme*, se matérialise au lieu de se spiritualiser.

« Le surnaturel nous déborde, » s'écrie un pieux auteur qui vient d'écrire un gros livre sur les vertus de l'eau bénite. Hélas ! non, ce n'est pas le surnaturel qui nous déborde, mais la superstition. Lisez, si vous vous sentez ce courage, l'*Arsenal de la dévotion* contemporaine, et dites-moi s'il est possible de porter un pareil défi au bon sens de l'humanité ? Pour moi, en voyant ce qui se passe, je tremble pour mon pays, et ma pauvre âme effarée appelle à grands cris l'avènement de l'esprit. Son règne doit arriver, car la promesse du Christ est formelle.

« Je vous dis la vérité, il vous est utile que je
« m'en aille, car si je ne m'en vais point, le *Con-*
« *solateur* ne viendra point à vous, mais si je m'en

« vais, je vous l'enverrai. J'ai encore beaucoup
« de choses à vous dire, mais vous n'êtes point
« en état de les comprendre maintenant. Quand
« l'esprit de vérité sera venu, il vous enseignera
« toutes choses, car il ne parlera pas de lui-
« même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu.
« C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra
« de ce qui est à moi et il vous l'annoncera. »

L'Esprit consolateur ne doit donc pas contredire le Christ, puisqu'il doit « prendre ce qui est de lui ; » mais il doit compléter son enseignement, en nous révélant dans la suite des siècles, des vérités que nos pères n'étaient pas encore en état de comprendre. Jésus, selon son expression, n'a pas voulu « jeter les perles aux pourceaux. » Il a craint d'éblouir par des vérités trop hautes, la multitude des simples qui l'entouraient. Il a laissé à l'Esprit de vérité, au *Consolateur* intime des âmes, le soin de compléter la *bonne nouvelle*, à mesure que l'humanité avancerait dans la lumière par la science, et de promulguer enfin l'*Évangile éternel*.

Mais l'Esprit-Saint, me direz-vous, est descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte, et la terre ne doit plus attendre son avènement. Je reconnais bien là votre piété, mais je m'adresse à votre intelligence pour lui poser cette question : Si l'humanité n'était pas assez forte, assez éclai-

rée la veille de la passion du Christ, pour supporter les enseignements que lui réservait l'Esprit de vérité, croyez-vous qu'elle fut assez mûre cinquante jours après? Est-ce que ce jour-là Galilée avait percé la voûte des cieux, pour changer de fond en comble, la conception de l'univers? Est-ce que la science, par ses innombrables découvertes, avait démontré l'inanité de certains vieux textes, et prouvé que la *lettre* est un vêtement trop étroit pour l'Esprit? Non assurément, et dès lors nous devons convenir que si les disciples du Sauveur ont reçu, le jour de la Pentecôte, une *effusion partielle* de l'Esprit-Saint, ils n'ont pas reçu, ce jour-là, l'effusion pleine et entière de l'Esprit qui doit préparer les grandes joies des temps nouveaux.

Le moyen âge lui-même, au sein de ses ténèbres, en avait eu le pressentiment. Vers l'an 1200, dans un couvent de la Calabre, vivait un portier nommé Joachim de Flore. Un jour qu'il rêvait au jardin, un homme d'une grande beauté lui apparaît, tenant un vase à la main, et le lui met aux lèvres. Joachim, discrètement boit une goutte. « Oh! pauvre homme, dit l'inconnu, si tu avais bu jusqu'au fond, tu aurais bu tout l'avenir! » Une goutte, c'était trop ou pas assez. Moins éclairé que tourmenté, épouvanté des abîmes qu'il entrevoyait, Joachim quitta la Ca-

labre, et s'en alla chercher au tombeau du Christ l'apaisement de ses tentations. Au retour, il s'arrêta en Sicile, dans un couvent au pied de l'Etna. Il y fut saisi d'une si étrange pensée qu'il resta trois jours dans une sorte d'agonie, sans poulx, sans voix, et comme mort. Qu'avait-il rêvé? On n'en sut rien que longtemps après, lorsqu'il se décida à en faire écrire quelque chose. « J'étais à ses pieds, dit le biographe, j'écrivis et deux autres avec moi. Il dictait nuit et jour : son visage était pâle comme la feuille sèche des bois. »

Cette goutte bue dans la simplicité et dans l'amour, à l'urne de l'avenir, c'est une mer.

Tertullien avait dit : « Tout mûrit, et la justice aussi. En son berceau, elle ne fut que nature et crainte de Dieu : la loi et les prophètes ont été son enfance, et l'Evangile sa jeunesse ; le Saint-Esprit lui donnera sa maturité. » Jusqu'au ^{xiii}^e siècle, le Fils avait régné seul avec la Vierge et les saints. Le Père n'avait ni un temple, ni un autel. Quant au Saint-Esprit, son rôle était encore plus effacé. Abeilard, chassé de Saint-Denis, alla se cacher au désert, et y dressa l'autel nouveau du *Paraclet*, dont l'avénement devait interpréter, en la complétant, la révélation du Fils.

Mais le simple portier va plus loin, et en sait plus qu'Abeilard. Pour lui, le Saint-Esprit, c'est le libre Esprit, et son règne est celui de la science.

« Il y a eu, dit-il, trois âges, trois ordres de personnes parmi les croyants. Les premiers ont été appelés au travail de la loi ; les seconds au travail de la passion ; les troisièmes, qui procèdent des uns et des autres, ont été élus pour la liberté de la contemplation. C'est ce qu'atteste l'Ecriture lorsqu'elle dit : « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » Le Père a imposé le travail de la loi, qui est la crainte et la servitude ; le Fils, le travail de la discipline, qui est la sagesse ; le Saint-Esprit offre la liberté, qui est l'amour. Au peuple juif a été confiée la lettre de l'Ancien Testament ; au peuple romain la lettre du Nouveau ; mais l'intelligence spirituelle, qui procède de l'un et de l'autre, est réservée aux *hommes spirituels de tous les peuples*. « L'Ancien Testament représente le vestibule ; le Nouveau Testament représente le *Saint* ; l'Evangile éternel représentera le *Saint des Saints*. Le premier a été une nuit toilée, le second a été l'aurore, le troisième sera le plein jour, car il est écrit : « Beaucoup « passeront, mais la science ira se multipliant. » L'Evangile du Christ est littéral, l'Evangile éternel sera spirituel, et méritera d'être appelé l'Evangile du Saint-Esprit. L'Evangile du Christ a été énigmatique, celui du Saint-Esprit sera sans paraboles et sans figures. Le premier âge a été un âge d'esclaves, le second d'hommes libres, le

troisième d'*enfants*. Aux premiers les ronces, aux seconds les roses, aux troisièmes les lis. »

Ainsi Joachim de Flore nous annonce l'ère nouvelle et bénie, où les hommes *spirituels* de tous les peuples deviendront les interprètes de l'Evangile éternel. Dans la nuit qui l'enveloppe, il voit poindre l'aurore des temps nouveaux. Ces lueurs sont encore mêlées d'ombres, mais elles n'en révèlent pas moins une certaine inspiration. Il nous montre, dit un grand historien, la foi nous menant, non plus de l'enfance à l'âge mûr, mais nous menant de la vieillesse plus jeune d'âge en âge à l'enfance. Pour fruit de la maturité, pour couronne de la sagesse, il nous promet cette enfance héroïque du cœur par laquelle toute vie recommence ! Doctrine attendrissante qui embarque l'humanité dans ce vaisseau d'amis où Dante aurait désiré voguer pour toujours, et où nous voguerons nous-mêmes, de monde en monde. Cela est grand et vraiment inspiré par *l'Esprit de la lumière des cœurs*.

Joachim de Flore ne fut point inquieté, et le Dante l'appela un prophète ; mais ses disciples furent condamnés « au pain de la tribulation et à l'eau de l'angoisse, » c'est-à-dire à l'horreur d'une prison souterraine, où nul ne devait les visiter. C'est ainsi que la papauté a su triompher des hérétiques ou des hérésies, et c'est par excès de

modestie, sans doute, qu'elle rapporte à la sainte Vierge l'honneur de cette victoire.

Le Christ a dit : « La lettre tue et l'esprit vivifie ; » mais on a vu, durant des siècles, les esclaves de la lettre asservir l'esprit. Une idée neuve, une découverte quelconque, les effrayait comme un commencement d'incendie qu'il fallait bien vite étouffer. La pensée humaine, captive de la scolastique, ressemblait à un oiseau en cage qui regarde l'infini des cieux, sans pouvoir y déployer ses ailes.

Que de nobles intelligences ont enduré ce supplice, et dans leur désespoir, se sont écriées avec Pascal : « Abêtitissons-nous ! » Combien ont appelé de leurs soupirs le jour prédit par Isaïe, ce jour béni où, « le Seigneur brisera cette chaîne qui « tenait liés tous les peuples ; où il rompra cette « toile que l'ennemi avait ourdie, et qui envelop-
« pait toutes les nations ! »

Le génie de de Maistre se faisait l'interprète de ces nobles impatiences, quand il laissait échapper ce cri d'angoisse : « Eglise chrétienne, vous semble-t-il qu'un tel état de choses puisse durer, et que cette vaste apostasie ne soit pas à la fois et la cause et le présage d'un mémorable jugement ? Voyez si les illuminés ont tort d'envisager, comme plus ou moins prochaine, une troisième explosion de la toute-puissante bonté de Dieu envers les

hommes ? Je n'en finirais pas si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent pour justifier cette grande attente. Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin. Il n'y a plus de religion sur la terre. Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que les temps sont arrivés. »

Oh ! oui, les âmes étouffent, elles demandent de l'air, de la lumière, de l'espace. Les unes se précipitent vers cette grande fenêtre ouverte qui s'appelle la libre pensée ; les autres soupirent cette prière des âmes affamées et desséchées : « Venez, Esprit-Saint ; venez, lumière des cœurs ! Vous êtes le parfait consolateur, l'hôte bienfaisant de l'âme, son rafraîchissement le plus doux. »

Votre pauvre ermite, madame, est de ceux qui laissent échapper bien souvent ce soupir. Vous savez avec quelle ardeur il a défendu l'Eglise, et vous vous rappelez peut-être ce conseil que vous lui donâtes un jour : « Prenez garde ! en y allant de ce train, vous n'en avez pas pour dix ans ! » C'est qu'il était candide alors, candide comme l'ignorance, croyant de toute son âme qu'il pouvait confondre dans le même amour l'Eglise, la patrie et la liberté. Il suivait sa voie en toute simplicité, allant aux âmes, aux âmes seules, pour les consoler et les sauver. Pour lui la vie était belle, quoique bien austère, parce qu'on encou-

rageait ses illusions au lieu de les détruire. Mais hélas ! un jour vint, jour lamentable, où le moment parut propice pour jeter au monde stupéfait le symbole de la théocratie.

Bouleversé par ce coup terrible, il vit mourir dans une demi-révolte les hommes qui avaient été ses guides vénérés. D'autres cherchèrent à le rassurer, sous prétexte que le nouveau symbole n'émanait point d'une autorité infaillible. Il patienta donc dans le recueillement et la prière, voulant espérer contre toute espérance. Vous savez le reste : pendant que notre César abusé précipitait la France dans une guerre désastreuse, le Concile du Vatican bouleversait de fond en comble la constitution de l'Eglise, et ratifiait du même coup, comme autant de dogmes, les articles du *Syllabus*.

Or, il en est de certains dogmes ce qu'il en est de certains miracles : ils inspirent moins de vénération quand on a vu comment on les fait.

L'infortuné pleura donc tout à la fois sur les calamités qui accablaient son pays, et sur les malheurs qu'on préparait à son Eglise. Longtemps sa pauvre âme désorientée s'en alla à la dérive, comme un navire sans pilote et sans gouvernail. Privé de toutes les joies du cœur, il n'avait pour compensation que les tourments de l'esprit. Cependant il avait soif de croire, soif d'espérer, et

tout en répudiant le nouveau dogme, il voulait rester chrétien. Plus il s'éloignait de Rome, plus il éprouvait le besoin d'embrasser la croix ; plus la terre lui semblait vide et sombre, plus il aimait à contempler le ciel.

Dévoré par un immense besoin d'activité, il se jeta sans réflexion, mais avec une ardeur fébrile, dans la tentative que vous savez. Il alla chercher dans la libre Genève, non pas une sinécure, mais une tribune. Il voulait croire à l'avenir de l'Eglise libérale helvétique, mais un jour vint où l'illusion ne fut plus possible, et il eut le tort immense d'en exposer les raisons en termes trop amers. Fatigué, désespéré, il alla s'ensevelir quelques jours à la Trappe d'Aiguebelle pour s'y recueillir. Le vénérable abbé lui dit en le bénissant : « Mon enfant, une voix me dit que vous mourrez libéral. — Mon père, à moins d'un miracle, j'en ai bien peur. »

Arrivé à Rome, il alla prier avec ferveur au tombeau des apôtres, mais il lui fut impossible, malgré tous ses efforts, de retourner son âme autant qu'il le fallait. Il rentra dans sa pauvre chaumière, où commença pour lui une longue et douloureuse agonie. Incompris par les âmes simples qui voulaient bien le plaindre, il se sentait impuissant à tout, sauf à les affliger, ce qui était pour lui un surcroît de torture. Aussi,

quand il lui arrivait de passer près du cimetière, ne pouvait-il s'empêcher de murmurer tout bas ces paroles d'un grand tourmenté : « Bienheureux les morts, car ils reposent ! »

Un jour, succombant sous le fardeau de ses angoisses, il se laissa tomber à genoux, et sa prière fut un sanglot. Il resta comme évanoui durant quelques minutes, moment suprême et béni où il vit un éclair déchirer la nue. Quand il se releva, il était comme un homme ivre. Le monde, la vie, la mort, Dieu lui-même, s'étaient transfigurés devant son âme éblouie. Il venait de boire à la coupe effleurée jadis par les lèvres de Joachim de Flore. Cette coupe mystérieuse, il est prêt à vous l'offrir, en vous disant, comme les chrétiens des Catacombes : « Bois et tu vivras ! »

TROISIÈME EFFUSION.

LES NOUVEAUX CIEUX.

Comme vous, madame, j'aime à rêver le soir, en contemplant le dôme immense du ciel étoilé. Absorbé dans ma vision, je fixe d'un œil humide ces perles scintillantes qui tremblent dans l'azur, et me ravissent parfois jusqu'à l'extase. C'est que la science m'a révélé que ces diamants sont des mondes ; et ces mondes, je les salue, je les aime, parce que l'Esprit m'a dit : « Enfant, voilà ta future patrie ! »

Nos malheureux pères ne voyaient jadis, dans ces globes, dans ces soleils, que des clous d'or qui parsemaient la voûte bleue du firmament. Aux yeux des plus savants théologiens, la terre n'était pas seulement un monde, elle était *le monde*, et ce monde était plat au lieu d'être rond ; il était immobile au lieu de rouler dans l'espace.

A une certaine profondeur, on plaçait l'enfer, éternel séjour des réprouvés et des démons; au-dessus, la sphère des éléments, où le feu succède à l'air; puis les sphères de Mercure, de Vénus, du Soleil, de Mars, de Jupiter, et enfin de Saturne, septième et dernière planète qui jouissait d'une assez mauvaise réputation. Plus haut, on voyait le firmament *solide* où étaient attachées les étoiles *fixes*; puis le merveilleux neuvième ciel, puis le *premier mobile* ou cristallin, et enfin l'*empirée*, séjour des bienheureux.

Cet ingénieux système est enseigné explicitement dans la *Somme* théologique de saint Thomas, et a servi de base aux décisions de plusieurs conciles. Aux yeux des plus fameux docteurs, le soleil n'était qu'un flambeau placé dans quelque coin de l'espace, pour éclairer notre petit monde, en se promenant tout autour. On comprenait dès lors facilement que Josué l'eût arrêté quelques heures pour achever le massacre des Gabaonites. La terre était sensée reposer sur quelque fondement fixe, et ne pouvait être habitée qu'à la surface d'en haut. Celle d'en bas était inconnue, et si quelque esprit téméraire s'avisait de soupçonner les antipodes, on lui demandait, en haussant les épaules, comment des hommes pourraient vivre la tête en bas.

Lactance, dans son traité de *la fausse sagesse*,

gourmande ainsi les insensés qui osent prétendre que la *terre* pourrait bien être ronde : « Que dirons-nous de ceux qui croient aux antipodes et qui mettent des êtres contre nos pieds ? Peut-on être assez *inepte* pour croire qu'il y a des hommes dont les pieds sont plus haut que la tête ! des pays où tout est renversé, où les fruits pendent en haut, où les cimes des arbres tendent en bas ! que les pluies, les neiges et la grêle tombent de bas en haut ! N'admirons plus les jardins suspendus, et ne les mettons plus au nombre des sept merveilles, car voici des philosophes qui suspendent dans les airs les champs et les mers, les villes et les montagnes. On trouve les germes de cette erreur chez ceux qui ont prétendu que la terre est ronde. »

Cependant, en dépit de Lactance et d'autres docteurs de sa force, Copernic et Galilée ont démontré, jusqu'à l'évidence, l'absurdité du vieux système astronomique. La science, armée du télescope, a fait voler en éclats le fameux *cristallin*, et nous a ouvert une magnifique trouée sur l'infini. Grâce à ses découvertes et à ses calculs incontestables, la terre, au lieu d'être le monde, n'est plus qu'un petit astre tournant avec une vitesse vertigineuse autour du soleil, et les planètes ses sœurs ne sont plus que les *terres du ciel* ! Foudroyé et ravi, saisi d'un rire divin, Gali-

lée communiqua au monde sa découverte, ou plutôt sa vision par le *Messenger des étoiles*. Sa révélation fut comme la bible de la lumière, le ravissement de la certitude, le fait supprimant le doute. Dieu se trouvait *élargi* en même temps que son œuvre. Kepler, au nom du genre humain, remercia le Christophe Colomb des cieux.

Mais cette conception nouvelle de l'univers devait bouleverser de fond en comble la vieille théologie, et Rome le comprit. De là, le procès fameux intenté par l'inquisition à l'illustre astronome de Florence. Quoi qu'on en ait dit, ce n'était pas la personne de Galilée qui était en cause, mais sa découverte. La raison profonde qui le fit condamner, est celle qui fit mettre Bacon, Copernic, Descartes à l'*index*; celle qui fit brûler Jordano Bruno « pour l'hérésie de la nouvelle science du monde. » Malgré toutes les précautions qu'il prit pour ne point effaroucher le saint office, l'illustre vieillard dut comparaître devant une commission de huit cardinaux, présidée par le pape Urbain VIII. Il se vit contraint de se mettre à genoux et de prononcer la formule suivante : « Moi, Galilée, dans la soixante-dixième
« année de mon âge, étant constitué prisonnier,
« et à genoux devant Vos Eminences, ayant devant les yeux les saints Evangiles que je touche
« de mes propres mains, j'abjure, maudis et dé-

« teste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre. »

Qui pourra comprendre et raconter les angoisses intimes du génie qui prononçait de telles paroles? Rentré dans sa cellule, Galilée eut un moment de colère sublime. Frappant du pied le plancher de sa chambre, il s'écria : *E pur se muove!* « et pourtant elle tourne! » Oh! oui, la terre continuait à tourner malgré les cardinaux, malgré tous les théologiens qu'elle emportait dans sa course vertigineuse. Galilée fut condamné à une prison perpétuelle, et ses œuvres furent mises à l'*index*. Elles y sont encore, pendant que le savant P. Secchi enseigne son système à Rome, avec l'assentiment du successeur infailible de l'infailible Urbain VIII.

La papauté, par ce procès mémorable, se créa bien des embarras, mais elle se montra perspicace. Elle sentait qu'une grande question allait surgir, et cette question, la voici : D'un côté est le livre des canons ecclésiastiques et des décrets du saint-siège, de l'autre côté est le livre de l'univers et des lois éternelles de la géométrie. Ces deux livres se repoussent et se contredisent. Lequel des deux devra céder à l'autre? Sera-ce le livre des papes, ou celui de la science? Le livre sacré devra-t-il s'incliner devant le fait immense constaté par le télescope, ou bien le

fait devra-t-il reculer devant le texte interprété, par une autorité qui se prétend infaillible? Question formidable qui a dû hanter comme un cauchemar l'esprit des vieux docteurs. L'astronomie devenait donc fort gênante comme devaient bientôt le devenir la géologie et l'histoire. Des doutes s'élèveraient sur la Genèse, sur l'Apocalypse, et l'économie du Verbe incarné pourrait donner lieu à des discussions dangereuses. On se demanderait avec une curiosité malsaine, où est l'enfer, où est le purgatoire, où est la céleste Jérusalem, si bien décrite par l'aigle de Patmos? Et qui sait? peut-être qu'un jour des esprits audacieux, à force de contempler les étoiles, pourraient conclure de la pluralité des mondes qui roulent dans l'espace, à la « pluralité des mondes *habités*, » pour proclamer ensuite le grand dogme scientifique de la vie progressive, ou de la « pluralité des existences de l'âme. »

C'est ce qui est arrivé, madame, et ce sont ces perspectives merveilleuses que je me propose de sonder avec vous. Galilée, à mes yeux, n'est pas seulement un chercheur plus ou moins heureux : c'est un esprit incarné venu peut-être d'une autre sphère, pour nous découvrir dans sa splendeur, l'œuvre de Dieu; pour nous aider à comprendre ce que le Christ ne pouvait dire encore à ses contemporains; pour offrir à nos

lèvres desséchées la coupe de Joachim de Flore.

Nous sommes, vous et moi, des enfants de la Gaule, et dès lors ces perspectives ne doivent point nous étonner. Nos pères, les Gaulois, avaient la certitude de revivre, corps et âme, dans les mondes qui roulent dans l'espace. Leur foi, sous ce rapport, était si vive qu'ils se prêtaient de l'argent remboursable dans une autre sphère. La mort, pour eux, n'était qu'une émigration. Souvent un frère s'offrait à mourir à la place de son frère, un ami à la place de son ami. Ils combattaient la poitrine nue, et ne connaissaient pas la cuirasse. A leurs yeux, les corps des guerriers morts qui jonchaient le champ de bataille n'étaient que des *vêtements déchirés*. Leur symbole vraiment sacré était le *gui* trouvé sur le chêne. Le chêne, emblème de la force, signifiait Dieu, l'éternelle source de la vie ; le gui, toujours vert, malgré les frimas, et enté sur le chêne sans se confondre avec lui, était l'emblème de l'esprit immortel.

« Il y a trois choses, disaient les vieux druides, que Dieu ne peut pas ne pas accomplir : ce qu'il y a de plus avantageux, ce qu'il y a de plus nécessaire, ce qu'il y a de plus beau pour chaque être. »

Parole profonde, qui voulait dire que tout vit, tout progresse et s'embellit dans l'immensité de

la création, parce que la création ne peut être qu'une effusion de la bonté divine. La diversité même des aptitudes, des tendances y organise l'harmonie. Pas un effort perdu, pas une douleur inutile, pas une bonne œuvre qui ne porte son fruit et n'appelle sa récompense. Les dissonances ne sont qu'apparentes, et contribuent à la richesse des accords. La variété se maintient par la divergence des essors, par la gradation des forces, par le progrès relatif des âmes. Mais tout converge vers l'unité, c'est-à-dire vers Dieu, parce que tous les êtres tendent vers la perfection qui doit être pour eux le bonheur.

Le Christ a prononcé certaines paroles mystérieuses qui, bien méditées, ressemblent à des éclairs. Il nous dit, par exemple, que « le Père opère sans cesse, » pour nous faire entendre, d'accord avec la science, que par la volonté permanente du Créateur, les mondes naissent, se perfectionnent, vieillissent, meurent et se renouvellent dans l'immensité. « Il y a, dit-il encore, plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » Les mystiques interprètent ces paroles, en ce sens que dans la Jérusalem céleste, les élus n'auront pas le même *degré de gloire*. Pour nous, la maison du Père n'est autre que l'univers. Les diverses demeures dont elle se compose, sont les mondes innombrables dont les

uns servent de champs d'activité aux esprits qui s'épurent, et dont les autres servent d'habitacles aux esprits épurés. Enfin, le Christ ajoute : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont point de ce bercail. » Quelles sont ces brebis ? On a prétendu qu'il s'agissait des gentils, mais il est permis de prêter une pensée plus vaste au fils de Dieu. Ce petit bercail ne serait autre que notre terre, qui ne contient qu'une minime fraction de la grande famille humaine. Les autres brebis enfermées dans d'autres bercails seraient alors les humanités campées sur des mondes meilleurs, plus avancées que la nôtre, plus avides de la vérité et mieux disposées à l'accueillir. « Celles-là, dit le Sauveur, entendront ma voix. »

Que dites-vous de ces premières échappées et de ces lueurs ? Pour moi, j'ai la prétention de rester chrétien, même catholique, dans le sens le plus élevé du mot, en formulant la profession de foi que voici : Je crois d'une foi inébranlable à la bonté divine, et à l'immortalité de notre individualité vivante. Je crois à la vie progressive de plus en plus intense, de plus en plus libre, de plus en plus heureuse, non-seulement sur cette terre, mais dans les champs de l'infini. Je crois que nous montons vers le bonheur, à mesure que nous montons vers la perfection de l'intelligence par la lumière, et surtout vers la perfection du

cœur par la vertu. Je crois que tous nous devons être fidèles à cette belle devise : *Altiora peto !* « toujours plus haut ! » ou à cette autre : *Ad alta per alta !* « vers les sommets, par les pics et les cimes. »

QUATRIÈME EFFUSION.

L'INFINI.

Comme vous le dites fort bien, madame, quand on contemple le ciel étoilé avec une conscience pure, « la prière jaillit du cœur avec l'admiration; il s'opère un mystérieux échange entre les gouffres de l'univers et les abîmes de l'âme humaine. » On n'étudie plus Dieu dans ses œuvres, on s'en éblouit. On trouve surtout beaucoup de charme dans cette pensée d'un poète : « Le ciel rend ce qu'il reçoit : les contemplateurs sont aussi des contemplés. »

Mais avant d'aller plus loin dans cette voie, vous me permettrez de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'immensité de la création; vous me pardonnerez surtout de vous faire cheminer quelque temps à travers les buissons épineux de la science.

L'espace est infini. Pour vous faire une faible idée de cette infinité, montez à cheval, si vous l'osez, sur une étincelle électrique dont l'ardeur fait huit fois le tour du monde en une seconde. Après une minute, notre pauvre petite terre ne nous apparaît plus que comme une pâle étoile. Un instant nous a suffi pour traverser l'orbite de Neptune. En trois ans, nous avons franchi l'océan immense qui sépare notre soleil de l'étoile la plus proche. De ce point, nous n'apercevons plus ni la terre ni aucun des mondes de notre système. Nous poursuivons notre route, toujours avec la vitesse de l'éclair, franchissant des îles de lumière éthérée, des voies stellifères, des parages somptueux où le Tout-Puissant a semé les soleils comme il a semé les fleurs dans nos prairies. Notre course a duré des siècles sans se ralentir; des milliards de sphères ont passé sous nos regards; les soleils ont succédé aux soleils; les déserts vides ont remplacé les tourbillons de planètes, et nous n'avons pas avancé d'un pas dans l'univers!

Pendant les nuits claires et sans lune, vous avez pu souvent remarquer cette lueur blanchâtre qui traverse le ciel, et qu'on appelle la *voie lactée*. Cette lueur diffuse a été longtemps explorée par l'œil perçant du télescope, et là où le regard ne voyait qu'une traînée blanchâtre, la

science nous a montré plusieurs millions de soleils. Ces soleils, qui semblent se toucher, sont éloignés les uns des autres à une distance dont je renonce à vous donner une idée.

Or, dans l'immensité de la création, la voie lactée ne représente qu'un point d'une médiocre importance, car elle n'est qu'une simple nébuleuse, comme il en existe des milliers dans l'espace. Si elle nous apparaît plus vaste que d'autres, c'est qu'elle nous entoure et se développe sous nos yeux dans toute son étendue, tandis que les autres se laissent à peine entrevoir dans leurs profondeurs insondables. Ainsi la terre n'est qu'un grain de sable auprès du soleil; celui-ci n'est qu'une petite étoile perdue dans la voie lactée; celle-ci n'est qu'un département parmi les nébuleuses, et ces nébuleuses elles-mêmes ne sont qu'une province dans l'infini.

Le monde, madame, c'est le sans fin se mouvant dans le sans fond.

Quand je réfléchis à cette écrasante immensité, j'ai quelque peine à concevoir l'orgueil de certains propriétaires terriens. Cependant je comprends une certaine fierté chez l'homme, car il est grand, plus grand que tous ces mondes, parce que ces mondes sont matière, et qu'il est Esprit. C'est comme Esprit qu'il les découvre, les

pèse, les admire ; c'est comme Esprit qu'il aspire au delà de toutes ces merveilles, parce qu'il comprend que si elles sont l'œuvre de Dieu, elles ne sont pas Dieu.

Parmi les divers soleils de l'espace, la plupart sont, comme le nôtre, entourés de planètes qu'ils illuminent et fécondent par les mêmes lois que celles qui président à notre système. Les uns, comme Sirius, sont mille fois plus magnifiques en dimension et en richesse, et se voient entourés de terres plus belles et plus nombreuses.

Notre soleil à nous n'est qu'une étoile de troisième grandeur. Cependant, il est treize cent mille fois plus gros que la terre, et son diamètre mesure 345,000 lieues. Il est le splendide foyer dont les effluves incessantes animent et fécondent les *terres* qui l'entourent. C'est lui qui soutient notre globe dans l'immensité, produit ses évolutions et le couvre de sa parure. C'est lui qui répand la vie et qui ramène la joie, qui fait fleurir la rose, épanouir les visages et chanter les âmes. Entouré de son cortège de planètes, il nous apparaît comme un roi superbe au milieu de sa cour, ou plutôt comme un père vénéré au milieu de ses enfants.

Mercure a l'honneur d'être son familier, vu qu'il n'en est éloigné que d'une quinzaine de mil-

lions de lieues. Son année est de 88 jours, et ces jours sont de 24 heures. Son diamètre ne mesure guère que 1,200 lieues, mais son atmosphère est très-dense, et ses montagnes semblent plus élevées que les nôtres.

La charmante *Vénus*, qui vient après, est éloignée du soleil à une distance de 28 millions de lieues, et parcourt son orbite en 224 jours. Ses journées sont de 23 heures et quelques minutes. Presque semblable à notre terre par son étendue, sa masse, sa densité, elle est hérissée de sveltes montagnes dont quelques-unes atteignent 40,000 mètres d'élévation. Son atmosphère semble constituée des mêmes éléments que la nôtre, et l'on peut distinguer à sa surface l'aube et le déclin du jour. Cependant notre aimable voisine a un grand défaut : elle est tellement penchée ou plutôt couchée sur l'écliptique, qu'elle doit subir de bien brusques changements dans ses saisons. On aurait donc tort d'envier le sort de ses habitants, à moins qu'on ne leur suppose des ailes qui leur permettent d'imiter, au besoin, nos oiseaux voyageurs.

Nous arrivons, après *Vénus*, à notre petite *Terre* qui nous sert de prison provisoire. La Terre est une *orange* de trois mille lieues de diamètre, dont la surface contient environ cinquante milliards d'hectares. C'est un *astre* comme *Vénus*, comme

ses sœurs, les planètes, qui vogue dans les cieux avec une rapidité de 654,000 lieues par jour. Ainsi, nous sommes actuellement *dans le ciel*, nous y avons toujours été, et nous ne pouvons pas en sortir. On n'ose plus nier ce fait incontestable, mais on prend le parti de n'y pas réfléchir, de peur de perdre bien des préjugés. La terre est vieille, très-vieille, car elle compte des millions et des millions d'années. Mais malgré son âge, elle est encore pleine de fraîcheur; et quand elle viendrait à périr dans quatre ou cinq cent mille ans, sa disparition ne serait qu'un tout petit accident pour l'ensemble de l'univers.

Après la terre nous rencontrons *Mars*, dont les analogies avec notre globe sont très-frappantes. Cette planète rougeâtre, située à 58 millions de lieues du soleil, accomplit sa révolution annuelle en 686 jours, et sa rotation diurne en 24 heures. C'est la planète la mieux connue du système. Nos astronomes ont pu en dresser une carte magnifique en dessinant ses mers, ses golfes et ses continents. Cette carte nous donne une idée très-favorable de ce petit monde, où les terres, découpées par de nombreux détroits, rappellent un peu Venise. En l'étudiant, on éprouve une furieuse envie de s'embarquer sur la *mer de Mædler*, de traverser la *Manche* étroite qui sépare

le *continent de Copernic* du *continent de Galilée*, pour déboucher dans le vaste *océan de Kepler*.

A 200 millions de lieues du soleil gravite le colossal *Jupiter*. Ses jours sont de 10 heures, mais son année est 12 fois plus longue que la nôtre. Ce monde superbe, 1,234 fois plus considérable que notre Terre, n'est pas penché, comme elle, sur l'écliptique, et peut ainsi jouir d'un éternel printemps. Il est à présumer qu'il n'est point encore assez *refroidi* pour être arrivé, comme la Terre, à son état normal. Peut-être la vie n'est-elle encore qu'ébauchée à la surface? Quoi qu'il en soit, ce monde semble constitué de manière à devenir, s'il ne l'est déjà, le séjour fortuné d'une humanité supérieure.

Saturne opère sa révolution autour de l'astre-roi à une distance de 364 millions de lieues. Son année dure autant que 30 années terrestres, et se compose de 25,000 jours. Son volume est 734 fois plus considérable que celui de la terre, sans compter ses anneaux gigantesques dont le diamètre mesure plus de 70,000 lieues. Ce monde étrange avec ses nombreux satellites est à lui seul un petit univers. La température, provenant surtout de la chaleur de la planète, y est constante et plus élevée que chez nous. L'atmosphère est très-dense et très-chargée de vapeurs. La densité des matériaux est sept fois plus faible

qu'ici, et il est probable que les Saturniens sont des êtres *aériens*. Leur monde est unique dans le système, et sa configuration doit donner lieu à des phénomènes d'une splendeur sans égale.

Uranus parcourt son orbite en 84 ans à une distance de 733 millions de lieues du soleil. Ce monde lointain est 82 fois plus considérable que la terre. Son atmosphère est dense, mais différente de la nôtre. La chaleur provient de la planète bien plus que du soleil, et si la vie règne à sa surface, elle doit être tout autrement organisée que sur notre globe.

Vient enfin *Neptune*, qui est la dernière planète connue de notre système. Son orbite mesure sept milliards de lieues, et son année équivaut à 165 années terrestres. Il s'ensuit qu'une jeune fille de *quinze ans* dans ce pays lointain est plus *vieille* qu'*Hérodé*, et que les vieillards pourraient y raconter leurs vieux souvenirs à notre *Mathusalem*!

J'ai cru devoir vous donner ou vous rappeler ces notions, madame, pour vous faire comprendre combien les horizons de la *science* diffèrent des horizons de la vieille théologie. Ces notions seront utiles, surtout, pour ouvrir votre âme aux clartés de la révélation nouvelle.

L'astronomie, qui se borne à découvrir des astres ou à calculer leurs évolutions, n'est à mes

yeux qu'une science morte et stérile. Que me font, en effet, ces globes innombrables perdus dans l'espace, à des distances infinies, s'ils doivent rester, pour moi, des déserts inconnus? Ils m'écrasent, ils me troublent, et c'est tout. Mais si je puis voir en eux des soleils, des *terres* qui roulent dans les cieux, des étapes où m'ont précédé des êtres chers, alors tout se transforme, et l'astronomie devient, pour moi, la plus belle des sciences. Elle est la géographie de mon pays, dont elle me fait entrevoir les splendeurs. La terre n'est plus qu'une modeste auberge, où je passe une mauvaise nuit embellie par quelques beaux rêves. Je me sens plus fort, plus joyeux, sachant qu'une vie plus pleine m'attend dans ces mondes radieux qui ne sont plus des astres, mais des rendez-vous.

Ces promesses ou ces rêveries ne sont, me direz-vous, que des déceptions. N'est-ce pas diminuer la splendeur de notre Jérusalem céleste que de la placer dans les étoiles? Eh! mon Dieu, où voulez-vous qu'elle brille, sinon dans les terres ou les soleils de l'espace? Aux joies profanes du beau pays d'*Astrée*, vous préférez la vision béatifique des saints et la possession de Dieu. Mais, sachez-le bien, rien n'est profane dans l'univers, parce que Dieu est partout, remplissant tous les mondes de sa gloire. Vivre, dans le sens

élevé du mot, c'est prendre graduellement possession de Dieu par une lumière toujours plus vive, un amour toujours plus ardent. C'est croître en puissance, avancer dans la joie, par le développement indéfini de notre indestructible personnalité, et nous acheminer à l'extase par le ravissement. Le bonheur est comme le bon vin : on ne l'absorbe pas, mais on le déguste, et c'est pour nous ménager cette ineffable joie, que le bon Dieu a placé devant nous l'infini de la durée avec l'infini de l'espace.

CINQUIÈME EFFUSION.

LES HARMONIES CÉLESTES.

« On prétend, disait un philosophe, que Dieu a créé l'homme à son image , mais il faut avouer que l'homme le lui a bien rendu. » Ceci, madame, est un peu léger , mais absolument vrai. L'homme, dans son ignorance, a fait Dieu à son image, au risque de le défigurer assez pour rendre impossibles l'amour et l'adoration. La vraie science rend à Dieu sa vraie physionomie, en nous révélant la splendeur de ses œuvres, et la sagesse qui les dirige. La création obéit à des lois immuables, sous l'impulsion d'une force directrice que nous appelons la volonté divine. Ce mouvement universel qui s'effectue dans un ordre imperturbable, constitue la grande harmonie de la nature, et fait qu'on se demande comment un vrai savant peut être athée.

« Le Dieu éternel, immense, sachant tout, pouvant tout, a passé devant moi, s'écriait Linné après ses admirables travaux sur les plantes. Je ne l'ai pas vu en face, mais ce reflet de lui, saisissant mon âme, l'a jetée dans la stupeur de l'admiration. J'ai suivi, çà et là, sa trace parmi les choses de la création; et dans toutes ses œuvres, même dans les plus petites, les plus imperceptibles, quelle force ! quelle sagesse ! quelle indéfinissable perfection ! J'ai observé comment les êtres animés se superposent et s'enchaînent au règne végétal, les végétaux eux-mêmes aux minéraux qui sont dans les entrailles du globe, tandis que ce globe gravite dans un ordre invariable autour du soleil auquel il doit sa vie. Enfin j'ai vu le soleil et tous les autres astres, tout le système sidéral immense, incalculable dans son infinitude, se mouvoir dans l'espace, suspendu dans le vide par un premier moteur incompréhensible, l'Être des êtres, la Cause des causes, le Guide et le Conservateur de l'univers, le Maître et l'Ouvrier de toute l'œuvre du monde. Toutes les choses créées portent le témoignage de la sagesse et de la puissance divine, en même temps qu'elles sont le trésor et l'aliment de notre félicité. L'utilité qu'elles ont atteste la bonté de celui qui les a faites, leur beauté démontre sa sagesse, tandis que leur harmonie, leur conserva-

tion, leurs justes proportions et leur inépuisable fécondité proclament la puissance de ce grand Dieu. »

Quiconque étudie la nature et contemple ses merveilles, surtout à la lumière de la science, partage l'admiration de Linné et comprend sa pieuse effusion. Oui, Dieu se révèle dans le brin d'herbe comme dans l'étoile, dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand. Tout est harmonie dans le mouvement des milliards d'atomes qui forment le grain de sable, comme dans les lois qui règlent la course des soleils et des planètes dans les cieux.

Tous les soleils qui composent les nébuleuses sont solidaires. Leurs multiples influences réagissent perpétuellement l'une sur l'autre, et la gravitation universelle en fait une même famille. Ces étoiles que l'on appelle *fixes* ne sont point immobiles. Ces astres innombrables roulent dans un orbite dont le centre est occupé par un astre supérieur. Nulle part le repos absolu ; partout le mouvement dans l'ordre. Notre soleil, par exemple, n'est ni fixe ni central, mais il s'avance dans l'espace entraînant avec lui son cortège de planètes, de satellites et de comètes. Sa marche n'est point fortuite, mais il roule, en obéissant à une loi fixe, autour d'un soleil plus grand. Ce soleil n'est lui-même qu'un astre secondaire, si

on le compare à d'autres soleils, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive peut-être à quelque soleil central, au *Saint des Saints* de ce temple incommensurable et splendide qui s'appelle l'univers.

Les lois merveilleuses qui régissent l'évolution et l'attraction des astres ont été découvertes par ces grands esprits qui se sont appelés sur la terre Kepler et Newton. Elles ont donné lieu, de la part de nos astronomes, à des calculs d'une telle exactitude qu'il en est résulté des miracles. C'est ainsi qu'un savant français a pu découvrir la planète Neptune, sans amener ce monde lointain dans le champ du télescope. Après avoir calculé dans son cabinet les causes nécessaires qui devaient produire certaines perturbations dans les astres voisins, il s'écria : « Cherchez à tel point du ciel : il faut qu'il y ait là une planète de telle dimension, de tel poids. » On chercha et on trouva Neptune !

Tous les corps célestes s'attirent en raison directe des masses, et en raison inverse du carré des distances. Cette force, quand elle s'applique aux âmes, s'appelle *l'amour* ; quand elle s'applique aux molécules, elle s'appelle *cohésion* ou *affinité* ; quand elle s'applique aux astres, elle s'appelle *attraction*. Si cette force agissait seule, tous les globes se précipiteraient les uns sur les autres, et finiraient par ne former qu'une seule

masse dans un chaos épouvantable. Mais la sagesse éternelle y a pourvu en donnant aux astres la force *centrifuge* qui, en faisant équilibre à la force d'attraction, les maintient dans leur orbite, c'est-à-dire dans une courbe fermée. Ainsi la terre, attirée par le soleil, tend à se rapprocher de lui avec une intensité de trois millimètres pour la première seconde. La tentation alors est encore faible, grâce à la distance, mais si la terre pouvait lâcher les rênes à sa passion, l'intensité attractive serait telle que bientôt elle se fondrait dans le foyer incendiaire de son époux. Grâce à la sagesse infinie, cette attraction mutuelle rencontre, comme tant d'autres amours, un obstacle qui la maintient dans le devoir, je veux dire dans l'équilibre. Cet obstacle n'est autre que la répulsion engendrée par la course *centrifuge* de la terre dans l'espace. Voilà le miracle qui justifie pleinement la parole du prophète : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. »

La science doit ses observations à ce merveilleux instrument que nous appelons le télescope. Cet instrument n'est que l'auxiliaire de cet organe prodigieux que nous appelons l'œil. Si le premier accuse le génie de l'homme, le second révèle, par sa structure, le génie de Dieu.

Le globe de l'œil est une sphère qui se compose de trois feuillets. La membrane extérieure

(blanc de l'œil) offre une ouverture arrondie dans laquelle est enchâssée la cornée transparente. Au-dessous de cette membrane se trouve une espèce de chambre obscure, appelée la *choroïde*, pour absorber les rayons qui pourraient irriter la rétine. Elle forme l'*iris* dont les diverses nuances ont souvent le privilège de faire tourner les têtes en remuant les cœurs. L'*iris* est percé à son centre d'une *ouverture* que nous appelons la *pupille*. C'est par cette ouverture que pénètrent les rayons lumineux pour rencontrer une lentille biconvexe appelée le *cristallin*. Vient ensuite, derrière cette lentille, une petite masse diaphane d'*humeur vitrée* ; puis la *rétine*, qui reçoit l'image et la communique au cerveau. La rétine, qui n'est autre que l'épanouissement du nerf optique, est la merveille de cette merveille que nous appelons le corps humain. C'est par elle que l'*esprit* se met à la fenêtre, pour contempler les œuvres de la création et en saisir les harmonies.

On tombe en extase quand on étudie l'œuvre divine dans ses moindres détails ; que sera-ce quand on pourra saisir les lois qui la régissent dans son ensemble, et de toutes les variétés constituent la grande unité ?

Cette unité n'est pas un vain mot, car tout travaille à tout dans l'immensité. L'irradiation de l'astre profite à la rose, et le parfum de l'au-

bépine peut être utile aux constellations. Qui pourrait raconter l'odyssée d'une simple molécule depuis le moment de la création ? La lumière a ses motifs pour emporter dans l'azur les parfums terrestres, et la nuit a ses raisons pour distribuer les essences stellaires aux fleurs endormies. Une moisissure est une pléiade de fleurs ; une nébuleuse est une fourmilière de soleils. Phénomène plus étonnant, les éléments et les principes se mêlent, s'épousent, se multiplient les uns par les autres, au point de faire aboutir le monde spirituel et le monde matériel à la même clarté. Dans les vastes échanges cosmiques, la vie universelle, par ses effluves, fait de la lumière une force et de la pensée un élément, dissolvant tout dans son tourbillon vertigineux, excepté le *moi* qui est impérissable, parce qu'il est indivisible comme Dieu.

Dieu ! nom sacré, nom trois fois saint que Newton ne prononçait jamais sans se découvrir. Pour toute âme élevée, Dieu est l'Esprit pur, conscient de lui-même et de chaque partie de son œuvre. Il est personnel mais sans forme. Il est infini, éternel, c'est-à-dire sans étendue et sans durée, mais présent partout et toujours. Cause des causes, principe de tout ce qui est, vertu et soutien de l'univers, Dieu est tout à la fois incompréhensible et incontestable. Nous sa-

vons qu'*Il est*, et le Christ, d'accord avec la raison, nous affirme qu'il est le *Père*. Que cette notion nous suffise, en attendant les clartés nouvelles qui seront la récompense de nos efforts.

O Dieu éternel et vivant, si je ne puis vous comprendre, je puis cependant vous envoyer ma prière, après avoir contemplé les grandes harmonies qui racontent vos merveilles. J'ai vu rouler les mondes, j'ai entendu leurs concerts, et je me suis dit : Non, rien n'est profane dans l'univers, et la nature entière est un temple que le Très-Haut remplit de sa gloire !

Ce qui doit nous pénétrer d'une joie profonde, madame, c'est cette pensée : Fils de Dieu, esprits comme *Lui*, nous tenons la vie pour toujours ! Le temps est relatif, et le calendrier change selon les diverses évolutions des astres, mais les esprits n'ont point d'âge. Ils ne subissent pas les heures, les années et les siècles ; ils les mesurent à l'aide des sphères qui leur servent de pendules. « Un jour, dit le prophète Isaïe, la terre sera enlevée, roulée comme la tente qui a été dressée pour une nuit dans le désert. » Et ce qu'il dit de la terre, on peut le dire de tous les mondes. Ils périront pour naître, mourir et naître encore ; et nous assisterons à leurs transformations, non-seulement sans mourir, mais sans vieillir. L'univers matériel n'est que la demeure

toujours changeante des esprits qui ne changent pas !

Une époque viendra, sans doute, où les taches que nous apercevons dans le soleil l'auront envahi tout entier, et où ce royal globe sera épuisé par son rayonnement. Devenu rouge sombre, puis obscur, il cessera d'être le foyer de la famille qui aura puisé en lui, durant tant de siècles, son magnétisme et sa vie. Les jours alors seront semblables aux nuits, et il n'y aura plus de saisons. Privées de chaleur et de lumière, les planètes rouleront comme des boulets noirs autour de cette grande sphère éteinte, en attendant que tout cela se désagrège pour se réduire en poussière, et rentrer dans le fluide cosmique universel.

Et alors ? Alors, madame, nous serons jeunes ! mais par quels creusets aurons-nous passé ? combien de transformations aurons-nous subies ? Serons-nous arrivés au milieu de l'échelle mystérieuse ? aurons-nous atteint le sommet ? Dieu seul le sait, mais nous savons que pour monter vite, il nous suffit de le vouloir. Cela est grand, si grand que bien peu d'esprits peuvent se familiariser avec de telles pensées. Il y a des âmes, elles sont nombreuses, à qui les hauts sommets donnent le vertige, et qui, d'ailleurs, trouvent la montée trop fatigante. Moins timides et plus

vaillants, nous gravissons la montagne avec l'entrain joyeux des disciples qui suivaient le Christ au Thabor. Enfants chéris du Père, nous savons qu'il a promis son royaume aux pèlerins infatigables que nulle aspérité ne décourage ; et s'il nous dérobe encore les joies qui nous attendent, c'est que les entrevoir ce serait déjà en jouir, sans les avoir méritées.

SIXIÈME EFFUSION.

LES MONDES HABITÉS.

J'aborde aujourd'hui, madame, la question qui vous intéresse à un si haut point, en prenant pour guide un beau livre d'un charmant auteur : je veux parler de *La pluralité des mondes habités*, par Camille Flammarion¹. Ce nom, comme vous voyez, sent la flamme, le météore, et convient on ne peut mieux à celui que j'appellerais volontiers le poète de l'astronomie. Sans avoir vu les mondes autrement que par le télescope, cet aimable savant soutient que la plupart d'entre eux sont ou seront habités, tout simplement parce qu'ils doivent l'être. Rien ne prouve, en effet, qu'ils soient inhabitables ou inhabités, tandis que l'opinion contraire s'appuie sur une

1. Librairie Didier, 25^e édition.

foule de preuves de convenance et de raison, sans compter le témoignage de certains pèlerins mystérieux.

D'abord, pour nous en tenir à notre système planétaire, pourquoi notre petit monde aurait-il un privilège dont les planètes voisines seraient dépourvues ? La terre n'est ni la plus proche, ni la plus éloignée du soleil. Elle n'occupe pas non plus le milieu parmi ses compagnes. En fait de lumière et de chaleur, Mercure en reçoit sept fois plus, et Vénus en reçoit le double. Est-elle plus favorisée du côté de l'atmosphère ? Il est permis d'en douter. Tous les globes que l'on a pu observer sont pourvus d'une enveloppe atmosphérique, sauf peut-être notre misérable lune. Sur Vénus, les phénomènes crépusculaires et les taches nuageuses en révèlent l'existence. Sur Mars, des brouillards s'élèvent au-dessus des mers, et s'en vont, en nuées touffues, arroser les continents. Sur Jupiter et sur Saturne, des nuées analogues sillonnent les surfaces de bandes éclatantes. On a même pu remarquer, à l'aide du télescope, les nuages promenés par les vents sur ces campagnes lointaines.

Vous me direz qu'il doit faire trop chaud dans Mercure, trop froid dans Saturne, et que ces mondes sont, par conséquent, inhabitables. Cette conclusion est loin d'être rigoureuse, car il est

fort possible que ces mondes, qui vous semblent si froids, reçoivent de leur foyer central une quantité de chaleur suffisante, pour compenser celle qu'ils ne reçoivent pas du soleil. Il est possible aussi que ceux qui nous semblent trop chauds, soient pourvus d'une enveloppe capable d'amortir la chaleur des rayons solaires. Pour résoudre le problème du froid ou de la chaleur à la surface des mondes, il faudrait connaître la composition chimique et les propriétés physiques des atmosphères ambiantes. Ces atmosphères, en effet, agissent comme d'immenses serres chaudes. Elles laissent passer plus ou moins les rayons solaires, et s'opposent ensuite, avec plus ou moins d'efficacité, à ce que cette chaleur s'en échappe par le rayonnement. Or, cette propriété suffirait pour donner une même température moyenne à des mondes diversement éloignés du soleil.

Si nous considérons les surfaces respectives des planètes, nous verrons encore que la nôtre n'a pas le droit d'être fière. Son diamètre, en effet, mesure à peine 3,200 lieues, tandis que celui de Saturne en mesure 28,650, et celui de Jupiter 36,000 ! On comprend dès lors la réponse de Fontenelle à la marquise qui lui demandait si les habitants de Jupiter ont pu constater l'existence de notre petit globe.

« De bonne foi, madame, je crains que nous ne leur soyons inconnus. Il faudrait qu'ils vissent la terre cent fois plus petite que nous ne voyons leur planète, c'est trop peu : ils ne la voient point. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des astronomes qui, après avoir pris beaucoup de peine à composer des lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les cieux une très-petite planète qu'ils n'avaient jamais vue. D'abord le *Journal des savants* de ce pays-là en parle ; le peuple de Jupiter, ou n'en entend pas parler, ou ne fait qu'en rire. Les philosophes, dont cela détruit les opinions, forment le dessein de n'en rien croire. Il n'y a que les gens très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore : on voit la petite planète ; on s'assure bien que ce n'est point une vision, et enfin, grâce à toutes les peines que se donnent les savants, on sait dans Jupiter que notre terre est au monde. Mais notre terre, ce n'est pas nous ; on n'a pas le moindre soupçon qu'elle puisse être habitée, et si quelqu'un vient à se l'imaginer, Dieu sait combien tout Jupiter se moque de lui ! »

Cette page spirituelle, madame, renferme une grande vérité. Si une planète peut avoir quelque

raison de se croire le centre du monde, assurément ce n'est pas la nôtre : ce serait bien plutôt Jupiter, dont les habitants ont besoin d'une grande modestie pour ne pas trop nous mépriser, en supposant qu'ils soupçonnent notre existence. Le voyageur qui est sorti de son village pour faire son tour de France, se débarrasse de bien des préjugés : celui qui pourrait quitter ce hameau qui se nomme la Terre, pour explorer les sphères qui nous environnent, risquerait fort de perdre bien des illusions.

Si nous comparons la densité respective des astres, nous arrivons au même résultat. La densité du soleil est un peu supérieure à celle de la houille, et celle de Mercure un peu moindre que celle de l'or. La densité de la terre est à peu près celle de Vénus. Jupiter est un peu plus lourd que le chêne, et Saturne est aussi léger que le sapin. Uranus pèse comme le lignite, Neptune comme le hêtre, et Mars, notre voisin, comme le rubis oriental. Dès lors, la densité de la terre n'est ni la plus basse, ni la moyenne, ni la plus élevée. En comparant les masses entre elles, nous voyons que Jupiter pèse 338 fois plus que notre petit globe, et qu'il faudrait 350,000 terres sur le plateau d'une balance, pour faire équilibre au poids seul de l'astre du jour. Du reste, ces mondes lointains ont pris la peine de nous envoyer des

messagers pour appuyer nos conclusions. On a trouvé, dans plusieurs *aérolithes*, du *carbone*, c'est-à-dire un corps simple dont on peut toujours attribuer l'origine à des corps organisés. Un autre aérolithe renfermait de la tourbe et de l'eau : or, la tourbe se formant par la décomposition des végétaux, il est permis de supposer que cet aérolithe provient d'un monde où il existe de l'eau et certaines substances analogues à la végétation terrestre.

Il ne faut pas croire cependant que les habitants des autres sphères soient absolument identiques à ceux de notre terre. Il est possible que leur organisme diffère plus ou moins, car chaque être doit être organisé selon le milieu où il est appelé à vivre. La grande loi qui domine toute manifestation vivante est celle-ci : les êtres sont conformés suivant leur séjour, et autour d'eux tout se trouve en harmonie avec les besoins de leur organisme. C'est en vertu de cette loi que les oiseaux émigrent pour chercher un climat conforme à leurs besoins. Quant à ceux qui restent, ils changent de pelage et s'habillent suivant les saisons.

Cette réserve posée, je ne puis concevoir qu'on puisse douter un instant du grand fait que nous affirmons. Si Dieu a créé des mondes habitables, l'harmonie du plan divin exige, en effet, que ces

mondes soient habités. Quoi ! on voudrait que le Tout-Puissant, pour manifester sa gloire, eût créé une danse de globes superbes dans les vides infinis, et qu'il eût oublié de mettre sur ces astres splendides un seul être capable de le bénir et de l'aimer ! Dans quel but ces globes auraient-ils donc reçu des années, des saisons et des jours ? Pourquoi la vie n'éclorait-elle pas à la surface de ces mondes que des océans baignent, qu'une atmosphère entoure, et qui reçoivent comme notre terre les rayons fécondants du soleil ? O mondes splendides qui voguez dans les cieux, et qui faites rêver tant d'âmes de poètes ou de martyrs, est-il possible que vos plages ne soient que d'affreux déserts ; que vos montagnes se regardent éternellement dans un morne silence ; que nul oiseau ne peuple vos bocages, et que nul esprit ne soit là pour s'écrier : Dieu est grand !

Certaines âmes pieuses, je le sais, regardent la terre comme le seul monde habité, sous prétexte qu'elle a eu seule l'insigne honneur d'être foulée par les pieds sacrés de Jésus-Christ. Mais c'est précisément ce qu'il faudrait prouver. Le Symbole des apôtres nous dit que le Christ, après sa Passion, « est descendu aux enfers, » c'est-à-dire dans un monde *inférieur* au nôtre, pour y jeter sans doute une lueur d'espérance avec une parole de vie. Or, s'il a daigné descendre si bas,

pourquoi aurait-il dédaigné de visiter des mondes supérieurs, pour leur apporter un surcroît de joie avec un surcroît de lumière? Et puis, il est bien permis de supposer que certains mondes sont peuplés par des humanités assez éclairées, assez pures, assez aimantes pour n'avoir plus besoin d'un Rédempteur. Loin de prouver la prééminence de la terre sur les autres mondes, l'incarnation du Verbe, et surtout sa Passion, nous révèlent plutôt son infériorité. Si le Christ a dû souffrir pour nous racheter, c'est que nous étions une race déchue, et rien ne nous démontre que pour peupler un monde, une humanité doive être absolument aussi dépravée que la nôtre. Il est même consolant de croire que le Christ, avant d'arriver jusqu'à notre terre, a dû rencontrer sur sa route quelque sphère plus fortunée, absolument dépourvue de pharisiens, un monde où il n'a pas eu à compter avec une synagogue intolérante et puissamment organisée.

Laissez-moi vous raconter une de mes plus profondes impressions. Me trouvant à Metz il y a quelques jours, je m'acheminai le soir vers le beau monument qui recouvre les restes de nos soldats morts pour la patrie. Je priai avec ferveur sur cette grande tombe, et je pleurai en lisant cette inscription tirée du livre des Machabées :
« Malheur à moi ! Suis-je donc né pour voir

« l'affliction de mon peuple et le renversement
« de la Ville sainte ; pour demeurer en paix
« lorsqu'elle est livrée entre les mains de ses
« ennemis ! » Quand je me relevai, les étoiles brillaient au ciel et semblaient sourire à ma douleur. Je m'écriai : O mondes splendides, une voix me dit que vous prenez notre terre en pitié, parce qu'on ne voit point régner à votre surface les iniquités dont elle est le théâtre. Là-haut, les mères n'enfantent pas des fils dans la douleur et ne les élèvent pas avec amour, pour qu'on les fauche par la mitraille au printemps de leur vie ! Là-haut, on ne voit pas de potentats qui se croient suscités de Dieu pour mutiler les nations !

Le paradis est grand, madame, car ce paradis n'est autre que le ciel infini, avec sa vie multiple et ses joies graduées. Nul autre ne saurait combler nos désirs. L'homme veut le changement, il a la passion du nouveau, la fièvre du mieux. Le plus grand charme de la femme, à ses yeux, c'est d'être « un livre dont on ne tournera jamais le dernier feuillet. » Eh bien ! le ciel que Dieu a promis à ceux qui l'aiment est aussi un livre, livre varié, magnifique, dont chaque page doit nous procurer une émotion nouvelle, et dont les siècles des siècles nous permettront à peine d'épuiser les feuillets.

Ne soyez pas trop impatiente, cependant, de

prendre votre essor « vers la charmante étoile qui semble vous sourire. »

Un homme d'esprit écrivait à une femme de cœur : « Aimez et respectez la vie, sinon pour elle, du moins pour vos amis. En quelque état que soit la vôtre, j'aimerais toujours mieux vous savoir occupée à la filer qu'à la découdre. » Laissez-moi vous dire, avec moins de grâce et plus de chaleur : « Aimez et respectez la vie qui vous permet de vous embellir en faisant des heureux. Efforcez-vous surtout de la rendre assez pleine, pour n'avoir pas à la reprendre dans un monde d'où les plus belles âmes désirent tant s'envoler.

SEPTIÈME EFFUSION.

LA VIE UNIVERSELLE.

Je n'use plus de mes jours, madame, je les use, et je ne connais pas de labeur plus pénible. C'est vous dire que « votre curiosité n'abusera jamais. » Les douleurs qui se confessent deviennent plus légères, et les cœurs navrés qui se comprennent, sont toujours un peu parents. Votre impatience même est pour moi une bénédiction, parce qu'elle m'arrache à mes tristes pensées, en m'obligeant à la satisfaire.

Pour nous convaincre de plus en plus que les terres du ciel ne sont ni vides, ni stériles, nous n'avons qu'à considérer les phénomènes de la vie sur notre petit globe. La vie ! mais elle déborde partout, sous toutes les formes, et la somme des êtres perçus à l'aide de nos faibles sens n'est pas comparable à la somme des êtres qui se dérobent

à nos investigations. L'infiniment petit n'est pas moins admirable que l'infiniment grand, et le microscope nous ménage plus de surprises encore que le télescope.

Galilée, devant l'infini du ciel, se sent ivre de joie, et il annonce à l'Europe sa découverte, dans le style le plus enjoué. Swammerdam, devant l'infini du monde microscopique, est saisi de terreur. Il recule épouvanté devant le gouffre de la nature en combat, se dévorant elle-même. Il vécut de sa vision et il en mourut.

La vie fait peur par son exubérance, et semble défier tout obstacle. Elle s'affirme de l'équateur au pôle avec une puissance et des gradations prodigieuses. Elle apparaît sur les cimes neigeuses comme dans les abîmes de la mer. L'eau bouillante et la glace ne sauraient l'anéantir. L'atome, qui se balance dans un rayon de soleil, est tout un monde peuplé d'une multitude d'êtres vivants. Si on analyse le sang des plus petits animaux, on y trouve des myriades d'animalcules. Jadis nos pères prenaient le ciron, cet acarite de la grosseur d'un grain de sable, pour la limite inférieure de la vie animale ; mais la science a démontré que, comparé à certains êtres, le ciron est un vrai géant. Le microscope nous permet de faire d'intéressants voyages dans des pays d'un millimètre carré, et de découvrir des milliards

d'infusoires dans une carafe d'eau claire. Que dire de ces couches immenses de terrain crétacé qui s'étendent au loin, sur les côtes de l'Océan, avec une épaisseur de plusieurs centaines de mètres, et dont chaque once renferme plusieurs millions de foraminifères ! Que penser de cette vie qui grouille dans les abîmes de la mer, de ces myriades d'animaux phosphorescents qui transforment les vagues en écume lumineuse ?

On dirait que la vie, s'entassant sur elle-même, vit à ses propres dépens. Elle peuple d'animallicules chaque espèce d'êtres, chaque espèce de substances. Notre corps entretient des carnassiers et des herbivores. Des poissons d'eau douce circulent dans nos veines, et des poissons d'eau salée nagent dans l'océan de nos artères. Tout est vivant dans la nature : on peut même dire que tout s'y combat, s'y dévore, et que la vie s'y nourrit de la vie. C'est peut-être pour n'avoir pas assez tenu compte de ce fait, qu'on a tant discuté le problème de la *génération spontanée*. Qui pourra nous dire la limite précise où s'arrête l'animation ? Qui pourra sonder le mystère énoncé par ces deux mots : les *esprits vitaux* ?

Je mets un frein à ma pensée, madame, de peur d'accabler la vôtre ; mais quand nous voyons déborder ainsi la vie sur la terre, comment prétendre, je vous le demande, que les autres mon-

des n'ont en partage que la mort? Eh quoi! on voudrait que toutes les merveilles de la création fussent entas-ées pêle-mêle dans notre petit grenier, et que Dieu, si prodigue d'existences ici-bas, eût été partout ailleurs d'une avarice sans égale! On oserait prétendre que la Puissance infinie s'est épuisée à orner notre petit globe de sa parure, tandis que des sphères placées dans des conditions meilleures ne seraient que des déserts stériles ou des plages incultes! C'est calomnier Dieu et souffleter le bon sens.

Notre terre, d'ailleurs, on est obligé d'en convenir, a été inhabitée pendant des myriades d'années; or si on suppose que tous les autres mondes sont privés d'habitants, il faut en conclure que, durant ces longues périodes, il n'y eut aucune créature intelligente dans l'empire immense du Créateur. Ainsi, le soleil, les planètes, les étoiles, toutes les « armées des cieux » accomplissaient leurs mouvements diurnes, annuels, sans remplir le moindre dessein concevable. Des flambeaux n'éclairant rien, des foyers n'échauffant rien, des nuages, des eaux, des brises ne rafraîchissant rien! tout dans la nature existant, se mouvant et ne servant à rien! voilà le plan merveilleux que l'on suppose à la Sagesse infinie!

On nous dira peut-être que ce magnifique ensemble de globes servait à récréer les myriades

d'anges qui formaient la cour du Très-Haut, mais cette assertion gratuite ne résout aucunement l'objection. C'est comme si l'on disait que Paris, avec ses rues, ses jardins, ses maisons et ses palais, a été construit pour le plaisir des hirondelles.

Non, rien n'est isolé sur notre globe, car la loi d'unité s'y découvre en tout et partout; dès lors nous ne pouvons supposer que cette loi fasse défaut dans l'ensemble de l'univers, et que la Terre y soit une miraculeuse exception.

Même pour l'existence *humaine*, la Terre n'est pas le meilleur des mondes possibles. Il est un fait certain, c'est que la trop fréquente répétition des actes de la vie et la trop grande disparité des périodes qui la composent, concourent à l'épuisement rapide des fonctions vitales. Ainsi, plus les saisons et les années, sur un monde, ont de longueur et de ressemblance, plus les organismes vivants y trouvent de conditions favorables à la longévité. Or, la Terre est tellement inclinée sur le plan de l'écliptique, et les changements de saisons y sont si brusques, si fréquents, qu'elle n'est pas comparable, comme séjour, au magnifique Jupiter.

Les saisons de cet astre gigantesque sont graduées en nuances insensibles, et durent douze fois plus que les nôtres. C'est là peut-être le

type réel du monde que les aspirations humaines ont imaginé, dans le passé ou dans l'avenir, comme le vrai *paradis terrestre* de notre système. Ce géant planétaire que mon œil aperçoit d'ici, semble placé dans les cieux comme un symbole d'espérance qui nous encourage à devenir meilleurs. On peut se demander quelles cités se mirent dans ses fleuves, et quelles flottes sillonnent ses océans ! quels fruits murissent dans ses vergers, et quelles fêtes se donnent sur ses pelouses !

Pour nous, pauvres habitants de la Terre, nous voyons s'éteindre successivement nos jours avec le temps rapide qui les consume, avec les périodes qui les partagent, avec les saisons disparates dont l'antagonisme se perpétue dans l'inconstance de la température. Ah ! que nous sommes loin de ces mondes où les jours succèdent aux jours, les années aux années, suivant des périodes calmes et constantes ; où, à l'abri des transitions de chaleur et de froid, de sécheresse et d'humidité, les fonctions de l'économie s'accomplissent sans trouble, et favorisent, au lieu de les entraver, les opérations de la pensée !

Ici-bas, la nature lutte contre l'homme au lieu de le seconder dans ses vues. C'est un adversaire que nous devons combattre, et la civilisation consiste à le dompter. Nous n'arrachons au sol notre

subsistance qu'en lui donnant notre sueur. C'est à peine si nous avons le temps de lire, de prier, d'aimer, absorbés que nous sommes par les servitudes du corps, et les nécessités de la vie matérielle. L'immense majorité des hommes qui peuplent la Terre, ne vit pas : elle *gagne sa vie*. Supposons un monde dont l'atmosphère soit telle qu'on se nourrisse en la respirant; un monde où notre épiderme soit insensible au contact de l'air embaumé : que de loisirs pour penser, pour chanter, pour aimer!

Ne calomnions pas notre Terre cependant, au point de prétendre que le bonheur y est impossible. Dans cette « vallée de larmes » on trouve parfois des heureux. Avez-vous vu ce couple bien assorti? L'époux a vingt-cinq ans, et l'épouse en a vingt. Ils aiment Dieu dont la pensée les conserva purs, et un chérubin rose est né du baiser de ces deux aurores. Qui pourra comprendre l'ivresse de leur ineffable communion? S'aimer, s'adorer et pouvoir l'avouer! Sentir son âme se fondre dans le ciel bleu avec une autre âme; tenir dans sa main une main qui tremble et qui s'abandonne; pénétrer par le regard dans un esprit dont on est le rayonnement; se noyer dans cet iris où l'on entrevoit l'infini; s'oublier dans une causerie entrecoupée de rêves, de soupirs et de silences, pour laisser tomber sa

tête sur une épaule heureuse ; regarder ensemble les étoiles qui paraissent émues, presque jalouses ; conserver dans cette extase juste assez de sang-froid pour dire à Dieu : « N'est-ce pas, ô notre Père, que nos amours seront éternelles ? Tout ce qui finit est si court ! » Oh ! oui, voilà du bonheur ; mais qu'il est rare, ou peu durable sur notre Terre ! On dirait un échantillon tombé du ciel, pour nous faire pressentir les félicités qui nous attendent dans les sphères plus élevées.

Je les salue de loin ces *îles fortunées* que le Tasse n'a su découvrir. Là, l'homme n'est plus l'esclave de la nature, il en est le roi. Doué d'organes plus nombreux et plus délicats sous un ciel plus clément, il aime encore le travail, mais il ne connaît plus le labeur. Tous les cœurs chantent à l'unisson, parce qu'ils boivent à la même coupe le vin qui les réjouit. Le Père s'y voit adoré en esprit et en vérité, parce que nulle parole humaine n'intercepte sa lumière. Le ciel étoilé est le temple, et l'homme est le prêtre. La mort elle-même est pleine de séductions, car elle n'est que le départ joyeux d'une âme pour un pays plus beau encore et déjà entrevu... Je m'arrête, car vous voudriez vous envoler, et ce serait dommage pour notre petit monde !

HUITIÈME EFFUSION.

L'ÉCHELLE DE JACOB.

Vous me demandez, madame, si « c'est bien la peine de vivre quand la vie cesse de mentir, » et vous ajoutez que la terre vous semble une prison. J'aurais peut-être quelque raison d'être surpris d'un pareil langage, car vous êtes du nombre de ceux qu'on peut appeler les privilégiés. Si vous osez vous plaindre ainsi, combien d'autres doivent gémir ! Cependant, je vous pardonne d'autant mieux ce soupir, que mon âme n'est que l'écho de la vôtre.

Oui, la terre, pour beaucoup, est une prison, et pour plusieurs un bague. Chaque existence, même la plus obscure, est un drame plus ou moins douloureux, et voilà pourquoi l'élégie est une banalité. D'un autre côté, quand on réfléchit que *Dieu est chose si bonne que meilleure ne peut être*,

comment croire que son œuvre soit mauvaise ? Il s'agit donc d'accorder l'existence du *mal* sur la terre avec l'harmonie nécessairement parfaite de l'œuvre divine. Ce terrible problème a préoccupé, dans tous les temps, les plus nobles esprits, et nulle théologie n'a su le résoudre de manière à contenter la raison. Pour nous, laissant de côté tous les systèmes plus ou moins ingénieux, nous disons : Le mal existe, mais il n'est qu'une *privation du bien*; s'il domine sur la terre, c'est que notre petit monde n'est qu'un anneau *inférieur* dans la chaîne infinie des mondes et des humanités qui les peuplent.

La nature nous enseigne, en effet, que tout est construit suivant des lois sérielles ; que l'univers n'est point un ensemble de créations disparates et coéternelles, mais une succession d'êtres plus ou moins avancés suivant leur âge et suivant leur rôle. Elle nous enseigne que la grande harmonie n'est point constituée par une certaine quantité de notes à l'unisson, mais par des notes de degrés inégaux, sorties des gammes ascendantes. Elle nous montre, dans l'ensemble des êtres vivants, une gradation insensible du plus bas au plus haut de l'échelle, selon cet axiome incontestable : « La nature ne fait pas de saut. » Elle nous atteste enfin que la beauté du système général résulte de ce que l'ordre n'est jamais

troublé par des caprices irréguliers, et domine toujours l'universelle série des êtres.

Partant de ce fait, mettons-nous en face de l'univers, en laissant à notre pensée la liberté de son essor. Qui nous dit que les mondes, avec les humanités, ne forment pas une grande unité hiérarchique, depuis ceux où les conditions d'habitabilité sont les moins heureuses, jusqu'à ceux qui sont à l'apogée de la splendeur et de la gloire? Qui nous dit que la grande humanité collective n'est pas formée d'une suite non interrompue d'humanités *partielles*, assises à tous les degrés de l'échelle du bonheur et de la perfection?

Je ne puis m'empêcher de croire que tous les êtres forment une guirlande graduée, depuis la galionelle jusqu'à l'archange, jusqu'à Dieu principe et fin de tout ce qui existe. Je me représente chaque monde comme un vaste amphithéâtre formé d'innombrables gradins, et ces gradins divers occupés par autant de séries d'êtres plus ou moins parfaits. Chaque monde, à son tour, n'est qu'un gradin plus ou moins élevé de cet amphithéâtre immense, infini, qui s'appelle l'univers. Dans ces mondes naissent, vivent, meurent des êtres en rapport, par leur perfection relative, au séjour plus ou moins heureux qui leur est assigné. Ainsi, l'homme parti du dernier des

mondes, s'épurant, progressant, *s'angélisant* par des transformations successives, monte un à un les échelons de cette magnifique *échelle de Jacob*, gravitant toujours vers Dieu, et se rapprochant sans cesse de son essence, de sa lumière, sans jamais s'y perdre ou s'y confondre.

Avec de tels horizons, madame, on s'explique la douleur et on la brave. On plane sans effort au-dessus des petites misères et des petites passions de ce monde. On se sent grand dans sa poussière et joyeux dans son agonie.

La conception mesquine de l'univers provoque le désespoir, le blasphème, et conduit à l'athéisme, tandis que dans notre manière d'envisager l'œuvre divine, tout s'explique et tout s'harmonise. L'humanité terrestre, avec ses dépravations ou ses souffrances, trouve sa place dans les degrés inférieurs de cette vaste hiérarchie, et l'unité du plan divin nous apparaît dans sa magique beauté. Étant plus loin du soleil de la perfection, notre petit monde est plus obscur, et l'ignorance y résiste mieux à la lumière. Les passions mauvaises y ont conservé plus d'empire, et y font plus de victimes, parce que son humanité n'est encore qu'à l'état d'ébauche. C'est un lieu de travail, d'expiation, où l'on se *dégrossit*, où l'on se purifie pour avancer de quelques pas vers le bonheur. C'est un noviciat où nous amassons

les connaissances et les vertus qui nous serviront de diplômes, ou de cartes d'entrée, dans les mondes supérieurs.

Juger de la création universelle par la terre, ce serait juger de l'*Iliade* par un vers, de la *Transfiguration* par une nuance. Sachons comprendre que la terre, avec tout son mobilier, n'est qu'un *individu*, que son humanité n'est encore qu'un enfant qui vacille, et nous ne serons plus tentés d'accuser Dieu. Mais si la terre est le seul monde habité, on ne comprend plus rien à l'œuvre divine, car on arrive à cette conclusion monstrueuse : Toute l'effusion de la puissance et de la bonté infinie n'a abouti qu'à la production d'un grain de poussière couvert de fourmis malheureuses, dont la vie ne s'alimente que par la mort, et qui toutes, sauf quelques rares exceptions, doivent être balayées dans les abîmes de l'enfer !

Que de sueurs, de larmes ont abreuvé la terre ! que de sang elle a bu ! que de soupirs s'y sont fait entendre ! combien de victimes a dévorées ce Moloch insatiable qui s'appelle la *guerre* ! Pas une année, pas un jour peut-être où l'on ne se batte sur quelque point du globe. Le génie de l'homme se dépense à inventer les engins les plus meurtriers ; et par une convention mutuelle, en glorifie celui qui sait couvrir de quelque pré-

texte les massacres les plus effroyables. Celui qui tue un homme est un meurtrier, un criminel qui mérite l'échafaud ; celui qui fait tuer deux cent mille hommes est un conquérant dont toutes les fanfares chantent le triomphe !

Combien d'autres crimes, d'autres souffrances qui n'ont leur origine que dans l'état d'infériorité de notre terre ! L'or serait moins recherché si l'homme, moins asservi aux besoins matériels, n'avait point à pourvoir aux nombreuses exigences de son organisme, et à se défendre contre les atteintes hostiles de la nature. Or, avec l'amour effréné de l'or, on verrait disparaître le vol, parfois le meurtre, les procès, les spéculations véreuses, les basses intrigues, et tous les vices engendrés par la cupidité.

Pourquoi nous serait-il interdit de rêver des mondes où l'homme peut vivre sans faire de victimes, et sans voir dans ses frères autant de rivaux ? Ah ! je les vois d'ici ces mondes où l'homme n'a plus seulement une royauté fictive, mais où il règne véritablement en souverain, comme il convient à l'esprit de régner sur la matière. Là, le plein exercice de la liberté mène au bien au lieu de mener à l'anarchie, parce que tous les appétits tendent à l'idéal. Là, les passions ne sont plus les implacables ennemies de la conscience qu'il faut combattre, mais des forces

ralliées à la raison, pour entraîner l'homme au devoir.

Ceci n'est pas un rêve, mais un pressentiment. De même qu'ici-bas tous les êtres tendent vers la lumière, depuis le germe de la pomme de terre qui cherche la lucarne de la cave où elle est enfermée, jusqu'à l'enfant, au berceau qui se tourne vers le jour, de même, dans toute la création, tous les êtres aspirent à une destinée supérieure. Ni les humanités, ni les mondes ne stationnent au même degré d'élévation. Tout marche, tout monte, et cette ascension, plus ou moins rapide, constitue la merveilleuse diversité des cieux.

Ainsi ce qui est ne fait qu'annoncer ce qui doit être, et le présent ne fait que préparer l'avenir.

Ah ! madame, il est doux, avec de telles pensées, de rêver le soir en contemplant les étoiles. Elles ont alors un langage qui va au cœur, et l'on s'enivre de leur magique regard. O firmament constellé, comme tes harmonies sont devenues délicieuses pour ma pauvre âme affaissée ! comme tu la relèves en la disposant à la gratitude pour mon Père, à la bonté pour mes frères ! qu'il m'est doux de voir, dans ton multiple rayonnement, autant de foyers divers où de nombreuses familles humaines travaillent et prient ! autant d'étapes où sont allés nous attendre nos bien-

aimés pleurés ! Que de fois, accoudé à ma croisée ouverte, j'ai oublié les vains bruits de la terre et les amertumes de mon exil, en vous suivant d'un œil humide !

Avec de telles convictions, tout est grand, tout est divin dans la nature. La science a brisé la frêle cloison qui nous retenait captifs et nous rendait moroses. Nous savons maintenant que la terre n'est pas *le monde*, et que le monde ne périt pas pour un accident aussi léger que la dissolution d'un soleil. L'éternité future se confond, pour nous, avec l'éternité présente, et nous apprécions à leur valeur les plaisirs factices ou les épreuves d'un jour. Enfin, une parenté universelle réunit tous les êtres, et la mort ne nous apparaît plus que comme une transformation de la vie. Nous comprenons alors le cri qui s'échappa des lèvres d'un jeune martyr le matin du jour où il devait être brûlé vif. Ayant ouvert la fenêtre de sa prison pour contempler une dernière fois l'aurore : « C'est beau, dit-il, mais que sera-ce quand nous allons être exaltés par-dessus tout cela ! »

A l'infini de nos aspirations, l'esprit consolateur vient d'offrir l'infini réel de l'univers. Les hommes que nous avons connus, aimés, admirés, ne sont pas perdus pour nous. Ils sont là, dans ce ciel calme qui nous domine. Plus heureux que

nous, ils ont levé un coin du voile qui nous dérobe encore la vérité, et regardent avec une amoureuse pitié leurs compagnons d'exil que les ombres enveloppent encore.

Lorsque je ferme les yeux pour rentrer par la pensée dans le cercle étroit de la théologie vulgaire, j'éprouve la sensation qui saisit le prisonnier au moment où il pénètre dans un cachot humide et sombre. Quand, au contraire, je laisse voguer ma pensée, toutes voiles déployées, au souffle béni de la révélation nouvelle, je me sens plus fort et meilleur, à force de me sentir joyeux. Elle a balayé de mon âme, comme un radieux soleil, tous les brouillards malsains de la nuit. C'est qu'elle est pleine d'onction, de ravissements, et nous montre sous son vrai jour, non-seulement la création infinie, mais ce qui nous touche de plus près, la mort et la vie de l'homme, son origine, sa nature et ses destinées. Elle est la parole qui tombe du ciel étoilé, et à laquelle répondent tous nos instincts, tous nos pressentiments les plus purs. Elle est la rosée divine descendue de l'Hermon pour rafraîchir les plaines arides de cette Galilée que nous appelons les réalités de la vie.

NEUVIÈME EFFUSION.

LES ESPRITS CAPTIFS.

Je vous remercie, madame, des lignes charmantes qui me racontent vos joyeux étonnements, et me révèlent vos nouveaux désirs. Vous me priez de quitter les astres pour regarder l'homme, et de vous dire d'une manière précise comment nous comprenons sa nature et ses destinées. Eh bien, au risque de vous étonner bien plus encore, je vais dire toute ma pensée à votre chère âme qui ne se contente pas des demi-lueurs.

Aux yeux de certains *savants* modernes, la matière seule est une réalité. La pensée, le génie n'est qu'une sécrétion du cerveau, et l'âme n'est qu'une résultante de l'organisme. Plus le cerveau contient de cette moelle phosphorée que nous appelons la moelle cérébrale, plus il pense vi-

goureusement. Dans leur admirable courtoisie, ces savants prétendent que le cerveau de la femme contient deux ou trois onces de moins, de cette substance précieuse, que le cerveau de l'homme. Ils expliquent ainsi l'antipathie qui existe entre la logique et le sexe charmant. Peut-être en ceci n'ont-ils pas tout à fait tort, mais ils oublient d'ajouter que la femme rachète amplement par le cœur, ce qui peut lui manquer parfois du côté de la raison.

Je ne vous ferai pas l'injure de réfuter leurs théories désolantes. Les anciens ont dit cette forte parole : « L'âme se fait son corps ; » et les faits les plus éclatants la justifient. Voici, par exemple, un homme honorable et honoré qui a un fils dont il est plus que fier. Tout à coup il apprend que ce fils a commis un *faux* qui le flétrit à jamais, et il succombe sous une attaque d'apoplexie foudroyante ! Est-ce le corps qui a été frappé par la terrible nouvelle ? Non, c'est l'âme qui a été foudroyée et qui, à son tour, a foudroyé le corps.

Nous savons, nous sentons que si l'organisme peut influencer sur notre esprit, et parfois le tyranniser, il n'est en définitive que son serviteur. Nous avons la conscience invincible de notre personnalité qui persiste, grandit malgré les évolutions incessantes de notre corps qui se renouvelle tout

entier, en moins d'une année. Une voix mystérieuse nous avertit que nous sommes responsables, tandis qu'une machine ne l'est pas. Enfin, nous nous sentons en possession d'une puissance incomparable : la puissance d'aimer malgré l'absence et la distance, d'aimer un être que nous n'avons jamais vu, et que nous ne verrons peut-être jamais ! d'aimer jusqu'à l'immolation de ce bien si cher qui s'appelle la vie !

C'est donc calomnier l'homme que de le définir « une matière organisée. » Ceux-là seuls rendent un légitime hommage à sa grandeur, qui le définissent : « Une intelligence servie par des organes, » ou bien encore « un être capable de mourir pour la justice. »

Pour nous, l'homme est un « esprit incarné, » et sa personnalité se compose de trois éléments. Le premier de ces éléments est l'*esprit*, principe intelligent qui pense, qui veut, qui discerne le bien du mal, et reste impérissable parce qu'il est indivisible. Le second élément est le corps *charnel*, qui est tout à la fois l'instrument et la prison de l'esprit. Le troisième élément est le corps *éthéré* qui transmet les sensations à l'esprit, et communique ses ordres au corps charnel.

Celui-ci est composé de *limon*, c'est-à-dire des éléments solides tirés du globe que l'esprit incarné doit habiter provisoirement. Quand il est

usé il se désagrège parce qu'il est matière, et l'esprit s'en dépouille comme on se défait d'un vêtement hors de service. C'est ce que nous appelons la mort. Le corps, selon la forte expression de Lavoisier, n'est qu'un *gaz solidifié*. Quand l'esprit l'abandonne il redevient poussière, et cette poussière se transforme en gaz impalpables, qui serviront à organiser d'autres corps.

L'esprit, d'abord simple et ignorant, doit progresser indéfiniment, selon cette grande parole du Christ : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Mais, pour arriver à cette perfection, une seule existence ne suffit pas. Dans cette grande ascension, l'esprit devra user bien des corps, subir bien des épreuves, explorer bien des mondes. De même qu'ici-bas notre existence est coupée par la nuit et le jour, par le sommeil et le réveil ; de même la grande vie de l'esprit subit les alternatives de la vie libre dans les espaces éthérés, et de la vie corporelle sur les globes qui roulent dans l'immensité. Il aura beaucoup à souffrir, mais la joie du but atteint sera proportionnée aux aspérités de la route parcourue. Ses félicités auront d'autant plus de saveur, qu'elles seront les fruits de ses victoires ; et il les aimera davantage, comme la mère qui s'attache à l'enfant, en proportion des angoisses qu'il lui a coûtées.

L'enfant qui *vient au monde* est un esprit qui entre en captivité. Il reculera peut-être de frayeur s'il avait la claire perception de l'épreuve qu'il doit subir, mais admirez les voies de la Providence ! Elle ne nous introduit dans la vie qu'en nous mettant sur les yeux ce bandeau salutaire que nous appelons la candeur. On peut dire que la bonté divine a pris toutes ses précautions. L'enfant, comme la femme, est une faiblesse qui a besoin d'être protégée, même un peu gâtée par les forts. Mais ceux-ci n'aiment guère à s'incliner que devant une puissance, et cette puissance n'est autre que la gentillesse. Dieu, qui le savait avant nous, a donc voulu que l'enfant fût gentil, et plein de grâces malgré ses défauts. Il a fait mieux encore : il a voulu que le cœur des mères fût un abîme de tendresse, au fond duquel l'enfant trouverait toujours l'indulgence avec le pardon.

Qui ne se sentirait ému d'une profonde gratitude, en songeant au mystère de sa naissance ? Dès notre arrivée sur ce monde inconnu, avant d'avoir rien fait pour exciter le moindre sentiment d'affection, nous trouvons des cœurs tout empressés à prévoir nos besoins, à devancer nos désirs. Un bonnet blanc, brodé par des mains pieuses, attend le petit qui doit venir. La mère qui a l'honneur de le porter dans son sein, de-

vient vénérable à tous, et quatre mois avant de naître, il est le vrai maître de la maison. Il se voit entouré, baisé par tout un peuple de courtisans désintéressés. On lui donne la main, on l'instruit à parler, on le protège, on travaille pour lui, on le gâte malgré ses cris, malgré toutes les insomnies dont il est la cause. Et quels sont ces tendres bienfaiteurs que rien ne décourage ? Ceux-là même qui ont déterminé notre incarnation par un acte d'amour, et nous ont attiré vers eux par un courant sympathique, dont le mystère se perd dans les profondeurs de l'infini.

Si nous ressemblons à nos parents, c'est que nous leur ressemblions avant de naître. Si nous sommes venus au monde dans tel milieu, c'est qu'il convenait à notre situation et à nos aptitudes. Si nous recevons telle éducation, c'est qu'elle correspond à notre développement. Nos épreuves, nos luttes, nos souffrances ne nous sont ménagées que pour favoriser nos progrès. Rien de fatal ne pèse sur nous, et nous restons en définitive les arbitres souverains de nos destinées.

La mère peut beaucoup pour hâter le perfectionnement de son enfant, et cette pensée doit encourager votre admirable sollicitude pour Gaston. Ne voyez point en lui « le petit démon »

qu'il est, malgré son baptême et sa première communion, mais le bel ange qu'il peut devenir. Il ne tient qu'à vous d'en faire un chef-d'œuvre vivant qui ornera un jour les galeries célestes, après avoir paré notre terre. Il vous suffit d'avoir assez de patience, de largeur d'esprit, pour le sculpter à l'image de celui que vous pleurez. Encore quelques années, et vous serez sous le charme d'une magnifique illusion : le fils vous fera croire que le père n'est pas mort !

Toutes les fois que notre cœur bat, un esprit entre dans ce monde par la naissance, mais un esprit en sort par cette autre porte que nous appelons le trépas. L'esprit, affranchi par la mort, emporte dans l'espace son corps éthéré. Ce corps, infiniment plus léger que l'air, n'est plus soumis aux lois de la pesanteur, et peut franchir les distances avec la rapidité de la pensée. Il habite le monde invisible, plus ou moins heureux selon son degré d'avancement, jusqu'à l'heure où il devra se réincarner pour subir une nouvelle épreuve, ici ou ailleurs. L'esprit désincarné par la mort n'est donc pas un être vague, indéfini, une espèce d'étincelle, ou de simple *monade* : c'est un être concret qui garde sa forme corporelle, mais invisible pour nous à l'état normal. Ses perceptions, bonnes ou mauvaises, sont celles qu'il avait avant de mourir, mais à un plus

haut degré, parce que le jeu de ses facultés n'est plus entravé par la matière.

Pour la plupart des esprits incarnés la vie est une *expiation*, et la terre un *purgatoire*. Pour quelques âmes d'élite, elle n'est que le moyen d'accomplir une mission secourable, par le génie qui éclaire, ou par l'amour qui s'immole. Leur modèle divin n'est autre que le Christ, et pour eux, comme pour le Sauveur, la terre est à peu près toujours un Golgotha. « S'immoler pour la justice, mourir jeune et trahi, telle est la destinée du héros. »

Cependant, loin de plaindre les grands hommes ou les vrais saints, on les envie. Disons-le à l'honneur de la conscience humaine, elle sent d'instinct que les plus heureux ne sont pas ceux qui jouissent le plus, mais ceux qui traversent la vie en faisant le bien, et surtout ceux qui ont reçu l'incomparable privilège de faire le bien en grand. On ne désire pas régner soixante ans comme Louis XV, mais on voudrait mourir comme la sœur Rosalie, en emportant les bénédictions d'un peuple de pauvres, ou succomber comme Lincoln, après avoir affranchi quatre millions de nègres.

Ce ne sont pas les malheureux qui sont le plus à plaindre, mais les méchants; et après ceux-ci, les égoïstes qui peuvent se dire au moment su-

prême : Je n'ai réjoui personne en traversant la vie ; nul cœur n'a été dilaté au contact du mien ; nulle félicité d'homme n'a été mon ouvrage !

On peut être grand par l'esprit, par le génie, parce qu'on peut être, pour notre monde obscur, un météore, pour notre humanité un précurseur. Mais on est grand surtout par le cœur, car c'est par le cœur que l'homme, en s'immolant, opère les œuvres fécondes. Que d'âmes généreuses et charmantes qui oublient de vivre pour elles, afin de mieux vivre pour les autres ! Que d'anges ignorés dont l'existence n'est qu'un joyeux renoncement, dont chaque parole vivifie, dont chaque action épargne une douleur, ou produit une joie ! Pour ces âmes, la mort n'est plus la mort, c'est le départ joyeux d'un monde où elles étaient dépayssées, pour un monde meilleur, où elles sont sûres d'être admirablement accueillies.

La veille de la bataille de Wattignies, une grande fête populaire avait lieu à Arras. Le bataillon des vierges en robes blanches portait sur sa bannière cette devise charmante : *Ils vaincront, nous les attendons !* Des soldats qui se sentaient ainsi attendus devaient faire de sublimes efforts pour justifier cette attente par la victoire. Eh bien ! tous nous sommes des soldats, car la vie de l'homme n'est qu'un combat. Tous aussi nous sommes attendus par des êtres qui nous aiment,

nous encouragent et s'apprêtent à se réjouir de notre triomphe. La phalange glorieuse des esprits purs, témoin de nos efforts, répète la belle devise des vierges d'Arras : *Ils vaincront, nous les attendons !*

Quelques-uns n'ont plus besoin de vieillir et justifient cette belle parole d'un ancien : « Heureux ceux qui meurent jeunes ; ils sont aimés des dieux. »

Voici une jeune fille vêtue d'une robe de mousseline serrée par un ruban rose. Il est aussi difficile de la fixer en place que d'enchaîner un rayon de soleil, ou une brise d'été. En voyant *Seraphita*, on dirait une enveloppe d'ange, et l'on pense qu'elle est aimable de ne pas s'envoler. C'est une grâce aérienne, éthérée, avec un air d'innocence heureuse, jointe à une expression de rêverie profonde. Le sourire voltige sur ses lèvres, mais ses yeux bleus sont des abîmes. Son âme en fête ne peut comprendre qu'il y ait ici-bas des êtres qui souffrent, et son cœur déborde d'amour pour Dieu, pour sa mère, pour tous ceux qui l'approchent. Vivre, pour elle, c'est aimer, c'est chanter, c'est consoler, intercéder ; c'est supprimer, autant qu'elle peut, la douleur, les larmes, comme un scandale qui l'étonne avant de l'affliger.

Mais, hélas ! cet être charmant n'était là que

pour achever sa tâche, et nous révéler le ciel par son sourire. Ses yeux célestes, ses paroles étranges semblaient nous dire : Je ne suis ici qu'en passant. Ah ! quand vous voyez dans l'œil cette lumière profonde, quand vous entendez tomber des lèvres certains mots plus sages, plus tendres qu'on n'en trouve chez les enfants, dites-vous : Le sceau du ciel est empreint sur cette créature dont le monde n'est pas digne. Elle est marquée pour le prochain départ des *âmes mûres*. La lumière de ses yeux est celle de la belle étoile qui scintille là-haut et qui la réclame.



DIXIÈME EFFUSION.

LA GRANDE TRADITION.

Comme vous le dites, madame, le dogme fondamental de l'*Evangile éternel*, n'est autre que celui de la grande vie progressive des âmes sur le théâtre infini de la création. Ainsi, nous ne sommes tous, nous autres mortels, que des esprits captifs de la chair. Tous, nous avons déjà subi plusieurs captivités de ce genre, et nous sommes loin d'en avoir épuisé la série. Chaque vie mortelle, chaque incarnation temporaire est un creuset où l'esprit s'épure, une lutte où ses facultés se développent, un échelon qu'il doit franchir sur la grande échelle qui mène à la perfection.

Ce dogme vous étonne, dites-vous ; il en étonne bien d'autres, ce qui ne saurait me surprendre. Cependant, quand on réfléchit sérieuse-

ment, quand on étudie sans parti pris, on reste convaincu qu'il n'en est pas de plus rationnel et de plus consolant. Seul, il explique l'homme et justifie Dieu.

Aussi, loin d'être une *nouveauté*, comme on vous le dit, ce dogme peut revendiquer, en sa faveur, la plus antique et la plus universelle tradition. Il se retrouve plus ou moins défiguré dans la plupart des monuments sacrés ou profanes. Il n'a subi d'autre éclipse que celle du moyen âge, et il est en train d'envahir toutes les plus nobles intelligences des temps modernes.

Nous lisons dans les *Védas*, cette bible de l'Inde qui se perd dans la nuit des temps : « Si vous vous livrez à vos désirs, vous ne faites que vous astreindre à contracter, en mourant, de nouveaux liens avec d'autres corps et avec d'autres mondes. » M. de Vogué résume ainsi son étude sur l'ancienne croyance des Égyptiens : « Prise à l'origine et avant les mythes subtils qui la défigurèrent, la doctrine égyptienne nous présente *le voyage aux terres divines* comme une série d'épreuves au sortir desquelles s'opère l'ascension dans la lumière, la manifestation au jour et la réunion de la parcelle errante à la substance éternelle. »

Les sages de la Grèce avaient puisé leur science aux sources de l'Égypte : de là, les hautes con-

ceptions de Pythagore, malgré ses erreurs, sur la transmigration des âmes, et de Socrate sur la vie future ; de là les *mystères* d'Eleusis, dont les différents degrés d'initiation représentaient les degrés divers de la voie ascendante de l'esprit. Plotin dit, en parlant des dieux : « Ils assument à chacun le corps qui lui convient et qui est en harmonie avec ses antécédents, selon ses existences successives. » Le divin Platon avait dit avant lui cette belle parole : « Apprendre, c'est se souvenir. »

Les Gaulois, je vous l'ai dit déjà, croyaient, d'une foi vivace, à la vie progressive de la personnalité humaine. Ils divisaient l'univers en trois cercles : « celui de Dieu, séjour de la divine essence ; celui du bonheur, séjour des esprits purs, et celui des *voyages*, séjour des esprits qui s'épurent. »

Nos livres sacrés, sans être aussi explicites, nous offrent cependant des textes bien significatifs. Dieu dit à Jérémie « qu'il l'a connu avant qu'il fût formé dans le ventre de sa mère. » Nous lisons dans le livre de la Sagesse ces paroles fort remarquables : « J'étais un enfant bien né, et une bonne âme m'était échue ; ou plutôt, étant bon, j'étais venu dans un corps sans souillure. » Job s'écrie : « L'homme étant mort *une fois*, pourrait-il naître de nouveau ? Dans cette lutte

où je me trouve tous les jours de ma vie, j'attends que mon changement arrive. »

Les saints Evangiles sont beaucoup plus clairs, et il est bien difficile, après les avoir médités, de comprendre comment le grand dogme de la réincarnation a pu être écarté par une théologie qui les accepte pour fondements.

On lit dans saint Matthieu : « Je vous le dis en « vérité, entre les enfants des femmes, il n'y en « a point de plus grand que Jean-Baptiste. Et si « vous voulez entendre, *il est lui-même Élie qui « doit venir*. Que celui-là entende qui a des « oreilles pour entendre. »

Un autre jour, ses disciples l'interrogèrent, disant : « Pourquoi donc les scribes disent-ils, qu'il faut d'abord qu'Élie revienne ? » Jésus leur répondit : « Il est vrai qu'Élie doit d'abord venir et rétablir toutes choses ; mais je vous dis qu'Élie est déjà venu, mais ils ne l'ont point reconnu, et ils lui ont fait ce qu'ils ont voulu. » Alors les disciples comprirent que *c'était de Jean-Baptiste* qu'il avait parlé. » C'est comme si Jésus leur eût dit : Élie, dans sa précédente incarnation, était un grand prophète. Incarné de nouveau pour accomplir une mission nouvelle, il s'est appelé non plus Élie, mais Jean-Baptiste, le *précurseur*. Et cet esprit était tellement pur qu'il était « sanctifié dans le ventre de sa mère. » Voilà pourquoi il

a tressailli dans le sein d'Elisabeth, le jour où cette femme fut visitée par la Vierge immaculée, qui me portait dans ses flancs. Voilà pourquoi je l'ai appelé le plus grand des enfants des hommes.»

Nous lisons dans l'Evangile de saint Jean : « Il y avait un homme d'entre les pharisiens; nommé Nicodème, l'un des principaux Juifs. Cet homme vint de nuit trouver Jésus et lui dit : « Maître, nous savons que tu es un docteur venu de la part de Dieu, car personne ne saurait faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. » Jésus lui répondit : « En vérité, je te dis que si un homme ne *naît de nouveau*, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème lui dit : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le ventre de sa mère, et naître une seconde fois ? » Jésus répondit : « En vérité, je te dis que si un homme ne naît d'*eau* et d'*esprit*, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit : Il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit, mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. »

Chez les Hébreux, l'eau représentait la source de la matière, et quand Jésus dit que l'homme doit renaître d'*eau* et d'*esprit*, n'est-ce pas comme

s'il disait qu'il doit naître de matière et d'esprit, c'est-à-dire en corps et en âme ?

Le Sauveur ajoute ces paroles trop peu remarquées : « Vous êtes maître en Israël, et vous ignorez ces choses ? » S'il se fût agi de la renaissance purement spirituelle opérée par le baptême, cette surprise du Sauveur serait incompréhensible, car Nicodème aurait pu répondre ceci : « Assurément j'ignore ces choses, car il est bien permis, même à un maître en Israël, d'ignorer ce que vous venez révéler au monde pour la première fois. » Les paroles du Sauveur pouvaient donc avoir un sens plus profond, et son étonnement devrait peut-être se traduire ainsi : « J'ai pour la multitude des enseignements à sa portée, et je ne lui livre la vérité que dans la mesure où elle peut la comprendre. Mais avec vous qui êtes maître en Israël, et qui, en cette qualité, devez être initié à des mystères plus élevés, j'avais cru pouvoir aller plus avant. »

Cette interprétation semble d'autant plus lumineuse que le *Zohar* des Juifs enseigne la pluralité des mondes et des existences. Saint Jérôme affirme que la transmigration des âmes était enseignée, comme une vérité traditionnelle, à un petit nombre d'initiés. Quant à Origène, il considère la réincarnation comme le seul moyen d'expliquer certains récits bibliques, et spéciale-

ment l'antagonisme profond qui existait entre Jacob et Esaü.

Un jour Jésus demande à ses disciples ce qu'on dit de lui parmi le peuple. Ceux-ci répondent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie, ou quelqu'un des anciens prophètes *revenu au monde*. » Jésus, loin de les reprendre, comme s'ils eussent débité des rêveries impossibles, se contente d'ajouter : « Et vous, qui croyez-vous que je suis ? » Quand il rencontre l'aveugle-né, ses disciples lui demandent si cet homme est né aveugle à cause des péchés de ses parents, ou des péchés *qu'il a commis avant de naître* ? Ils croyaient donc à la possibilité de la réincarnation, et à la préexistence possible de l'âme. Leur langage ferait même croire que cette idée était répandue dans le peuple, et Jésus semble l'autoriser, loin de dire un mot pour la combattre. Il parle des nombreuses demeures dont se compose la maison du Père, et Origène, commentant ces paroles, ajoute : « Le Seigneur fait allusion aux stations différentes que les âmes doivent occuper, après qu'elles ont été dépouillées de leurs corps actuels, et qu'elles en ont revêtu de nouveaux. »

Vous voyez, madame, par ces citations, que notre doctrine est moins nouvelle qu'on ne serait tenté de le croire. J'ajoute qu'elle a été à

toutes les époques le patrimoine d'une foule d'esprits délites, qui ont su conserver l'indépendance de leur propre pensée.

« La philosophie, dit Charles Bonnet, nous donne les plus hautes idées de l'univers. Elle nous le représente comme la collection harmonique de tous les êtres créés. Le présent a été déterminé par le passé, et détermine l'avenir. Non-seulement tous les systèmes et tous les grands corps du même système sont harmoniques entre eux, ils le sont encore dans leur rapport à la coordination des divers êtres qui peuplent chaque monde planétaire. Tous ces êtres gradués, ou nuancés à l'infini, ne composent qu'une même échelle dont les degrés expriment ceux de la perfection corporelle, et de la perfection intellectuelle que renferme l'univers. L'univers est donc la somme de toutes les perfections réunies et combinées, et le signe représentatif de la perfection souveraine.

« Le degré de perfection acquise déterminera, dans l'avenir, le degré de bonheur ou de gloire dont jouira chaque individu. Il y aura donc un flux perpétuel de tous les individus de l'humanité vers une plus grande perfection, ou un plus grand bonheur; car un degré de perfection acquis conduira par lui-même à un autre degré, et parce que la distance du créé à l'incrée, du fini à

l'infini, est infinie, ils tendront continuellement vers la suprême perfection sans jamais y atteindre. »

Dupont de Nemours, Ballanche ont écrit sur ce sujet des pages remarquables, et un autre écrivain prête à l'un de ses personnages les belles pensées que voici : « Combien de formes l'être promis au ciel a-t-il usées, avant d'en venir à comprendre le prix de la solitude dont les steppes étoilés sont le parvis des mondes spirituels ! Après avoir expérimenté le vide et le néant, les yeux se tournent vers le bon chemin. C'est alors d'autres existences à user, pour arriver au sentier où brille la lumière. La mort est le relais de ce voyage. Quand arrive le jour heureux où vous mettez le pied dans le chemin, la terre n'en sait rien, elle ne vous comprend plus, vous ne vous entendez plus, elle et vous. Les hommes qui arrivent à la connaissance de ces choses, et qui disent quelques mots de la parole vraie, ne trouvent nulle part où reposer leur tête, et périssent souvent sur les échafauds, tandis que les anges leur ouvrent les portes du ciel. »

Pascal était plus près de la vérité qu'il ne le soupçonnait lui-même, quand il s'exprimait ainsi : « L'homme s'instruit sans cesse dans son progrès, car il tire avantage non-seulement de

sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs. De là vient que, par une prérogative particulière, non-seulement chacun des hommes s'avance, de jour en jour, dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours, et qui apprend continuellement. Comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse de cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous réversons dans les autres. »

Oui, les plus jeunes sont les plus vieux, et les modernes sont les anciens, parce qu'ils ont accumulé plus de lumières, en subissant plus d'épreuves.

Lisez nos grands poètes, nos grands historiens, nos grands penseurs enfin, et vous verrez, malgré leurs discrètes réserves, qu'ils partagent à peu près tous les belles vues que je vous expose. Ces nobles intelligences répudient avec le même dégoût les théories matérialistes et les théories ultramontaines. Plus religieuses qu'on ne se le figure dans votre monde, elles croient sincèrement à l'existence de Dieu et aux évolutions progressives de l'âme humaine dans l'infini des cieux. C'est que rien n'est plus rationnel au fond que cette doctrine si étonnante au premier abord. Quand on l'examine sans parti pris, on voit avec ravissement que seule elle résout tous les grands problèmes, et nous donne l'explication plausible d'une foule de phénomènes qui semblaient autant de mystères accablants.

ONZIÈME EFFUSION.

LES MYSTÈRES DÉVOILÉS.

L'Église, madame, n'a rien défini par rapport à l'origine des âmes. Cependant les théologiens sont à peu près d'accord pour affirmer cette proposition : « Toutes les fois qu'une femme a conçu, Dieu crée une âme et l'infuse au sein de la mère pour habiter le corps de l'enfant. » Or cette proposition se heurte contre des difficultés insolubles.

Ou Dieu n'existe pas, ou il est infiniment juste ; or, si Dieu est infiniment juste et si les âmes arrivent sur la terre, en sortant toutes jeunes de ses mains, comment expliquer la scandaleuse inégalité de nos conditions terrestres ? Pourquoi cet homme est-il venu au monde avec un corps robuste et bien portant, tandis que son frère est né malingre et contrefait ? Pourquoi

celui-ci est-il né dans un palais et l'autre dans un bouge? Pourquoi Anna est-elle une charmante Française, au lieu d'être une affreuse négresse? On pourrait multiplier ces questions, auxquelles la théologie ne trouve d'autre réponse que ces mots lumineux : « Dieu l'a voulu ainsi. »

Mais l'inégalité des conditions n'est rien si on la compare à l'inégalité des âmes elles-mêmes. Expliquez-moi comment celles-ci, dès le bas âge, montrent des aptitudes et des penchants si divers, indépendamment de toute éducation. Dans la grande mêlée humaine, il n'y a peut-être pas deux esprits qui se ressemblent. Voici deux enfants nés des mêmes parents, soumis aux mêmes influences. Celui-ci, quoique fort studieux, reste médiocre, tandis que son frère, quoique fort peu appliqué, remporte toutes les couronnes. L'un plumera vif l'oiseau qui lui tombera sous la main, l'autre ne pourra voir battre un animal sans pleurer. L'un se montrera égoïste au point de vouloir tout pour lui, l'autre se montrera généreux au point de ne rien se laisser. Le premier semble un « petit démon, » le second un « petit ange. »

Pourquoi ce contraste? Dira-t-on que cette différence provient de l'organisme? Alors on retombe dans le grossier système des matéria-

listes. Dira-t-on qu'elle est le résultat d'une « prédestination » arbitraire ? Alors on ne sait plus comment réfuter le blasphème de l'impie : « Dieu n'est pas juste. »

Parlant des deux enfants de Rébecca, l'apôtre saint Paul s'exprime ainsi : « Lorsqu'ils n'étaient
« pas encore nés, et qu'ils n'avaient encore rien
« fait ni de bien ni de mal, il leur a été dit, non
« d'après leurs œuvres, mais d'après celui qui les
« appelait : l'aîné servira le plus jeune comme il
« est écrit : « J'ai aimé Jacob et j'ai eu Esaü en
« aversion. » Si, dès le sein de leur mère, l'une de
ces âmes a provoqué l'amour et l'autre l'aversion,
c'est que ces âmes ne venaient pas d'être créées
à l'instant, car Dieu ne crée que ce qu'il aime, et
non ce qu'il déteste. Satan lui-même, d'après la
théologie, a été créé dans l'amour.

Admettez la préexistence et tous les mystères
se dévoilent. Les inégalités sont le fait des âmes
qui ont déjà vécu. Les unes ont mieux profité que
d'autres et sont plus avancées ; les autres ont
laissé l'instinct prédominer sur la conscience, et
sont restées en retard dans la voie de la perfec-
tion. Les premières sont représentées par Jacob
et les autres par Esaü.

Saint Augustin posait à saint Jérôme un autre
problème dans les termes que voici : « Lorsqu'on
en vient aux souffrances des enfants, je suis dans

de grandes angoisses et je ne sais que répondre. Je ne parle pas seulement des peines qui sont causées aux enfants, après cette vie, par la damnation dans laquelle ils sont nécessairement entraînés, s'ils sont sortis de leur corps sans le sacrement du Christ, mais des peines que, dans cette vie même, au milieu de nos lamentations, ils subissent sous nos yeux. Il faudrait donc démontrer comment ils peuvent endurer justement de telles souffrances sans qu'il y ait aucune cause mauvaise de leur part; car on ne peut dire ni que ces choses ont lieu sans que Dieu le sache, ni que Dieu ne peut résister à ceux qui les font, ni que Dieu peut les faire ou les permettre sans qu'elles soient justes.»

Quand on voit un enfant se tordre dans la douleur, on comprend l'angoisse du saint évêque d'Hippone et son immense embarras. Que sera-ce quand on se posera le problème de ces millions, de ces milliards d'enfants qui meurent après leurs premiers vagissements, ou leurs premiers sourires? Que sont-ils venus faire dans notre bas monde, et que deviendront-ils ailleurs? La théologie nous répond qu'ils ont apparu sur la terre pour gagner le ciel s'ils ont reçu le baptême, et se voir ensevelis dans les *limbes*, s'ils sont morts sans ce sacrement. Mais pourquoi cette différence entre les destinées éternelles de ces petites

créatures, sans qu'elles aient rien fait pour les mériter? Comment supposer surtout que ces destinées puissent dépendre de la passion de deux créatures coupables?

« Eh! quoi, s'écrie Jean Reynaud, voici que s'apprête la plus grande manifestation du Créateur, la production d'une âme, c'est-à-dire d'une puissance destinée à son service, à son amour, à sa gloire, préméditée dans sa sagesse pour les actions infinies de l'immortalité, image de lui-même en un mot et sa fille céleste; et qui enseignera à sa volonté le moment de tirer enfin du néant ce magnifique ouvrage? Chose inouïe! bassesse de l'âme et, si j'ose le dire, même en le rejetant, bassesse du Créateur! c'est lorsqu'un libertin, dans un accès lubrique, outrageant par le viol ou l'adultère toutes les lois du ciel ou de la terre, fera un infâme signal à celui dont l'œil connaît tout, que la toute-puissance, se décidant à créer, donnera l'être à l'âme infortunée qui doit accompagner le fruit de la débauche! Non, je ne vous accorderai jamais que le miracle de l'apparition d'une âme nouvelle au sein de l'univers, puisse avoir lieu sur une sommation de cette espèce. »

Notre doctrine, madame, épargne ces révoltes à la conscience et à la raison. A nos yeux, un enfant qui souffre est un esprit incarné qui expie

les fautes commises dans une existence antérieure. Un enfant qui vient au monde, fût-ce par le crime, est un esprit créé depuis longtemps, qui entreprend une nouvelle tâche et subit une nouvelle épreuve. Un enfant qui meurt est un esprit dont l'enveloppe se brise, et qui en cherche une autre, soit ici, soit ailleurs, après avoir été pour ses parents l'occasion d'un nouveau mérite par l'affliction dont il est la cause.

Que dirons-nous des « enfants prodiges » dont notre terre voit de temps en temps l'apparition ? Pascal découvre à douze ans la plus grande partie de la géométrie plane, et sans avoir reçu jamais la moindre leçon de calcul révèle le génie d'Euclide. Le pâtre Mangiamelo fait de tête des calculs à dérouter un lauréat de l'École polytechnique. Mozart exécute une sonate sur le piano à quatre ans et compose à huit ans un opéra. Teresa Milanollo jouait du violon tout enfant, de manière à étonner les capitales de l'Europe. Rembrandt, avant de savoir lire, dessinait comme un grand maître. Et à côté de ces enfants miraculeux, combien d'autres dont les aptitudes, dont les réparties font rêver et forcent les hommes mûrs à leur prédire de grandes destinées.

Ce sont là des faits, et ces faits ne peuvent s'expliquer que par la préexistence de l'âme. Les hommes apportent en naissant le capital intel-

lectuel, artistique ou moral qu'ils ont accumulé durant leurs vies antérieures. De là le phénomène des « idées innées » qui a tant préoccupé les philosophes ; de là ces aptitudes précoces et ces goûts prononcés qui déterminent la « vocation ; » de là ces dispositions mystiques dont l'ensemble constitue le « sens de la sainteté. »

Femme du monde, vous avez dû être frappée d'un autre phénomène sans remonter à la cause. Voici deux filles de dix-huit ans, toutes deux riches et nobles, toutes deux, par conséquent, élèves du *Sacré-Cœur*. Mais quelle opposition entre ces deux merveilles ! La première est gracieuse et tendre comme La Vallière : c'est une *beauté angélique*, et l'on est sûr qu'elle ne fera pas de victimes. L'autre est peut-être plus belle encore, mais cette beauté étonne et subjugué plutôt qu'elle ne séduit. Il y a dans ses yeux des abîmes où l'on craint de plonger, et dans ses regards un feu qui dévore en magnétisant. On dirait une *beauté diabolique* dont il est prudent de redouter les ravages. Expliquez-moi ce contraste. Pour moi, je vois dans la première l'incarnation d'un esprit charmant, qui a beaucoup progressé par le cœur dans une vie précédente ; tandis que dans la seconde, je vois l'incarnation d'un esprit indompté qui cherche des esclaves, ou d'un esprit froissé qui cherche des victimes.

Le P. Lacordaire, prêchant le panégyrique de saint Thomas d'Aquin devant la fine fleur de l'aristocratie de Toulouse, commit cette impertinence : « Ce qui m'étonne le plus dans saint Thomas, c'est que, quoique noble, quoique riche, il ait porté la double couronne de la sainteté et du génie. » Eh bien ! vous le dirai-je ? Malgré tout mon respect pour le monde aristocratique auquel vous appartenez, je partage l'admiration du grand orateur.

Sans nier les mérites et les vertus des hautes classes, il est avéré que la plupart des grands hommes sont sortis du peuple. On voit souvent, dans des conditions inférieures, des enfants, des hommes fort distingués par l'esprit, le caractère et le visage, tandis que d'autres se montrent d'une vulgarité désespérante dans les conditions les plus élevées. Chez les uns le cœur est plus grand que les ressources, et chez les autres il est infiniment plus petit. Pourquoi ce contraste ? C'est que les premiers sont des esprits avancés qui ont été assez généreux pour choisir l'épreuve plus pénible, mais plus sûre de la pauvreté, afin de progresser plus vite encore ; tandis que les autres, plus arriérés, ont choisi l'épreuve plus dangereuse et plus facile de la richesse. On s'explique ainsi les paroles sévères de Jésus-Christ, à propos des « mauvais riches, » et cet oracle si

rassurant pour les héroïsmes obscurs : « Un jour viendra où les premiers seront les derniers, et où les derniers seront les premiers. »

De même qu'il y a des *couches sociales*, il y a des *couches spirituelles*, et celles-ci sont loin de correspondre toujours aux autres. De là le profond malaise qui travaille notre humanité terrestre, et notre France en particulier. Pour que l'harmonie régnât sur notre globe, il faudrait que chaque esprit pût être classé d'après sa valeur ; il faudrait du moins que les « classes dirigeantes » fussent exclusivement composées « d'esprits supérieurs. » Or nous voyons précisément le contraire. Ceux qui aspirent à diriger ne sont souvent que des médiocrités intrigantes qui n'ont d'autres titres, pour justifier leurs prétentions, que le grand nom qu'ils oublient d'honorer, ou la grande fortune qu'ils ont à refaire.

Autre mystère : Voici un enfant élevé par une mère pieuse, et un père très-légitimiste. Il se fait prêtre, ou plutôt on le fait prêtre. Mais alors il oublie de songer à ses intérêts, et résiste à toutes les influences, pour se ranger sous la bannière de la liberté. Il endure le martyre, un martyre indescriptible, parce qu'il y a divorce radical entre son âme et son habit. Mais ce martyre il le préfère au honteux supplice qui consiste à mentir aux autres et à soi-même. En vain ses amis lui

crient qu'il se damne en ce monde et en l'autre, s'il n'accepte le nouveau symbole où il est dit : « Anathème à qui dira que l'Église n'a pas le droit d'employer la force ! » il reste inébranlable dans son amour pour cette chose sacrée qui s'appelle la liberté de conscience, et s'en fait l'apôtre jusqu'à son dernier soupir. Pourquoi ce délire dont nul déboire, nulle prière ne le guérit ? Si vous le pressiez un peu, il vous répondrait peut-être ceci : « J'ai vu jadis ma pauvre chair léchée par les flammes sur un bûcher de Séville... Ce jour-là je prêtais contre le fanatisme le serment d'Annibal, et je n'ai demandé à revenir en ce monde que pour le tenir ! »

Si notre existence actuelle doit seule décider notre sort futur, si nous n'avons pour perspective que l'enfer éternel ou le paradis éternel, quelle sera la situation des peuplades sauvages ? Peut-on supposer qu'un affreux cannibale qui aura reçu quelques gouttes d'eau sur le front, après avoir vécu de chair humaine, arrivera d'un bond à la félicité qui sera le partage de Fénelon ou de saint Vincent de Paul ? Quel sera le sort définitif de ces milliards d'infidèles qui ont vécu, qui sont morts sans connaître le vrai Dieu, sans avoir entendu parler de son Vicaire infailible ? On nous répond qu'ils seront réprouvés, et que nous n'avons point à sonder les desseins de Dieu.

Mais c'est Dieu qui nous a donné la raison, et cette raison nous crie que Dieu ne peut être injuste. Voilà pourquoi nous répudions la théologie cruelle du moyen âge pour écouter l'Esprit consolateur qui nous crie : A chacun selon ses œuvres ! Ces peuplades sauvages monteront un jour au niveau des peuples civilisés ; ces nations païennes ou barbares, dans une existence postérieure, deviendront chrétiennes ; tous enfin nous arriverons tôt ou tard à la béatitude, selon la générosité de nos efforts et l'ardeur de notre bonne volonté.

Ce qui afflige le plus le penseur bienveillant, l'historien qui a du cœur, c'est la multitude des religions positives qui se contredisent, et des sacerdoces qui se jettent l'anathème ; c'est le fanatisme qui pousse les peuples à se déchirer les uns les autres, au nom d'un Dieu qui s'appelle *Charité*. Or, si on admet le grand dogme de la vie progressive, la tolérance paraît on ne peut plus rationnelle, et le fanatisme devient impossible. Les religions jugées à ce point de vue, ne sont plus absolues, définitives : ce sont des religions plus ou moins imparfaites, adaptées à la taille des esprits qui les professent. A mesure que ceux-ci s'épurent en se transformant, ils laissent à d'autres esprits inférieurs leurs vieux fétiches et leurs vieux symboles, pour arriver

enfin au vrai culte de l'avenir, à cette grande Église vraiment catholique ou universelle que le Christ appelle le « royaume de Dieu. »

Quel rafraîchissement pour l'âme du penseur, qui aime un peu l'humanité, de voir dans ses frères aveugles ou méchants des retardataires, au lieu de voir en eux des réprouvés ! de pouvoir embrasser d'un regard la grande famille humaine, et de classer les âmes, non plus d'après les règles d'une étroite orthodoxie, mais d'après leur ascension plus ou moins rapide vers les sommets qu'ils doivent tous atteindre un jour ! de comprendre enfin que l'esprit n'a pas de loi, que la conviction ne se commande pas, et que la véritable Église est invisible parce qu'elle se compose de toutes les âmes droites que Dieu seul connaît !

Or, cette immense consolation, notre foi nous la donne, en même temps que l'assurance qui résulte pour nous de cette conviction : « J'ai vécu, je vis, je revivrai. »

Ah ! que cette pensée me rend fort dans ma misère ! Pauvre voyageur émergé hier du noir océan du passé, je suis venu au monde, sans savoir pourquoi, dans le hameau le plus triste, sous le ciel le plus maussade. Esprit anonyme j'ai reçu, en arrivant sur cette terre, un nom quelconque, mais ce nom, je le sens, n'est qu'un

nom d'emprunt. Esprit indompté je me suis vu, dès l'enfance, garrotté par des préjugés dont les années et l'étude ont été impuissantes à m'affranchir tout à fait. Je voudrais descendre dans les abîmes de mon passé, pour y saisir le secret de mon existence actuelle, et je n'y trouve guère que des ombres ; mais ces ombres, j'en ai la certitude, ne sont qu'une défaillance momentanée de mes souvenirs, à travers laquelle j'entrevois des mystères infinis de ciel et de lumière. Motivées de si loin, les conditions de ma vie présente, si heurtée, si contradictoire en apparence, m'intéressent au plus haut point ; et je me sens plus ferme, plus joyeux en face de l'inconnu lorsque je puis m'écrier avec un grand penseur : « J'ai longtemps pratiqué l'univers ! »

DOUZIEME EFFUSION.

LES RAYONS ET LES OMBRES.

Si votre âme « boit mes pensées, madame, comme la terre aride boit la pluie, » c'est qu'elle est *avancée*. Les vues que je vous expose ne frappent d'admiration que les esprits élevés, et ne sont acceptées que par les âmes qui sont tout à la fois libres et généreuses. Les âmes grossières que l'instinct domine encore, les âmes sèches que l'orgueil enivre, les âmes étroites que le fanatisme aveugle, les repoussent ou les condamnent comme les rêves d'une imagination en délire. C'est une preuve de plus de la diversité des esprits, et cette diversité nous démontre, jusqu'à l'évidence, que les esprits viennent de loin.

Vous me formulez cependant une objection qui mérite qu'on la réfute. « Je ne m'explique

pas, dites-vous, comment nous pouvons profiter de l'expérience acquise dans nos existences antérieures, si nous n'en gardons pas le souvenir. Du moment que nous avons tout oublié, chaque existence est, pour nous, comme si elle était la première. Or, nous perdons la mémoire de nos vies antérieures, c'est un fait, et ces solutions de continuité font de l'esprit, à chaque existence, un être tout nouveau. »

Que nous perdions la mémoire de nos incarnations précédentes avant de commencer une nouvelle existence corporelle, c'est un fait d'expérience, en effet, que j'admets avec vous sous certaines réserves. Les anciens appelaient cela « boire au fleuve du *Léthé* ou de l'*Oubli*; » et la vertu de ces eaux est un immense bienfait de la Providence.

La vie présente est bien pénible, même pour ceux que les plus éprouvés appellent les heureux. Que serait-ce si aux maux présents venait s'ajouter le souvenir des souffrances, des crimes ou des hontes du passé? Quels fardeaux ajoutés à tous les fardeaux qui nous accablent? Vous êtes riche, vous êtes bonne, et quiconque vous connaît vous bénit, ce qui ne vous empêche pas de trouver la vie longue et de pleurer souvent. Que serait-ce si vous aviez la claire souvenance d'avoir été jadis une *Frédégonde*?

Ce n'est là, bien entendu, qu'une hypothèse aussi peu probable qu'audacieuse, mais qui pourrait être juste pour une autre que vous. Que de criminels succomberaient sous le poids de leur passé, s'ils pouvaient le connaître et si le monde en était instruit ! Voyez ce qui se passe au sein de notre civilisation raffinée : Voici un forçat qui sort du bagne avec la ferme résolution d'être un honnête homme. Cependant, au premier pas qu'il fait dans la société, il se voit repoussé comme un objet d'horreur. On craindrait de se souiller ou de se compromettre en lui tendant la main, et on le rejette ainsi dans les rangs de ceux qu'il voulait fuir. Si un voile épais eût couvert son passé, il aurait trouvé un accueil dont la bienveillance l'eût encouragé à la vertu, car il n'a manqué à bien des criminels, pour être honnêtes, que la poignée de main d'un homme loyal. Eh bien ! nous sommes tous, ou à peu près tous, des *libérés*. Si l'oubli est un tombeau pour notre triste passé, c'est qu'il nous permet d'agir avec plus de liberté et de courage, en nous débarrassant du boulet qui aurait été pour nous une entrave et un opprobre.

Avez-vous vu noyer un chien ? Pour moi, je l'avoue, je n'ai jamais pu supporter ce spectacle. Le pauvre animal, après des efforts inouïs, parvient à se débarrasser de la pierre qui l'en-

traînait au fond de l'eau ; il revient vers le bord, implorant de son regard si bon, si doux, la pitié de ses bourreaux. Mais ceux-ci, loin de se laisser attendrir, le repoussent cruellement dans la rivière qui finit par devenir son tombeau. Or, ce pauvre animal, madame, n'est-il pas la touchante image de la fille du peuple trompée, délaissée avec son fardeau et sa honte, repoussée sans pitié par ceux qui la connaissent, et surtout par les personnes les plus correctes, les plus *saintes* ? Elle a été faible, coupable, on le sait, et cela suffit pour que chacun se croie obligé de se montrer inexorable.

Eh bien ! le dirai-je ? si le voile de l'oubli ne couvrirait nos tristes antécédents, nous ressemblerions, pour la plupart, à cette pécheresse malheureuse, et l'on chercherait peut-être en vain celui qui aurait le droit de lui jeter la première pierre.

Cependant, malgré cet oubli momentané, l'esprit n'en conserve pas moins le patrimoine intégral des idées ou des vertus acquises, et cela suffit. Que lui importe de savoir où et comment il a fait ses classes, pourvu qu'il se sente en possession de son diplôme ?

D'ailleurs, sans conserver la mémoire des détails de leurs vies antérieures, beaucoup d'esprits en conservent des intuitions et comme de

vagues souvenirs. C'est ainsi peut-être qu'on pourrait expliquer, chez certains aliénés, le phénomène des *idées fixes*. Et nous-mêmes, dans certains moments de rêverie profonde, n'avons-nous pas eu le vague souvenir de notre passé mystérieux? N'avons-nous pas revu certains tableaux, entendu certaines harmonies qui nous avaient jadis charmés? Pourquoi tel paysage, sans être plus beau que tel autre, nous plaît-il davantage? Ne serait-ce pas parce qu'il ressemble mieux à notre « ancien pays natal? » Pourquoi cette prédilection pour telle fleur plus que modeste, pour l'humble « pervenche » tant aimée de Jean-Jacques Rousseau? Cette fleur n'aurait-elle pas charmé jadis, comme *Picciola*, les longs ennuis de notre captivité? N'aurait-elle pas orné les cheveux de quelque femme adorée?

Quoi qu'il en soit, l'oubli n'est que momentané, et ne dure que le temps où l'esprit reste emprisonné dans la matière. La mort, qui n'est qu'un réveil, nous rend la mémoire que la naissance nous avait ravie. Aussi l'Église exprime-t-elle une profonde vérité quand elle appelle *dies natalis*, « jour de nativité, » celui où les âmes pures s'endorment dans le Seigneur.

Encore quelques étapes, madame, et nos corps seront tellement spiritualisés qu'ils ne seront plus une entrave à la lucidité de l'esprit. De

même qu'il y a des mondes *opaques* tels que les planètes, et des mondes *lumineux* tels que les soleils, tout porte à croire qu'il y a, dans les profondeurs de l'espace, des mondes plus admirables encore que j'appellerai des mondes *célestes*, et plus haut des mondes inimaginables que j'appellerai des mondes *divins*. C'est peut-être du plus central et du plus merveilleux de ces mondes que veut parler le Psalmiste quand il s'écrie : « Le Seigneur a placé son trône dans le soleil. »

Or, cette magnifique hiérarchie des mondes n'est que le champ de bataille des esprits qui s'épurent, ou le séjour des esprits épurés. Parmi ceux-ci, les uns sont pour ainsi dire *opaques* à force d'être soumis à l'instinct ou à la matière. D'autres sont déjà lumineux et travaillent à devenir célestes, car les hommes ne sont que les frères cadets des séraphins. A mesure qu'ils montent, par des évolutions progressives, ils sont servis par des organes toujours plus parfaits qui leur sont fournis, par un mode de génération spécial, dans les sphères toujours plus élevées qu'ils doivent habiter. Il arrive donc un moment, dans cette vie ascensionnelle, où le corps devient impondérable et diaphane. C'est alors que plus près de Dieu, l'esprit entre comme Dieu dans la pleine conscience de sa propre vie. Il voit se

dérouler devant lui, dans une vision merveilleuse, le panorama de ses existences. Il rentre, par la mémoire, en possession de tout son passé, et voit, dans un ravissement ineffable, la raison des péripéties qu'il a traversées depuis son point de départ jusqu'au sommet où il se sent arrivé. Il ressemble à une magnifique fusée qui est montée comme une flèche vers les étoiles pendant la nuit sombre, et qui, arrivée à un point de l'espace, éclate en gerbes étincelantes pour reprendre possession de sa trajectoire par une cascade d'étincelles.

Ne trouvez-vous pas, madame, ces vues aussi grandioses que rationnelles ? Le petit abbé, dites-vous, les trouve « absurdes, » ce qui ne saurait me surprendre, car je sais, par expérience, qu'il suffit d'être borné pour être absolu. Comment voulez-vous que l'homme, circonscrit dans les limites d'une misérable existence, occupé sans cesse à « gagner sa vie, » puisse s'élever à l'idéal que Dieu s'est proposé en le créant ? A peine commence-t-il à comprendre l'existence qu'il faut la quitter. C'est quand il ne peut plus agir qu'il commence à s'orienter. De là le proverbe : « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait ! » L'animal, lui, ne se trompe pas, et meurt sans remords, tandis que bien des hommes s'écrient, au dernier moment : « Ah ! si je pouvais recom-

mencer ma vie, il me semble que je la gouvernerais autrement ! » Eh bien, il la recommence, car cette vie n'est qu'un *acte* dans le grand drame de son existence, une étape de son long voyage.

Durant ce voyage plus ou moins pénible dans la sphère immense du progrès, il reçoit diverses empreintes qui constituent son « caractère » et le classent dans les rangs serrés de la grande humanité qui s'élève vers Dieu par le travail. Il a pour idéal ce type de la perfection que nous appelons Jésus-Christ. L'homme peut monter, monter sans cesse, jamais sa personnalité ne se perd ; jamais non plus il ne dit : Je suis arrivé. Il a toujours pour l'attirer, pour le tourmenter divinement, le modèle divin de tous les êtres libres qui peuplent l'espace, le Sauveur qui est « la voie, la vérité et la vie. » A nous de nous élever vers ce type adorable dont la terre a entendu la voix et a bu le sang. A nous de le poursuivre de monde en monde, de transfiguration en transfiguration, en saisissant toujours de nouvelles clartés, de plus intenses béatitudes, par l'expansion indéfinie de nos facultés et de nos vertus.

Rappelez-vous la scène que l'Évangile raconte à propos du séjour de Jésus à Béthanie. Marthe s'occupait du ménage et s'empressait beaucoup.

Cette femme était bonne, dévouée, mais trop peu idéaliste, et trop absorbée par les soins multipliés de la vie réelle ; aussi le Sauveur eut-il pour elle ce doux reproche : « Marthe, Marthe, pourquoi tant d'empressement pour des choses qui ne sont que secondaires ? » Marie de Magdala, sœur de Marthe, était plus contemplative, plus rêveuse, et vivait par l'esprit bien plus que par les sens. Pour elle, le festin qui se préparait n'était rien. Assise aux pieds de Jésus, elle se rassasiait de ses paroles, de son regard : elle oubliait le monde, toutes les réalités qui l'entouraient, dans une extase qui était pour son cœur purifié un avant-goût des ivresses éternelles. Aussi Jésus eut-il pour elle ces paroles encourageantes : « Marie a choisi la meilleure part, et cette part ne lui sera point ôtée. »

C'est comme s'il eût dit : « Marthe, vous vivez encore beaucoup de la matière, et vous avez encore beaucoup à faire pour vous délivrer de ses étreintes. Il faut cependant que cette part grossière vous soit ôtée, pour que vous puissiez prendre votre essor vers les allégresses auxquelles je vous convie. Quant à Marie, elle a mieux choisi sa part. Oubliant le corps pour vivre de l'esprit, elle goûte déjà sur la terre les joies du ciel, et sa part ne lui sera point ôtée, parce que l'idéal qu'elle adore en ce moment est la grande réalité.

La terre passera, les mondes périront pour renaître, mais la beauté qui ravit les cœurs ne passera point. Elle restera toujours ancienne, toujours nouvelle pour l'éternel ravissement des âmes affamées d'amour! »

TREIZIÈME EFFUSION.

LES DÉSIRS ET LES RÊVES.

Si tout vous semble désormais sans saveur dans ce bas monde, madame, c'est « qu'il est parti » sans doute, mais c'est aussi parce que la soif de l'infini vous dévore. Doit-je vous plaindre ? Non, car si nos appétits sans bornes font notre tourment, ils révèlent aussi notre grandeur. La sagesse consiste peut-être à comprendre que les joies du ciel ne peuvent être le partage des habitants de la terre, mais elle ne consiste pas à croire que ce monde soit assez beau pour nous suffire.

Fils de la lumière, nous aspirons au grand jour, et nous nous heurtons sans cesse à ce mur noir que nous appelons le mystère. Savoir c'est douter, car c'est apprendre qu'on ne sait rien. Sur les questions les plus essentielles, quel est celui

qui jouit du repos de la certitude, de la joie intime que produit l'évidence ? Où est le phare assez lumineux pour dissiper nos ténèbres, et nous guider à travers les écueils ? Si ce phare existe quelque part, pourquoi tant d'écoles qui se contredisent, tant de sectes qui se jettent l'anathème ? S'il est là-bas, où on nous le montre, pourquoi les peuples qui ne veulent pas mourir ont-ils si peur de ses rayons ? Nous marchons à tâtons, n'ayant pour nous guider que des lueurs, parce que nous habitons un monde obscur, et aussi parce que Dieu veut que l'homme développe sa raison au lieu de l'étouffer.

Une âme, on l'oublie trop, est un infini que nul voyageur ne parviendrait à explorer, une force divine qui défie toutes les compressions. C'est un océan où tous les vents se déchaînent, où tous les flots se heurtent ; un ciel sombre sillonné d'éclairs. Elle ignore toujours ses propres abîmes, et si elle s'avise d'y jeter un coup d'œil, les mots lui manquent pour se révéler comme elle le voudrait. De là ce cri de désespoir arraché à lord Byron : « Si je pouvais incorporer, dit-il, ce qui est au dedans de moi, si je pouvais jeter mes pensées dans une forme vivante, si je pouvais tout exprimer : âme, cœur, esprit, passion, sentiments forts ou faibles, tout ce que je voudrais avoir cherché, tout ce que je cherche, souffre,

connais, tout ce que j'éprouve sans en mourir ; si je pouvais dire tout cela d'un seul mot, et que ce mot fût un éclair, je parlerais ! Mais, ne le pouvant pas, je vis et je meurs sans être entendu, et je refoule ma pensée sans voix comme l'épée au fourreau. »

L'homme qui s'exprimait ainsi était le favori de la fortune et de la gloire. Toutes les joies, tous les sourires couraient à sa rencontre. Cependant il s'intitulait « le citoyen ennuyé du monde, » et il se hâta d'en sortir en cherchant un tombeau sous les ruines de Missolonghi.

Tant que la terre existera, et que l'humanité foulera sa poussière, il y aura des cœurs inassouvis qui rediront le cri d'*Obermann* : « Il me faut des illusions sans bornes, qui s'éloignent pour me tromper toujours. Que m'importe ce qui peut finir ? L'heure qui arrivera dans soixante années est là tout auprès de moi. Je n'aime point ce qui se prépare, approche, arrive, et n'est plus. Je veux un bien, un rêve, une espérance enfin, qui soit toujours devant moi, au delà de moi, plus grande que mon attente elle-même, plus grande que tout ce qui passe. »

Nous portons tous, au fond de notre être, un idéal translucide et souverain qui nous oblige à chercher le beau en tout et partout, et au besoin le crée. L'art, le grand art, ne fait que traduire

nos aspirations vers la beauté suprême, et révèle peut-être mieux que tout le reste, la grandeur de l'âme. Ainsi cet artiste a conçu le type visible d'une vertu surhumaine, d'une splendeur incomparable. Il prend dans ses mains un peu d'argile; dans cette poussière humide, il transfuse le rêve de son génie, et réalise, autant qu'il le peut, le chef-d'œuvre intérieur que son esprit contemple. Les générations passent, regardent et s'écrient : Que c'est beau ! Et l'artiste ? L'artiste est mort en se disant : Ce n'est point l'enfant que j'avais conçu !

Oui, quand l'homme a bien travaillé, bien couru, bien sué, quand il tient en main l'objet de ses rêves, il prend son œuvre en dégoût, et soi-même. Alexandre meurt de tristesse, après avoir conquis l'Asie : et Godefroy de Bouillon n'eut pas conquis la Palestine qu'il s'assit découragé sur cette terre sainte en lui disant : « O terre, qu'il me tarde de reposer dans ton sein ! »

Sans être toujours justes, nous avons soif de justice, au point de rêver parfois un état social impossible sur notre terre. De là les ineffables souffrances des cœurs généreux, à l'aspect des iniquités dont notre monde est le théâtre et des maux qui le désolent. Ils voient, ils sentent que, dans cette grande bataille de la vie, les vainqueurs sont ordinairement les pervers, les hypocrites ou les rampants, tandis qu'il suffit d'être loyal et

sincère pour être presque infailliblement broyé. Ils trouvent, hélas ! que le progrès moral est bien lent, malgré la prospérité toujours croissante de ceux qui font profession d'enseigner la vertu. Quant à ceux qui font profit de la sottise ou de la bassesse humaine, on doit le dire à leur louange, ils finissent presque toujours par en éprouver des nausées, et redisent le mot d'un roi mourant : « Je suis las de gouverner des esclaves ! »

Que faut-il à ce solitaire à qui rien ne manque, et qui trouve que tout lui manque ? Il lui faut tout simplement l'impossible, je veux dire une âme capable du même délire que la sienne, consumée de la même soif de beauté et de vérité infinie ; une âme qui sache répondre, d'une manière complète, à ses aspirations les plus intimes ; une âme capable d'opérer, sans en mourir, le miracle de la communion refusée aux mortels, parce qu'elle les tuerait par le ravissement. De là ce cri brûlant d'un malheureux poète anglais, jeté à la vierge entrevue dans un éclair : « Viens, nous serons un seul être, un seul esprit en deux corps jumeaux. Mais pourquoi deux ? Non, un seul esprit dans un seul corps. Ainsi, deux météores de flamme expansive se touchent, se mêlent, se transfigurent, nourris de la substance l'un de l'autre, brûlant toujours et jamais consumés. »

En descendant d'un degré, nous nous expli-

querons, par cette soif plus ou moins consciente de l'idéal, la fascination trop puissante qu'exerce la véritable actrice. Cette femme n'est point une femme comme une autre. Elle se montre armée de toutes les pièces « offensives, » et paraît exempte des infirmités vulgaires de la vie terrestre. On dirait une fleur vivante, sortant toute fraîche et toute parée des mains de la nature. Et puis, cette fleur chante à ravir, et parle souvent mieux que le génie dont elle est l'interprète. Elle n'apparaît qu'une heure, mais cette apparition ressemble à celle d'une créature descendue d'un monde supérieur. Elle peut être une pécheresse, mais on veut l'oublier, pour pouvoir admirer sans remords cette merveilleuse incarnation de la poésie.

En tout et partout nous aspirons à cette beauté que Platon appelait « la splendeur du vrai, » et que les grands artistes appellent l'idéal réalisé, ou plutôt le réel idéalisé. Nous tombons en extase en face de l'*Apollon du Belvédère*, parce que cette statue nous représente l'homme dans sa beauté, tel que nous le concevons, mais non pas tel que nous le voyons. Les Vierges de Raphaël provoquent notre admiration, parce que ces Vierges sont des femmes, mais des femmes telles que la terre n'en voit plus depuis l'assomption de Marie.

Pourquoi ces aspirations ardentes, insatiables

vers l'inconnu, vers l'impossible ? Si l'homme n'est que de la matière organisée, et si ses destinées se bornent à cette vie d'un jour, il reste pour l'observateur un hiéroglyphe indéchiffrable. Si au contraire nous savons voir en lui un esprit incarné qui souffre, mais qui s'achemine, à travers les ronces, vers le beau pays de ses rêves, oh ! alors il cesse d'être un mystère. Notre impuissance à atteindre l'idéal nous prouve que le bonheur parfait n'est pas de ce monde, mais notre acharnement à le concevoir et à le poursuivre, nous démontre qu'il existe quelque part, qu'il nous attend en nous attirant plus haut, toujours plus haut. On n'y monte pas d'un bond, mais par degrés, comme il convient à des esprits qui ont devant eux l'infini de l'espace et l'infini de la durée. Le voile ne se déchire pas tout d'un coup, il s'écarte ou se lève en partie pour nous découvrir de nouveaux arcanes, à chaque ascension nouvelle, ce qui faisait dire à saint Paul que les justes « marcheront de clarté en clarté. »

Si haut que nous montions, à moins d'être arrivés au terme, nous sentirons un idéal toujours plus élevé stimuler nos efforts, en multipliant nos désirs. Les *champs Élysées*, l'*Olympe* nous font sourire comme des rêves enfantins, et le paradis de Mahomet nous donne des nausées. L'infini seul est assez grand pour nous rassasier. Venus

de Dieu, nous retournons à Dieu, qui seul pourra combler les abîmes de vide que nous portons en nous. Ce que vous voulez, ce que nous voulons, c'est la communion intime, ineffable, en pleine lumière, avec le beau absolu, par l'amour, sans nous confondre avec lui. Un jour nous boirons à la coupe où s'enivrent les séraphins, en embrassant du regard la route incommensurable que nous aurons parcourue. Peut-être même aurez-vous l'insigne gloire de devenir l'ange tutélaire de quelque monde qui émergera des profondeurs éthérées, quelques milliards de siècles après que notre soleil aura disparu du firmament.

Je ne me sens pas de joie, madame, en vous livrant ainsi les visions de mon âme, parce que je sais qu'elles ressemblent aux visions de la vôtre. Certains esprits s'en divertiraient, je le sais, en les traitant de chimères, mais je m'en console en les plaignant beaucoup. Je me sens même d'autant plus fort pour affronter leur sourire, que je puis les défier de répondre à cette question : Si nous ne sommes que matière, comment le cerveau de l'homme peut-il enfanter de tels rêves, et s'ouvrir de pareils horizons ?

C'est à tort que l'on se moque de certains rêveurs, et qu'on se permet de les plaindre. Le rêve est pour l'âme ce que l'air est à l'oiseau, ce que la vue des étoiles est au prisonnier. Les

poètes sont des rêveurs, et leur langue ne sait jamais si bien chanter que quand elle chante le désespoir du cœur inassouvi. Rêver c'est oublier les fanges et les douleurs de la terre, pour s'en aller au ciel bleu. C'est briser les barreaux de sa cage pour nager dans l'azur ; c'est aspirer aux extases bénies ; c'est croire au juste, au vrai, à l'avenir. Rêver, c'est caresser des chimères qui deviendront des réalités, en méprisant des réalités qui deviendront des chimères. Rêver, c'est prendre les devants pour s'en aller au pays des joies pures, des amours sans fin, et des libertés sans limites. Les rêveurs sont des éclaireurs.

« Captif dans les bornes du fini, s'écrie Edgar Quinet, l'infini s'agite pour en sortir, et l'humanité qui l'a recueilli, saisie comme d'un vertige, s'en va en présence de l'univers muet, cheminant de ruines en ruines, sans trouver où s'arrêter. C'est un voyageur pressé, plein d'ennui loin de ses foyers. Parti de l'Inde avant le jour, à peine s'est-il reposé dans l'enceinte de Babylone qu'il brise Babylone ; et restant sans abri, il s'enfuit chez les Perses, chez les Mèdes, et dans la terre d'Égypte. Un siècle, une heure, et il brise Palmyre, Ecbatane et Memphis. Et toujours renversant l'enceinte qui l'a recueilli, il quitte les Lydiens pour les Hellènes, les Hellènes pour les Etrusques, les Etrusques pour les Ro-

maines. Mais que sais-je ce qui va suivre ? Quelle aveugle précipitation ! Qui le presse ? Comment ne craint-il pas de défaillir avant l'arrivée ? Ah ! si, dans l'antique épopée, nous suivons de mers en mers les destinées errantes d'Ulysse jusqu'à son île chérie, qui nous dira quand finiront les aventures de cet étrange voyageur, et quand il verra de loin fumer les toits de son Itaque ? »

Son Itaque, madame, c'est la vraie Jérusalem, qui ne se trouve point aux bords du Cédron. L'humanité s'avance toujours inquiète, toujours curieuse, toujours insatiable, laissant derrière elle les ruines et les ombres, vers son grand Idéal, vers le beau absolu que nous appelons Dieu. Telle est la haute destinée dont Lamartine s'est fait l'interprète dans ces vers immortels :

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va.
Que vous font les débris qui jonchent la carrière ?
Regardez en avant et non pas en arrière ;
Le courant roule à Jéhova.

QUATORZIÈME EFFUSION.

LES OISEAUX DE PARADIS.

Je viens de les admirer, de les plaindre, madame, ces charmants exilés aux plumes d'or. Qu'ils sont beaux, mais qu'ils sont tristes ! C'est en vain qu'on chauffe leur prison et qu'on leur offre une nourriture choisie : ils restent rêveurs et semblent dire : Qui nous rendra nos belles forêts des tropiques et notre beau soleil de la nouvelle Guinée ?

Et, en admirant ces captifs, je rêvais aux anges terrestres qui leur ressemblent. Connaissez-vous la belle légende de l'*âme exilée* ? Pour moi, je ne connais rien de plus suave, et je veux me procurer le plaisir de vous la résumer.

Marie, la plus belle, la plus aimée des vierges de Gédora, vient de mourir. La paix des anges est sur son front, et ses lèvres entr'ouvertes par

un dernier soupir, semblent murmurer encore des paroles d'amour et de candeur. Les vieillards disent en regardant ce beau lis : « Pourquoi vivons-nous, tandis que ta jeunesse est moissonnée ? Ton avenir était si beau ! ta présence répandait tant de bonheur ! Ah ! si nos vieux jours avaient pu racheter les tiens ! »

Les jeunes filles chantent : « Notre jeune compagne a détourné ses regards de la terre, pour les lever aux cieux, et voyant que les cieux étaient beaux, elle s'y est envolée. Déjà nous avons cueilli la fleur nouvelle de l'églantier blanc, et nous allions tresser ta couronne d'épouse. Déjà le thaled brodé d'or se déployait pour ombrager ta tête, et le thaled n'est plus qu'un linceul, et la fleur de l'églantier va s'effeuiller sur un tombeau ! Fleurs de Saaron qui vous épanouissiez près d'elle, palmiers qui l'abritiez sous votre ombre, champs aimés qu'elle parcourait au matin, pleurez, pleurez, car vous ne serez plus caressés par son regard : Marie de Gédora n'est plus ! »

Une femme est là qui ne dit rien, c'est Sarah, la mère de Marie. Tout à coup, comme éveillée en sursaut, elle se lève et s'écrie : « Ma fille ! Où est ma fille ? » Elle regarde le ciel, se frappe le front et dit : « J'irai... qu'on attende mon retour. » Trois jours après elle revient, amenant avec elle

un saint vieillard, disciple de l'apôtre que Jésus aimait.

« Mon père, s'écrie Sarah, rendez-moi mon enfant, pour que je puisse bénir encore le nom de Dieu. » Le saint vieillard, après une ardente prière, pose ses mains mutilées sur la tête de la vierge et lui dit : « Marie, au nom du Christ qui ressuscita Lazare, levez-vous. » Miracle ! Marie se lève, secouant autour d'elle les fleurs qui la couvraient. Mais, loin de partager la commune allégresse, elle s'avance d'un pas chancelant vers sa mère, et se presse sur son sein en sanglotant. Tout à coup elle s'écrie : « Ah ! que mon rêve était beau ! et comme tout ici me paraît triste ! Le soleil est-il donc voilé ? Ma mère, j'ai froid, réchauffez-moi. »

Sarah la serre dans ses bras et la réchauffe de son haleine.

« Qui me rendra mon rêve, s'écrie la ressuscitée ; si vous saviez quels souvenirs il m'a laissés ! Mon âme se plongeait dans un océan d'amour infini qui la vivifiait sans mesure, tandis que dans cet air glacé je me sens mourir. Ah ! laissez-moi me rendormir, afin que je puisse rêver encore.

— Quoi ! lui dit la mère, tu regrettes la mort auprès de moi ?

— La mort ! c'était la mort ! Oh ! ma mère,

que la mort est belle ! c'est la lumière, le bonheur, c'est la vie vivante. Qui donc m'a rappelée sur la terre de l'angoisse ? Ah ! laissez-moi m'envoler encore vers ce beau ciel où j'ai vu la beauté de Dieu ! Que nous sommes aveugles de ce côté de la vie ! Vous me pleuriez, vous me croyiez absente, et moi je vous voyais. Je serais venue, la nuit, m'asseoir à votre chevet et vous bercer dans vos songes. Ou plutôt, pendant que votre corps aurait sommeillé, votre âme libre et joyeuse serait venue vers moi, jouir des avant-goûts du ciel. Vous auriez ensuite rapporté sur la terre quelqu'une de ces consolations sans cause apparente, de ces joies intimes et inattendues qui naissent parfois si soudainement dans une âme affligée. Et puis vos œuvres auraient abrégé pour vous le temps de l'épreuve, et nous aurions été bientôt réunies pour toujours. Mais non, vous avez laissé retomber sur mon âme le poids de la chair et du temps. Comment porterai-je ce double fardeau, après avoir été revêtue de la robe éthérée du ciel ?

— Mon enfant, tu me perces le cœur ! »

Mais une amie, qui avait entendu cet entretien, se leva silencieuse, contempla un instant la vierge qui avait vu les cieux, puis s'écria : « Marie, adieu ; on persécute à Antioche, et je cours au martyre. — Va, lui dit Marie, j'ai vu ta place

lumineuse, et ta mère ne t'en fera pas descendre.

— Marie, dit la mère, tu veux donc me faire mourir ? »

Marie l'entoure de ses bras et se met à pleurer sur son sein.

« Écoute, mon enfant, lui dit Sarah, bien des joies que tu ne connais point te sont réservées. Ruben, ton jeune et beau fiancé, va revenir de son long voyage. Tu l'aimais, il t'aime, depuis qu'il t'a vue si belle aux fêtes de Pâques. Vous serez unis : tu seras heureuse épouse, heureuse mère. Tu ne sais pas ce que sont les joies d'une mère qui tient son fils premier-né dans ses bras. Tu l'apprendras, ma fille, et tu sauras que la terre contient des félicités dont le ciel même serait jaloux, si elles ne venaient point de lui.

— Ah ! ma mère, mes oreilles retentissent encore de la voix des anges, et les paroles de la terre les déchirent. »

Le lendemain, les jeunes compagnes de Marie vinrent pour se réjouir avec elle. La mère chantait des cantiques d'actions de grâces, et pourtant elle pleurait. Joies de la terre, serez-vous donc toujours trempées de larmes ? Marie chantait aussi, mais plus souvent rêvait, puis s'éveillait disant tout bas, en étouffant un soupir : « Mon Dieu, quand finira mon exil ? »

Cependant Ruben revint de son long voyage,

et courut vers sa fiancée. Celle-ci le félicita d'une voix émue sur son retour, mais il resta muet de surprise, tant il la trouva changée. La mère le prit à part et lui raconta tout ce qui s'était passé. Plus ravi qu'étonné, Ruben court à Marie, la serre dans ses bras, et des larmes coulent de ses yeux. Marie lui dit d'un air triste et doux : « Ah ! Ruben, vous aussi, vous voulez que je vive ! »

— Si je le veux ! Ne sais-tu pas que je ne puis vivre sans toi ? Tu es la lumière de mes yeux et la joie de mon âme. La seule idée de te perdre a glacé tout mon sang dans mes veines. »

Marie, posant ses lèvres sur son beau front bruni, lui dit : « Ruben, tu ne sais pas ce que c'est que la mort. »

Sarah, intervenant, dit au jeune homme : « Depuis qu'un miracle a ramené Marie parmi nous, on ne la reconnaît plus. Ses chants ne se mêlent plus, comme autrefois, à ceux de l'alouette dans les blés. Elle prie, elle pleure et ne sourit que quand elle parle du ciel. La terre lui semble si vide que parfois je regrette de l'avoir rappelée à la vie. »

Ruben s'en alla triste, et plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il osât parler à sa fiancée.

Un soir cependant, il la suivit sur la montagne où elle allait porter le repas des bergers. Il la vit déposer aux mains des pasteurs le gâteau cuit

sous la cendre et l'amphore pleine d'eau limpide. Le chien du troupeau vint flatter ses mains, les brebis l'entourèrent en bêlant, et les oiseaux se mirent à voltiger autour de sa tête. On dirait que les animaux sont comme les enfants : ils flairent les belles âmes et devinent les anges. Elle s'avança ensuite jusqu'au versant de la montagne, et Ruben la vit s'asseoir sur le tronc nouveau d'un olivier centenaire. De là, son regard embrassait la vaste plaine et se perdait dans la mer, qui en caressait les limites. Le soleil couchant dorait les eaux mobiles et empourprait les nuages du ciel en même temps que les monts de la Judée. Mais la vierge, en face de ces splendeurs, demeurait mélancolique.

L'aspect de la mer lui représentait l'âme humaine avec l'immensité de ses désirs et leur éternelle inconstance, avec sa limpidité transparente où les cieux se mirent tant que les passions ne l'ont point bouleversée, mais aussi avec ses phosphorescences rapides, ses gémissements amers, ses tourmentes secrètes, ses agonies délirantes et ses abîmes que nul œil humain n'a sondés; avec ses tempêtes effrénées et le calme soudain qui leur succède, quand une prière ardente a su faire descendre sur elle un regard de l'éternel amour.

La vierge murmurait tout bas : « La poussière

de l'homme ne remplirait pas la main d'un enfant, et son âme est plus grande que la mer, plus grande que le monde, qui n'est que l'image de celui qui est l'image de Dieu ! »

Tout à coup, apercevant son fiancé : « C'est vous, Ruben ? » et, rangeant ses vêtements, elle l'invite à s'asseoir sur le tronc d'olivier.

« Marie, ma bien-aimée, balbutia le jeune homme, autrefois, quand l'un de nous parlait, l'autre pouvait toujours achever sa pensée. Ce que nos lèvres inhabiles ne savaient pas dire, nos yeux l'exprimaient, et nos cœurs confondus l'un dans l'autre s'entendaient toujours. Aujourd'hui, d'où vient que ma pensée ne rencontre plus la tienne, et que tes regards distraits se détournent des miens ? Tu ne sais plus ce que je veux te dire, et moi je ne sais plus comment me faire comprendre. Cependant je ne suis pas changé, et mon âme est à toi tout entière : c'est donc la tienne qui s'est détournée de son fiancé ? »

Marie lui répond : « Cher Ruben, seriez-vous aussi comme ma mère, qui croit que je ne l'aime plus, parce qu'elle me voit triste ? Vous le savez, j'ai vu les splendeurs du ciel, j'ai trempé mes lèvres à la coupe de la vraie vie ; mais cette coupe m'a été arrachée sans que j'aie pu m'y désaltérer. Je suis retombée du séjour des heureux dans la vallée de larmes : comment ne pleurerais-je pas

les joies qui m'avaient souri et mes ravissements ineffables? Ah! qui me consolera des cieux perdus! Comme le cerf soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu! »

Ses yeux regardaient le ciel, et son âme entière était dans son regard. Mais entendant son fiancé soupirer, elle abaissa sur lui ses paupières chargées de larmes brillantes comme des gouttes de rosée, et lui dit : « Ruben, mon cœur vous aime toujours avec une tendresse infinie ! »

— Tu m'aimes, Marie, tu le dis, et là, près de moi, tu regrettes le ciel! Moi, Marie, avec toi j'oublierais tout, car tu es tout pour moi. Le ciel n'est-il pas dans le cœur de ceux qui s'aiment?

— Les joies de la terre, mon Ruben, peuvent encore vous suffire, parce que vous ne savez pas ce que c'est que le ciel. Moi, j'en reviens. J'ai vu, j'ai senti l'amour infini, et ne trouvant rien ici-bas qui puisse lui servir de pâture, cet amour me dévore.

— Ah! je le disais bien, tu ne m'aimes plus!

— Je t'aime bien plus que je ne t'ai jamais aimé, mais la sœur des anges, hélas! s'est enivrée de joies qui lui rendent bien fades toutes les joies de la terre. »

Ruben, surmontant son désespoir, se lève et s'écrie : « Vois donc combien ce monde que tu

dédaignes est magnifique ! Ce soleil, ces fleurs, ces aromes, n'ont-ils plus de charmes pour toi ? »

— Hélas ! mon ami, je n'entends ici qu'un long cri d'angoisse. La race des humains, sur cette terre, est dans le crible des douleurs. Elle gémit, et la nature entière gémit avec elle. D'ailleurs, j'ai vu là-haut l'essence des choses dont tu ne vois que l'apparence. J'ai vu d'un regard tombé sur notre globe les merveilles de la génération des fleurs, et j'ai suivi d'un œil charmé la sève nourricière qui circule dans les rameaux. J'ai traversé les océans de l'éther, et j'ai vu les liens mystérieux qui unissent les choses de la terre à celles du ciel. Rien ici-bas ne peut plus ravir celle qui fut trop ravie ; ce soleil que tu veux que j'admire, n'est qu'une ombre éclairant d'autres ombres. »

Ruben sentait deux larmes couler de ses grands yeux noirs.

« Je vous afflige, Ruben, vous pour qui j'aurais donné ma vie. Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous enlevée à la terre ou m'y avez-vous renvoyée, si je devais y faire le malheur de tous ceux que j'aime ?

— Viens, ma bien-aimée, laisse-moi réchauffer ton cœur glacé sur le mien : ne sens-tu pas comme il bat, comme il brûle dans mon sein ? »

Marie, le regardant avec tendresse : « Ruben,

ne m'accuse point comme ma mère de ne plus savoir aimer. J'ai rapporté des cieux un rayon de l'amour céleste, et ce rayon est un feu ardent. L'amour divin retourne à Dieu tout entier, mais après avoir embrasé et purifié tous les amours.

— S'il en est ainsi, Marie, souviens-toi de nos anneaux d'or échangés devant ta mère, et deviens mon épouse. »

Marie, jetant sur lui un regard céleste : « Ruben, voilà ma main : elle est à toi comme mon cœur ! »

Pendant qu'il reste noyé dans son extase, Marie continue : « Être unie à toi, mon bien-aimé, c'était le seul vœu que j'eusse encore à former dans le ciel quand je l'habitais. Je me sentais incomplète sans mon Ruben : mon âme ne possédait ni toute sa force, ni toute sa beauté. Tu es la moitié de mon être, et nos âmes, complétées l'une par l'autre, glorifieront éternellement leur divin auteur. Ce n'est pas en vain que tu es venu me chercher de si loin, car nos destinées étaient unies avant notre naissance ; les anges de là-haut me l'ont assuré. Ah ! que ne pouvons-nous partir ensemble ! Mais le sang d'un martyr n'a pas coulé sur ta tête, comme il a coulé sur la mienne, et ton épreuve ne sera point raccourcie.

— Ma bien-aimée, ne parlons, je t'en prie, que du bonheur qui nous attend. Dis-moi encore

que tu consens à devenir mon épouse, et sois bénie pour ta promesse.

— Oui, mon Ruben, à toi sur la terre pour être à toi dans le ciel ! »

On hâta les préparatifs du mariage, et Marie devenait toujours plus tendre, mais aussi toujours plus diaphane et plus rêveuse. Le père de Ruben, voyant celle qui devait être sa fille, s'écria : « Cette vierge est-elle de la terre ? Depuis quand les anges s'unissent-ils aux hommes ? »

Le grand jour arriva. Jamais Marie n'avait paru si belle. Son front brillait d'un éclat surhumain, ses yeux réfléchissaient le ciel, mais ses joues ressemblaient au lis de la vallée. S'approchant de sa mère : « Ma mère, bénissez votre fille pour la terre... et pour le ciel. » Puis, faisant agenouiller son fiancé : « Bénissez aussi votre fils !... Cette fois du moins, je ne vais plus vous laisser seule au monde ! » Et les voyant pleurer, elle se sentit émue, comme le sont les anges à la vue des douleurs humaines.

« Pourquoi me pleurez-vous ? Que pouvait ici une pauvre fille dont les pensées, les sentiments ne peuvent plus être compris ? Ah ! Dieu sait si je vous aime ! mais je vous aime comme on n'aime point ici-bas ! » Et deux larmes roulent comme deux perles d'Orient sur ses joues pâlies.

« La mort, hélas ! avait rompu l'égalité entre

nous. Vous ne pouviez pas encore parler le langage des cieux, et je ne pouvais plus parler celui de la terre. Je vous faisais souffrir parce que je souffrais. Je souffrais comme l'oiseau qu'on retient captif, comme la gazelle haletante qui voit tarir la source où elle se désaltérerait. Cher Ruben, qu'aurais-tu fait d'une femme qui avait ainsi désappris les choses de la vie? Et toi, ma mère, dis-moi que tu consens à me laisser partir.

— O Marie, tu n'es pas mère, je le vois bien à ta prière. Cependant, que la volonté de Dieu soit faite! Qu'il te rende la joie, en réservant pour moi seule la douleur. »

Marie, se tournant vers Ruben : « Viens, mon bien-aimé, viens au temple, où je deviendrai ton épouse. »

Arrivés au temple, où le prêtre les attend pour les bénir : « Prosternons-nous, s'écrie Marie, pour adorer encore une fois sur la terre Celui que nous adorerons après nos noces éternelles. » Puis, tournant vers son fiancé ses yeux célestes : « Ruben, m'acceptes-tu pour ton épouse? » Ruben, tombant à genoux : « A toi pour toujours, à toi seule! » Le prêtre les bénit, les fiancés se lèvent et Marie soupire : « Époux bien-aimé de mon âme, prends sur mes lèvres le chaste baiser de notre hymen céleste, et n'oublie pas sur la

terre celle qui va t'attendre dans les cieux. Adieu ! ma mère ! Adieu ! mon Ruben ! L'amour qui vous fait pleurer me fait mourir !... »

Je vous laisse à vos émotions, madame, bien convaincu qu'elles sont aussi douces que profondes. Est-ce bien une légende que je viens de résumer ? Non, c'est une histoire que je viens de vous raconter ; l'histoire des âmes charmantes qui se trouvent dépayées dans notre monde parce qu'elles ont entrevu le ciel avant de renaître parmi nous ; l'histoire des *oiseaux de paradis* qui languissent sous nos frimas et meurent de nostalgie, en regrettant le beau soleil qui leur donna leur parure d'or.

QUINZIÈME EFFUSION.

L'ÉTANG DE FEU.

Quoique ravie, madame, vous restez inquiète. En pensant à René, vous songez parfois avec épouvante à certains sermons plus ou moins orthodoxes. Vous sentez bien, dites-vous, que Dieu, si bon qu'il soit, doit haïr le mal, parce qu'il est la sainteté même. Vous comprenez que les lois divines, pour être efficaces, doivent être revêtues d'une sanction, et que les méchants doivent être punis, comme les bons doivent être récompensés; mais vous ajoutez que « l'Enfer vous révolte, » ce qui ne saurait me surprendre.

Comme vous j'ai frémi, non pas de peur, mais d'indignation, en entendant certains prédicateurs nous dépeindre les tourments des damnés. A les en croire, ces malheureux se tordront éternellement dans l'*étang de feu*. Victimes toujours mou-

rantes et toujours vivantes, ils sentiront sans cesse les morsures de ce feu qui brûle sans détruire. Ils en seront imbibés, saturés jusque dans la moelle de leurs os, dans les fibres les plus cachées de leur être. Il y a là-bas, on ne sait pas précisément à quel endroit, des démons armés de fourches, de pinces, de tenailles, faisant, pendant l'éternité, l'office de bourreaux. Rebelles à Dieu pour faire le bien, ils sont d'une docilité merveilleuse pour faire le mal, et jamais ne se rebutent de leurs horribles fonctions. Si méchants et si nombreux qu'ils soient, les démons s'entendent d'un bout à l'autre de l'abîme, afin que leurs victimes ne goûtent point un instant de repos.

Dieu tire d'abord du sépulcre nos corps d'argile, dont les atomes sont dispersés depuis des siècles ! Il les en retire tels qu'ils y sont entrés, avec leurs infirmités originelles, et les dégradations successives de l'âge, de la maladie, du vice ; il nous les rend dans cet état décrépits, et tout couverts des flétrissures que la vie et la mort leur ont imprimées. Voilà le premier miracle opéré en dépit de toutes les lois de la chimie, et voici le second : à ces corps chétifs qui tendent invinciblement à se dissoudre, il inflige l'immortalité. Cette effroyable résurrection ne nous rétablit ni dans les conditions physiques de l'homme inno-

cent, ni dans les conditions physiques de l'homme coupable. C'est une résurrection de nos misères seulement, avec une surcharge de misères plus horribles. Pour réaliser un tel chef-d'œuvre, Dieu change toutes les propriétés qu'il avait lui-même assignées aux composés de la matière. Lui, le Père, il fait un prodige pour maintenir vivante la pourriture humaine, et jouir éternellement de son supplice. Il devient ainsi le seul vrai bourreau de l'enfer, car seul, par sa volonté permanente, il peut empêcher le feu de s'éteindre, les chairs de se consumer, et les démons de crier : Grâce !

Et que faut-il, d'après les théologiens, pour précipiter une créature dans ces désespoirs sans fin ? Est-il nécessaire d'avoir versé le sang de l'homme, persécuté le faible, dépouillé la veuve ? Faut-il avoir blasphémé Dieu, s'être vautré dans la fange ? Est-il indispensable d'avoir été traître comme Judas, cruel comme Néron, dépravé comme Sardanapale ? Non, il suffit d'un seul péché mortel non pardonné. Et par péché mortel il faut entendre non-seulement le meurtre, le vol, l'adultère, la trahison et la tyrannie, mais une faiblesse du cœur, une confession pascalle négligée, une messe manquée sans raison légitime, le dimanche, un peu de viande mangée le vendredi sans dispense, un doute opiniâtre contre certains dogmes nouveaux.

Et Dieu n'a pas hésité à créer l'homme en face d'une pareille perspective, sachant d'avance qu'il succomberait sinon fatalement, du moins infailliblement à la tentation? Il a vu, en vertu de sa prescience, que cette pauvre race humaine serait en proie à toutes les douleurs durant ce rêve si court qui s'appelle la vie; puis qu'elle irait s'engouffrer en masse dans les abîmes infernaux, pour le maudire toujours, et endurer, sans espoir, des tourments indescriptibles. Et ce serait là le dernier mot de la bonté infinie, le résultat définitif du plan divin!

Ah! madame, j'ai un cœur, et ce cœur c'est Dieu qui me l'a donné. Or ce cœur proteste par toutes ses fibres contre ces assertions blasphématoires. Nul homme au monde, si cruel qu'on le suppose, n'oserait avouer les desseins, les sentiments qu'une pareille doctrine prête au Créateur. Pas un qui ne puisse dire à ceux qui le défigurent de la sorte : « Si votre Dieu est tel que vous le dites, il ne mérite pas que je l'adore, car, dans mon infirmité, je me sens meilleur que lui. » Prenez le tyran le plus sanguinaire, le mieux cuirassé contre la pitié : supposez qu'il puisse entendre nuit et jour les sanglots de ses victimes : Eh bien! je le défie de résister un mois à un pareil supplice. Ou il leur fera grâce, ou il finira par les anéantir. Cela est si vrai, que pour s'épar-

gner l'écho importun des soupirs, les oppresseurs ont eu soin d'inventer les *oubliettes*, c'est-à-dire des cachots assez profonds pour étouffer la voix des victimes.

On nous dit, je le sais, que Dieu ne peut faire grâce qu'à ceux qui implorent leur pardon, et que les damnés blasphèment au lieu de se repentir. Mais il y a des hommes qui se sont montrés assez grands pour faire grâce même aux criminels qui refusaient d'implorer leur clémence. Et si cette condition est indispensable pour obtenir le pardon de Dieu, qui peut empêcher la bonté divine de faire pénétrer, dans l'âme coupable, une lumière assez intense pour provoquer le repentir? Il n'y a pas une seule âme au monde qui tienne absolument à souffrir, et tous ceux qui s'obstinent dans le mal ne sont en définitive que des aveugles. « Le réprouvé n'est plus libre, dit-on, et le repentir efficace suppose la liberté. » Eh bien, que Dieu lui rende la liberté, en lui ménageant une nouvelle épreuve, comme l'enseigne notre doctrine, et sa bonté se trouve ainsi d'accord avec sa justice.

On reste stupéfait, madame, quand on songe aux conséquences morales et sociales de ce dogme impossible, combiné avec celui de la grâce. Voici, par exemple, un scélérat qui assassine sa victime en plein sommeil. Cette victime

n'est point en état de grâce, et la voilà plongée pour toujours dans l'enfer! L'assassin, lui, a le temps de se reconnaître, de se confesser avant de monter sur l'échafaud, et le voilà sauvé!

Qu'on ne s'y trompe pas, le dogme terrible est un dogme fini, un dogme honteux dont on rougit, et qui, loin d'affermir la foi, multiplie les incrédules.

Comment s'en étonner? Celui qui croit sérieusement à l'enfer tel qu'on nous le dépeint, sans arrière-pensée, sans l'ombre d'un doute, s'il veut être conséquent, doit renoncer à tout, fuir le monde, les affaires, la famille, et s'en aller, comme saint Jérôme, rouler sa chair sur les cailloux du désert. On est effrayé en pensant au spectacle qu'offrirait la terre, si tous ceux qui l'habitent croyaient fermement, pratiquement à l'éternité des peines et au petit nombre des élus. Le genre humain se figerait par la peur dans la stérilité. Plus de joie, plus de luxe, plus de fêtes, mais partout la tristesse, l'ennui, la torpeur. Plus de mouvement, d'industrie, de progrès artistiques, de chefs-d'œuvre littéraires, plus de vie! Nos grandes cités si actives deviendraient des nécropoles. Partout des figures patibulaires, des poses de dévotes, un froid de cloître, un silence de sépulcre. Si le monde vit, palpite, progresse, et trouve encore le moyen de se divertir un peu,

c'est qu'il ne croit pas à l'enfer, ou vit à peu près comme s'il n'y croyait plus. Si quelques bonnes âmes y croient encore d'une foi bien vague, bien tiède, elles se placent, dans leur propre pensée, au nombre des élus, en laissant l'enfer au prochain.

En disant cela, madame, je dis peut-être le secret de tout le monde.

Je vais plus loin, et je me demande comment un saint prêtre, un prêtre vraiment orthodoxe, qui a du cœur, peut porter, sans en mourir, le poids écrasant de cette pensée : « Chaque jour, soixante-dix mille personnes expirent, et soixante-neuf mille au moins tombent en enfer pour toujours, d'après les données de la théologie ! Des millions, des milliards d'infidèles, d'hérétiques, de schismatiques, de libres penseurs, vivent et meurent sans se soucier de l'Église hors de laquelle il n'y a pas de salut ! Et Dieu, qui « est amour, » permet que cette foi qui seule peut sauver l'homme soit si lente à se propager ; que cette Église qui est l'unique bercail des élus soit suspecte aux peuples comme aux rois ! *O altitudo ! o profundum !* »

Je me demande aussi comment le cœur d'une mère croyante pourrait résister à cette réflexion douloureuse : « Si cet enfant, ce fils que je nourris avec un si joyeux amour, venait à mou-

rir, il serait un ange. S'il vit, hélas ! il y a cent à parier contre vingt, contre dix, qu'il sera damné ! Dans l'une et l'autre alternative, je n'ai qu'à pleurer ! » Dès lors, on comprend cette parole si mélancolique du maréchal Gassion, resté célibataire : « Je fais trop peu de cas de la vie pour être tenté d'en faire part à quelqu'un. » On s'étonne moins aussi des aveux suivants qu'un malheureux père fit un jour, avec un calme effrayant, devant le tribunal de Wladimir :

« Une fois dans la nuit, dit-il, j'ai ressenti un chagrin si violent de ce que le genre humain doit bientôt périr, que je n'ai pu dormir un seul moment. Je me suis levé, j'ai allumé toutes les lampes devant les images des saints, et m'étant mis à genoux, j'ai prié Dieu avec ferveur, en l'implorant de me sauver ainsi que ma famille. Tout à coup, l'idée m'est venue de sauver mon fils de la damnation éternelle ; car comme cet enfant unique était très-beau et très-développé au-dessus de son âge, j'avais peur qu'il ne devînt, après ma mort, la proie de l'enfer. C'est pourquoi je me suis décidé à l'immoler au Seigneur.

« Pénétré de cette idée, j'ai continué mes prières. Je me suis dit que si, pendant ma prière, la pensée d'immoler mon fils à Dieu me venait du côté droit, je l'exécuterais ; si, au contraire, elle me venait du côté gauche, je renoncerais à son

exécution, car, d'après mes préceptes religieux, la pensée qui nous vient du côté droit nous vient de notre bon ange, et celle qui nous vient du côté gauche nous vient du diable. Or, après une longue prière, la pensée m'est venue du côté droit. Je suis donc rentré tout joyeux dans la chambre où mon fils dormait à côté de ma femme. Convaincu que celle-ci s'opposerait au sacrifice que je voulais faire à Dieu, je l'ai envoyée au marché chercher des provisions. Après son départ, j'ai éveillé mon enfant et je lui ai dit : « Lève-toi, mon fils, prends ta chemise blanche, afin que je puisse t'admirer ! » Après que mon fils eut exécuté mon ordre, je l'ai couché sur un banc et je lui ai donné plusieurs coups de couteau dans le ventre. L'enfant, en se débattant, tombait continuellement sur le couteau. Alors, voulant mettre fin à ses horribles souffrances, je lui ouvris le ventre de haut en bas.

« En ce moment les premiers rayons du soleil pénétrèrent dans la cabane et illuminèrent le beau visage de l'innocente victime. Je frissonnai : une prostration générale me fit tomber à genoux, et dans un moment d'extase, je priai Dieu de recevoir avec miséricorde ce sacrifice. Au moment où j'étais prosterné devant les saintes images et où mon fils nageait dans son sang, la porte s'ouvrit et ma femme rentra... Elle apprit sur-le-

champ ce qui s'était passé, et saisie, suffoquée, elle tomba à la renverse. Alors je l'ai relevée, et je lui ai dit : « Rends-toi chez le maire, et dis-lui « tout. Je viens de donner une fête aux saints ! »

Vous pleurez, madame, en lisant ce récit d'un drame qui date à peine de dix ans. Pour moi, je m'étonne que de pareils faits ne soient pas plus nombreux dans les pays peuplés de croyants.

O Dieu de bonté, que votre lumière pénètre enfin dans nos limbes, pour en chasser tous les fantômes. Que notre pauvre humanité apprenne assez à vous connaître, pour répudier à jamais le dogme terrible qui n'est qu'un blasphème, et lui pesa si longtemps comme un cauchemar. Vous êtes *amour*, ô mon Dieu, parce que vous êtes le Père, et vous ne sauriez permettre qu'un seul de vos enfants fût condamné pour toujours à justifier ce cri de pitié d'une de vos saintes à propos de Satan : « Le malheureux ! il n'aime pas ! » Je laisserai donc mon pauvre cœur se dilater par l'espérance, en redisant ces paroles de vie que vous avez mises sur les lèvres de votre prophète : « Ma colère ne durera pas toujours, parce que les esprits sont sortis de moi, et c'est moi qui ai créé les âmes. » (Isaïe, LVII, 17.)

SEIZIÈME EFFUSION.

L'ENFER DEVANT LA RAISON.

On vous dit, madame, « que les impies seuls contestent le dogme de l'enfer éternel, parce qu'ils ont intérêt à nier les châtimens qu'ils se préparent. » Je connais ce refrain pour l'avoir bien souvent répété moi-même, mais pourquoi se faire illusion ? Les « impies » ne se donnent plus la peine de nier l'enfer, ils n'y pensent pas. Les enfants candides, les femmes tendres et compatissantes, les hommes croyants et généreux, voilà ceux que le dogme terrible révolte bien plus encore qu'il ne les épouvante, parce qu'ils sentent d'instinct que ce dogme est absolument incompatible avec l'idée qu'ils se font de la bonté divine.

Quant au penseur sérieux, il se contente d'opposer à toutes les arguties de la scolastique le raisonnement que voici : Dieu ne peut infliger des tourmens infinis qu'à des coupables dont le

crime est infini ; or l'homme, étant un être fini, ne peut commettre de crime infini ; donc Dieu ne peut le punir infiniment, en le damnant éternellement. Ou bien encore : un Dieu infiniment miséricordieux ne peut être infiniment vindicatif ; or Dieu serait infiniment vindicatif s'il punissait par des supplices éternels le péché de sa créature, donc votre dogme est un blasphème.

Les théologiens, je le sais, ont réponse à tout. La miséricorde, disent-ils, s'exerce pendant la vie, mais elle finit avec elle pour faire place à la justice. Or, c'est précisément ce qu'il faudrait prouver. Ou le coupable se repent après la mort, et Dieu serait cruel s'il lui refusait le pardon après le châtiment ; ou Dieu, par un miracle, le fixe dans le mal en l'obligeant à le maudire toujours, et alors on se demande comment on peut aimer un pareil Dieu ? Ceci paraît d'autant plus évident qu'il ne peut souffrir du péché de l'homme. Si quelqu'un viole à notre égard les lois de la justice, nous pouvons en souffrir dans nos biens, dans notre honneur ou dans notre personne ; mais il n'en est point ainsi du Très-Haut : en l'offensant, le pécheur ne nuit qu'à lui-même. Cependant on a vu des hommes assez généreux pour pardonner, à leur dernier soupir, aux malheureux qui leur ôtaient la vie, et l'on voudrait que Dieu restât éternellement inflexible à pro-

pos d'une offense qui n'a pu troubler un instant son immuable sérénité ! C'est à bouleverser de fond en comble l'idée que nous avons conçue de la bonté suprême, [de celui que nous appelons le bon Dieu !

Vous avez lu l'histoire de l'*inquisition*, madame, et vous avez frémi, dites-vous, en voyant des moines qui avaient bu le matin au saint autel le sang de Jésus-Christ, condamner froidement de pauvres victimes à la torture et au bûcher, avec la conviction de les envoyer par là même dans les flammes éternelles. Vous vous demandiez avec angoisse comment le cœur de ces hommes a pu se montrer capable de pareils raffinements dans le supplice, d'une semblable sérénité dans la cruauté ? Hélas ! ces moines n'étaient pas des hommes : c'étaient des prêtres célibataires, des *saints*, comme Pierre Arbues, qui croyaient à l'infailibilité d'Alexandre VI, et à l'éternelle colère d'un Dieu fait à leur image.

Ces inquisiteurs, vous le savez, ont poursuivi, exterminé avec une rage persévérante les manichéens si connus sous le nom d'albigéois. Or, quel était le crime de ces hérétiques ? Ils croyaient, dit-on, à l'existence de deux principes indépendants, le principe du bien *Ormuz*, et le principe du mal *Arrhiman*, tout en affirmant le triomphe futur du premier sur le second. Eh bien, les

inquisiteurs ne se sont point aperçus que le dogme de l'enfer éternel consacre cet effroyable dualisme reproché aux manichéens, et cela pour toujours. Il nous montre, pendant les siècles des siècles, Dieu qui se venge aux applaudissements de ses élus, et Satan qui l'insulte aux applaudissements de ses légions.

Les théologiens sérieux avouent, du reste, que la raison est impuissante à rendre ce dogme acceptable, et qu'il n'a d'autre fondement solide que certains textes sacrés. Quelques paroles de Jésus-Christ semblent assez formelles, en effet, surtout si on les isole des commentaires qui ont pu les accompagner. Mais ces paroles, fussent-elles parfaitement authentiques, ne sauraient rendre vrai ce qui est impossible. Elles prouveraient que Jésus a voulu frapper la multitude par de fortes images, et rien de plus. Moïse, ayant affaire à un peuple dépravé, « à tête dure, » cherchait à le maintenir dans le devoir par la crainte des châtimens temporels, sans dire un mot des peines d'outre-tombe, et de l'immortalité de l'âme. A l'apparition du Christ, l'humanité avait fait quelques progrès : aussi le Christ eut pour elle une révélation plus complète, plus spirituelle, revêtue d'une sanction moins grossière quoique plus terrible. Il menace les méchants endurcis de cette sentence : « Allez, mau-

aits, au feu éternel. » Mais il dit aussi que ces méchants « seront jetés dans la *Géhenne*. » Or la *Géhenne* était une voirie où l'on jetait les immondices. Jésus employait ainsi tantôt la métaphore, tantôt la parabole pour mieux frapper l'esprit des multitudes qui l'écoutaient : pourquoi pas l'hyperbole ?

Ce mot de *Géhenne* ou de *voirie*, du reste, peut contenir une sublime révélation. La création matérielle n'est qu'un immense laboratoire, où les mondes se forment et s'épurent par un travail incessant. De cette élaboration résultent d'une part des mondes plus beaux, plus raffinés, plus lumineux, mais d'autre part des non-valeurs, des scories qui tombent dans la voirie. Ces éléments grossiers, élaborés de nouveau par le feu, forment des mondes *inférieurs*, obscurs, dont notre affreuse *Lune* peut nous donner une idée. Or dans le monde des esprits une élaboration parallèle s'opère par la grâce et la liberté. Les âmes qui s'épurent en suivant le Christ montent aux régions lumineuses, tandis que les âmes criminelles tombent dans les bagnes obscurs, les *enfes* formés dans la *voirie*. Ce sont « des réprouvés, » c'est-à-dire des scories spirituelles qui ont besoin de repasser par le creuset. Ce creuset se compose des scories matérielles désagrégées, élaborées de nouveau par le feu.

Le feu, remarquez-le bien, dissout, épure les objets qu'il consume, à moins d'un miracle qui change essentiellement sa nature et son action. La flamme, en attaquant le bois, affranchit les esprits vitaux emprisonnés dans la substance ligneuse. En consumant l'huile, il la transforme en lumière et en chaleur. Le feu est par essence un agent de résurrection, et ce n'est que par un prodige incompréhensible que Dieu pourrait en faire un agent de mort.

La théologie vulgaire reste à cheval sur le mot « éternel, » sans songer que cette locution est employée souvent dans les écritures pour signifier une durée très-longue. Ainsi le Psalmiste nous parle de « montagnes éternelles ; » l'Ecclésiaste nous dit que la terre est fondée « pour l'éternité ; » tandis que Moïse affirme que « la miséricorde du Seigneur régnera éternellement, et *au delà*. » Il me semble, d'après de pareils exemples, qu'on peut formuler cette conclusion : Jésus se mettait à la portée de ses auditeurs en parlant de l'enfer, comme l'auteur du livre des *Juges* se mettait à la portée de ses contemporains, en disant que Josué *arrêta le soleil*.

Après tout, comme Dieu « opère sans cesse, » on peut dire qu'il y aura toujours des âmes sur le chemin de l'épreuve, et que, parmi ces âmes, il y en aura toujours qui s'obstineront plus ou

moins dans le mal. On peut donc supposer que, parmi les mondes qui peuplent l'espace, il y aura toujours des mondes inférieurs, *inferi*, qui serviront de creuset aux méchants. Ces creusets pourront être « éternels » comme le mal, mais le Christ ne dit pas que les mêmes victimes y séjourneront toujours.

Avouez-le, madame, quand on contemple la ravissante physionomie de Jésus; quand on médite les paraboles si touchantes du bon Pasteur, du bon Samaritain et de l'enfant prodigue, il est bien difficile de croire que, *seul*, parmi tous les législateurs sacrés, ce doux Sauveur ait voulu promulguer un dogme si révoltant. D'ailleurs le symbole des apôtres nous oblige à croire, non pas à la mort éternelle, mais à la *vie éternelle*.

On prétend que cet épouvantail est indispensable pour opposer une digue aux passions, mais on se trompe. L'enfer du moyen âge peut effrayer encore quelques âmes simples et candides, précisément celles dont le monde n'a rien à redouter, mais il n'arrête, sur la voie du crime, aucun scélérat. Les assassins ou les voleurs craignent les gendarmes bien plus que les démons, et le jeune homme est préservé par le souvenir de sa fiancée bien plus que par la crainte des brasiers. Un enfer rationnel peut être un frein, parce qu'on peut y croire; mais un enfer qui révolte la cons-

ciencia n'en est pas un, parce qu'on n'y croit plus. Les bons chrétiens eux-mêmes n'en sont plus guère persuadés, et c'est peut-être ce qui leur permet d'être tolérants, car « il n'est pas facile de vivre en paix avec des gens que l'on croit damnés. »

La vraie justice n'est pas celle qui punit pour punir, mais celle qui châtie pour améliorer, et telle est la justice de Dieu, qui « ne veut pas que le pécheur meure, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » C'est pour l'avoir ainsi comprise que nos jurisconsultes ont su enfin formuler ces magnifiques axiomes : « Toute peine est immorale, quand elle dépasse la gravité du délit. — Toute peine est immorale quand elle respire la vengeance en excluant la charité. — Toute peine est immorale quand elle ne tend pas par sa nature à l'amendement du coupable. »

Qu'on ne s'y trompe pas, une législation qui n'a d'autre but que d'inspirer la peur, manque à peu près toujours la fin qu'elle se propose. Les âmes courbées par la terreur finissent bientôt par s'amortir. Rien de rampant comme un peureux, rien de stérile comme un trembleur. D'ailleurs, on doit le dire à l'honneur de la nature humaine, elle obéit par amour bien mieux que par crainte, et il n'est pas si facile de l'épouvanter qu'on pourrait le croire.

Les pénalités, sous l'ancien régime, surtout au moyen âge, n'étaient pas seulement injustes, arbitraires, elles étaient atroces. On rouait, on écartelait, on brûlait, et les crimes allaient se multipliant. On croyait effrayer par le raffinement des supplices, mais l'expérience a montré qu'on se trompait. La multitude allait chercher dans ces affreux spectacles des émotions poignantes bien plus que l'horreur du crime si cruellement expié, et l'on plaignait le coupable au lieu de prendre parti pour la justice.

Or, Dieu connaît mieux que nous le cœur de l'homme : il n'a donc pu compter sur les brasiers éternels pour prévenir ou dompter ses rébellions.

Quand le prêtre, moins courbé sous le joug de la curie, cessera de méconnaître notre génie national, il consacrera ses efforts à élever l'âme du peuple; en le prenant par son côté généreux; il lui prêchera la justice, la patience, le pardon. Il lui parlera un peu moins du pape et un peu plus de Jésus-Christ; il lui montrera surtout le ciel, et se gardera bien de lui montrer l'enfer. C'est en vain qu'il voudrait s'abuser encore en fermant les yeux. Le génie de la Gaule se réveille noble et fier en face du génie de Rome qui voudrait dominer le monde par la compression et la terreur. Le cauchemar disparaît, le fantôme

s'évanouit, et les enfants eux-mêmes n'ont plus peur du *diable*. La raison reprend son empire en refoulant les ténèbres ; et comme l'a proclamé le génie inspiré de nos pères : « Trois choses se renforcent de plus en plus, la tendance vers elles devenant toujours plus grande : l'amour, la science et la justice ; trois choses s'affaiblissent de plus en plus, l'opposition contre elles devenant toujours plus grande : la haine, l'injustice et l'ignorance. »

DIX-SEPTIÈME EFFUSION.

LES GOUFFRES EXPIATOIRES.

Votre cœur compatissant, madame, se préoccupe avec une tristesse qui l'honore des « dessous hideux » de notre société. Vous me parlez avec angoisse de certains monstres qui ont épouvanté la terre, et vous vous demandez ce qu'ils deviennent, en sortant de ce monde ? Malgré le dégoût que j'éprouve à effleurer certains sujets lugubres, je vais essayer de répondre à votre question.

Oui, c'est incontestable, notre famille terrestre a vu et voit encore, dans son sein, des monstres comme Gilles de Retz, Lacénaire ou Dumolard. Elle a vu d'effroyables tyrans comme Néron, Attila, Djenghiz-Khan ou Timour. Et sans compter les scélérats célèbres, combien de criminels vulgaires dont la conduite fait frémir ? N'a-t-on pas vu des mères torturer sans motifs leurs pro-

pres enfants durant de longues années, et des maris faire endurer un vrai martyr à des femmes admirables de résignation? Tout cela est horrible, mais ce qui doit nous stupéfier plus encore, c'est le cynisme tranquille de la plupart des scélérats.

Les hommes les plus compétents affirment que très-peu de meurtriers manifestent un vrai remords, et que presque tous, dans l'occasion, seraient prêts à recommencer! Comment expliquer ce douloureux phénomène, si on repousse la pluralité des existences, et si on admet que de tels esprits sortent tout neufs des mains de Dieu? Non, non, ces monstres, qui font le mal pour le mal et se montrent inaccessibles au remords, sont tout simplement des « démons incarnés, » fourvoyés avant le temps, au sein de notre société civilisée, dont ils sont les fléaux. La justice humaine les repousse par mesure de sûreté, et la justice divine les replonge, sans doute, dans quelque monde peuplé d'esprits qui leur ressemblent. Quels sont ces mondes? Je l'ignore, mais il nous est permis peut-être de nous en faire une idée vague, en procédant par comparaison.

La puissance du télescope m'a permis de contempler la Lune comme si elle n'était qu'à 48 lieues de la terre, et je suis resté effrayé de

ma vision. Rien de grandiose et de lugubre comme certains paysages de ce monde tourmenté. On voit la *chaîne des Apennins* qui mesure 720 kilomètres de longueur, et dont les aiguilles audacieuses dépassent 6,000 mètres de hauteur. Au nord de ces montagnes s'ouvre l'horrible *cratère d'Archimède*, dont le diamètre mesure plus de 20 lieues; et le sol de notre satellite est parsemé de gouffres pareils, qui révèlent des convulsions volcaniques indescriptibles. Sur ce monde sans atmosphère apparente, sans eau, sans végétation, supposons quelques millions d'habitants un peu plus mauvais que les plus affreux scélérats dont nous parlions; tâchons d'apercevoir sur ces aiguilles, ou dans ces gouffres, par la pensée, quelques groupes noirs, hideux, et il nous sera facile d'imaginer un enfer moins fantastique, mais non moins lugubre que l'enfer du Dante.

Quoique notre petite terre ne soit encore qu'un monde inférieur d'expiation, elle peut être admirée, enviée par les mondes dont nous parlons, comme un délicieux paradis. Baignée et fécondée par les rayons du soleil, elle offre des jeux de lumière et des paysages qui seraient enchanteurs pour un habitant de quelque satellite obscur. Si la vie, pour beaucoup, y semble difficile, les plus déshérités peuvent s'y procurer gratuite-

ment l'air et l'eau. Mais que dire d'un monde où l'on se voit obligé de préparer par un pénible labeur l'eau qu'on y boit, l'air qu'on y respire, comme nous préparons notre provision de pain, de vin ou de combustible? Sur notre terre, s'il y a des méchants et des traîtres dont on doit se méfier, il y a du moins de belles âmes qui ne demandent qu'à être aimées, et à qui on peut se confier; mais que penser d'un monde où l'on ne connaît d'autre droit que la force, d'autre sentiment que la haine? d'un monde où Locuste serait couronnée comme rosière, et où Tropman mériterait le prix Monthyon?

Supposez un criminel condamné à recommencer plusieurs existences dans de telles conditions, ne serait-il pas cruellement puni? Un tel monde, comparé à notre Europe civilisée, ne serait-il pas un enfer comparé à un paradis? Si je me permets de jeter un regard sur ces abîmes, c'est pour vous montrer que l'enfer éternel, tel qu'on nous le dépeint, n'est pas du tout nécessaire pour dompter les esprits rebelles. Loin de reprocher à notre doctrine un excès d'indulgence, on serait plutôt tenté de lui reprocher un excès de sévérité. En tout cas, elle est plus austère, plus morale que celle qui nous menace des flammes éternelles pour une peccadille, et promet les félicités éternelles aux grands coupables qui sa-

vent se mettre en règle à l'article de la mort. Cependant, malgré sa sévérité, elle nous oblige à redoubler d'amour pour le Père, au lieu d'amener le blasphème à nos lèvres. Si nous souffrons, c'est que nous l'avons mérité, et nous savons que si sa bonté divine se décide à nous rejeter dans le creuset, c'est moins pour nous punir que pour nous purifier.

Si l'âme, armée de son libre arbitre et aidée par la grâce, entre dans la voie du devoir, sans se laisser égarer par la passion, elle progresse et se met en mesure de devenir membre constitutif d'une humanité supérieure. Si au lieu d'obéir à la voix de la conscience et à l'attraction divine, elle obéit à l'instinct bestial; si l'ange se laisse vaincre par la brute, l'âme se détériore en se souillant; elle s'interdit les joies ineffables de l'ascension et de la fusion.

Voici, par exemple, des grains de raisin destinés à fusionner pour composer le vin. Verts, incohérents, tant que leurs parties diverses ne sont pas unies par la maturité, ces grains ne sauraient être incorporés à une cuvée de raisins mûrs sans en compromettre la valeur. On les laisse donc mûrir : une fois mûrs, ils fusionnent et constituent un vin généreux. Devenus vin, ils sont aptes à devenir esprit; esprit, ils deviennent fluides et montent en grade, au point de

servir de messagers ou de véhicules à la pensée de l'homme, ou à son amour. S'obstinent-ils à ne pas mûrir? ils se gâtent sur le cep et redeviennent poussière pour subir d'autres transformations.

Eh bien! telle est l'image de l'âme humaine, du « grain spirituel » à travers l'incommensurable alambic des mondes. L'âme pure et bonne est le raisin mûr qui peut entrer dans la cuvée; l'âme grossière ou méchante est le raisin vert dont l'âcreté la compromettrait. Qu'est-ce que la bonne société terrestre? Une cuvée d'âmes capables de fusionner dans l'ordre et la justice, par le devoir. Que sont les monstres que cette société repousse de son sein par l'exil ou par la mort? des grains verts qui s'obstinent à conserver toutes les âcretés du vice. Une grappe de ces grains pourrait s'appeler, dans le roman de notre société contemporaine, la famille *Thenardier*. Montez d'un degré pour arriver à une humanité supérieure à notre humanité terrestre. Supposez un monde où Anna passerait pour méchante, et où Newton passerait pour ignorant : la cuvée sera plus fine, et pour avoir le droit d'y fusionner, les meilleurs d'entre nous ont encore besoin de mûrir. C'est dans ce but que Dieu nous a placés sur la terre et nous y laisse. Il ne nous refuse pas son soleil, mais il a droit de se plaindre, par la voix de ses

prophètes, de ce que sa vigne ne produit que des fruits aigres, au lieu de lui offrir des grappes mûres et parfumées.

Nous pouvons donc parfois reculer au lieu d'avancer, déchoir au lieu de monter; mais le recul ou la chute n'est possible qu'aux débuts de notre ascension, quand l'instinct tyrannise encore la conscience au point de l'étouffer.

Quand l'âme est arrivée à un certain degré de perfection, elle ne peut plus déchoir. Grâce à la vive lumière qui la pénètre, et à la pureté des organes qui lui servent d'instrument, le bien l'attire comme un aimant irrésistible. Supposez, par exemple, un boulet de canon lancé de la terre au soleil : tant qu'il restera dans le cercle attractif de la terre, il aura tendance à y retomber. Parvenu à la limite qui sépare l'attraction terrestre de l'attraction solaire, il oscillera un instant entre ces deux forces contraires; mais une fois saisi par l'attraction solaire, il se précipitera par une course vertigineuse vers l'astre roi. Il en est ainsi de l'âme humaine dans sa grande ascension. Au cours de ses premières épreuves, elle est tentée de redescendre; la lutte est pénible entre l'attraction d'en haut et l'attraction d'en bas, entre la nature et la grâce. Souvent « l'homme charnel » finit par triompher de « l'homme spirituel » et l'entraîne dans sa chute.

Arrivée par ses efforts persévérants à un certain degré de hauteur morale, l'âme oscille entre les deux attractions du bien et du mal, de l'instinct et de la raison, parce que le libre arbitre est sollicité par deux forces à peu près équivalentes. Alors la chute est encore possible quoique peu probable. Arrive enfin l'heure bénie où l'âme vaillante reçoit le « baptême de la ligne, » entre dans la sphère d'attraction du soleil de justice, et précipite son vol vers l'éternel foyer de la lumière et de l'amour. Alors elle ne peut plus déchoir, elle est « confirmée en grâce. »

Ainsi peut-être on pourrait expliquer ces paroles mystérieuses du divin Maître : « Il sera donné beaucoup à celui qui a beaucoup, et celui qui possède peu perdra le peu qu'il a. » L'esprit peu avancé risque en effet de déchoir précisément parce qu'il est pauvre en vertus, tandis que l'esprit avancé progresse d'autant plus rapidement qu'il est affermi dans le bien par l'habitude. Son grand capital fait « la boule de neige. »

Avant d'en arriver là, je le sais, beaucoup succombent, et ces chutes, hélas ! sont trop fréquentes dans notre bas monde, où l'on risque encore de marcher sur des vipères et de rencontrer des scélérats.

A la Nouvelle-Zélande, on voit une île placée dans un lac où, selon la légende locale, une jeune

filles *Maorie*, renouvelant l'exploit de Léandre, se rendit jadis à la nage, en entendant la flûte de son amant. Or cette flûte, qui avait de si doux appels, était faite d'un *tibia humain* dépouillé de ses chairs dans un festin de cannibales ! N'est-ce point là l'image frappante et lugubre de la vie terrestre, où les larmes se mêlent aux sourires, où les joies de quelques-uns sont tissées des douleurs du grand nombre ?

Pas plus que vous, je ne suis donc disposé à flatter notre planète, et je conviens volontiers qu'on y voit des « infamies » capables de la faire prendre en dégoût. Cependant il ne faudrait pas trop la haïr, et pour vous épargner cette tentation, je veux finir par une petite histoire.

Dona Maria Henriquez, veuve de Jean Borgia, duc de Gandie, assassiné par son frère César Borgia, est dans sa chambre à Rome, en compagnie de sa fille dona Isabelle. Un moine arrive et annonce à la veuve que César Borgia vient d'être fait prisonnier par Gonsalve de Cordoue. Dona Maria s'écrie : « Mon père, je vous le demande, qu'est-ce qu'une famille comme la nôtre fait sur la terre ? elle la souille, et c'est tout. » Quant à sa fille dona Isabelle, l'horreur qu'elle éprouve est si accablante qu'elle n'a plus même la force de haïr. Elle sait vaguement les faits et gestes de son oncle César, et de son grand-père

Alexandre VI. « Le seul effet produit sur moi, dit-elle, est de me détacher absolument, mais sans haine, d'un monde où se commettent de telles choses. »

Le moine répond : « Les actions des hommes ne durent que le temps de l'éclair, laissant une vibration qui graduellement faiblit et disparaît. Ce qui reste après elles, le savez-vous ? C'est l'éternelle splendeur de la vie. » La duchesse ne se rend pas, car elle sait trop « de quelle caverne elle sort. » Le moine poursuit : « Pour tout ce peuple de Rome, qui depuis tant d'années vous admire, croyez-vous que votre présence seule ne soit pas un bienfait ? Quand on crie avec horreur : « César Borgia ! » est-il indifférent qu'on ajoute, avec des larmes d'amour dans les yeux : « Maria, Isabella Borgia ! » Ah ! madame, ah ! ma fille, il ne manque pas de fous qui voyant Alexandre VI coiffé de la tiare, et Savonarole traîné au supplice, s'écrient qu'il n'y a pas de Dieu ! C'est comme si je disais, lorsque je vous contemple : « Il n'y a pas de mal ! » Il y a du mal, il y a du bien, et le bien l'emporte. »

Inutile de vous dire que quand je songe à certaines âmes dont j'ai respiré le parfum, je me sens tout à fait d'accord avec ce moine éloquent. Je gémis, mais j'espère, et la beauté des anges me fait oublier la laideur des démons.

DIX-HUITIÈME EFFUSION.

LE PARADIS ORTHODOXE.

« Mon Dieu, c'est à y mourir d'ennui ! » Telle est, madame, l'exclamation peu respectueuse que se permit une femme d'esprit, après avoir subi un long sermon sur les joies du paradis. Eh bien ! je comprends son épouvante, car les allégresses qu'on nous promet dans le séjour des bienheureux ne valent pas, à beaucoup près, les plaisirs terrestres de nos grandes dames de Paris. Cette maison dorée, toute ruisselante de pierres, où l'on occupe chacun sa place bien numérotée, doit sembler un peu froide, et la vie qu'on y mène bien monotone.

Connaissez-vous un supplice comparable à l'ennui ? Pour moi je n'en connais point, et c'est ce qui m'inspire sans doute une immense compassion pour les prisonniers.

Or, pour nous encourager à la sainteté, c'est-à-dire au mépris de tous les plaisirs de ce monde, on nous offre l'ennui durant l'éternité ! Dans ce séjour de la béatitude, on ne connaît plus le progrès, la vertu, l'activité. On a des pieds pour ne pas marcher, des mains pour ne rien toucher. Plus de but à atteindre, plus d'effort pour monter. On est arrivé au terme : la moisson est serrée dans les greniers, et les portes de Sion sont bien closes. A l'abri de tout besoin, délivré de tout désir, on chante, on contemple, on adore. Ce ne sont pas des vivants qui peuplent ces galeries, ce sont des fantômes, et l'on comprend que certains dévots aient si peur de mourir.

« Qu'on ait peur du jugement dernier, dit M^{me} de Gasparin, cela se comprend ; qu'on ait peur du paradis, cela ne se conçoit pas. Et cependant, lorsqu'on y regarde de près, rien de plus justifié qu'un tel effroi. Regardez le ciel de Dante : de la lumière, oui, une belle intensité de lumière. Il y a de l'extase dans l'air qu'on y respire. Mais des cercles, toujours des cercles ! un carrousel à remplir les cieux ! Chanter trois paroles que les siècles redisent aux siècles ; resplendir, tourner, perdus dans l'ivresse des clartés et du tourbillon, voilà vos joies. Dans la sphère transcendante, les âmes immobiles rangées, j'allais dire piquées sur les gradins de

l'amphithéâtre, siégent noyées dans la lumière. Que sentez-vous ? moi, je sens de l'épouvante. »

Que ce paradis ait eu quelques charmes aux yeux de nos pères du moyen âge, on le comprend. Sous l'affreux régime qui régnait alors, les pauvres serfs, haletants, inquiets, découragés, soupiraient après un ciel où ils seraient à l'abri du froid, de la faim et des barons. Pour ces malheureux, qui ne se reposaient un peu de leurs corvées que le dimanche, le paradis était une belle cathédrale où ils trouveraient un asile inviolable, où ils pourraient assister, au risque d'y dormir, à une magnifique grand'messe qui devait durer toujours.

Un tel paradis nous fait sourire, parce qu'il est enfantin, mais que penser de celui que nous promet la grave théologie ? Il est tout simplement monstrueux, comme vous pouvez en juger. « Les bienheureux, dit-elle, sans sortir de la place qu'ils occupent, en sortiront cependant d'une certaine manière, en vertu de leur don d'intelligence et de vue distincte, afin de considérer les tortures des impies, et en les voyant, non-seulement ils ne ressentiront aucune douleur, mais *ils seront accablés de joie*, et ils rendront grâce à Dieu de leur propre bonheur, en assistant à l'ineffable calamité des pécheurs. »

Voilà, madame, la théologie orthodoxe dans

toute sa sincérité. Or, d'après toutes les données de la même théologie, les neuf dixièmes au moins de l'humanité seront réprouvés. Même parmi les catholiques, il y aura très-peu de familles dont tous les membres seront sauvés. Que voyons-nous, en effet, au sein de notre société contemporaine ? Nous voyons des femmes fanatisées et des hommes incroyants ; des filles pieuses et des fils libres penseurs ; des mères qui pleurent comme sainte Monique sur des Augustins qui ne se convertissent jamais. Ainsi, d'après toutes les probabilités, le paradis sera peuplé de beaucoup d'épouses dont les maris seront damnés, d'une multitude de sœurs dont les frères seront réprouvés, et le dirai-je ? d'une foule de mères dont les enfants seront la proie des démons. Dès lors je fais une hypothèse en vous priant de prendre votre courage à deux mains. Je suppose que M. le comte, qui est mort sans avoir reçu les sacrements, soit au nombre des réprouvés, et qu'un jour votre Gaston aille rejoindre son père, tandis que vous aurez pris place parmi les bienheureux. Dites-moi, irez-vous contempler ces deux victimes se tordant dans leur brasier, pour être « accablée de joie ? » Rendez-vous grâce à Dieu de votre propre bonheur, en assistant à l'ineffable calamité de ces deux « impies ? »

Comment l'égoïsme ne régnerait-il pas en maître sur la terre, quand on nous montre ainsi sa glorification dans le ciel? Comment pénétrer les fanatiques de tolérance et de charité, quand on offre pour prime à leurs haines sacrées des félicités aussi monstrueuses? Ah! que les théologiens continuent à pâlir sur leurs in-folio poudreux, toutes leurs thèses ne prévaudront pas contre ce cri échappé des entrailles de la veuve éplorée : « Plutôt l'enfer avec mon René que le paradis sans lui ! »

On se garde bien, je le sais, de trop approfondir cette question si palpitante, de peur d'éloigner les âmes sensibles. On parle vaguement du ciel et de ses joies ineffables. On a soin surtout de répéter que l'Eglise n'affirme en particulier la damnation de personne, et qu'il nous est toujours permis d'espérer le salut de ceux qui nous sont chers. C'est ainsi que l'on console, en les trompant un peu, les veuves intéressantes qui sont en état de faire dire beaucoup de messes pour l'époux adoré qui vient de mourir.

Ce cher époux était un « enfant du siècle. » Il n'avait pas la foi qui sauve, ou du moins il avait vécu comme s'il ne l'avait pas. Ses mœurs avaient été plus que légères, et son existence n'avait été, à tout prendre, qu'une guirlande de péchés mortels. Pour comble de malheur, il est mort sans se

reconnaître, sans donner la moindre marque de repentir. Certes il y a là de quoi décourager la prière, en ôtant tout espoir. Mais à quoi bon cette franchise brutale qui pourrait éloigner du troupeau une brebis féconde? On aura donc de plus doux propos pour cette veuve inconsolable. On lui dira : Espérez, chère sœur, car la miséricorde du Seigneur est infinie. Priez et faites prier pour le cher défunt que vous pleurez. Qui peut savoir ce qui s'est passé entre cette âme et son Dieu au moment suprême, qui sépare le temps de l'éternité? Qui nous dit qu'arrivée au seuil de l'autre monde, l'âme n'a pas des visions, des éclairs qui la retournent, la transforment, la forcent au repentir? Qui nous dit que le dernier souffle du cher mourant n'a pas été un acte de contrition capable de contraindre l'éternelle bonté à lui pardonner et à lui sourire?

Tout cela prouve que le cœur du prêtre vaut parfois mieux que ses principes, mais on s'abuse quand on veut essayer de les mettre d'accord. On pourrait répondre, en effet, à ces doux consolateurs, qu'il est inutile de se montrer si sévère pour les passions humaines pendant la vie, si elles peuvent compter sur tant d'indulgence à la mort. On pourrait leur demander ce qu'ils diraient, pour la consoler, à la veuve dont le mari coupable vient de succomber à une attaque d'a-

poplexie foudroyante ; à la mère dont le fils vient d'être tué raide dans un duel !

Ne nous payons pas de phrases doucereuses, regardons la réalité en face, et disons à ces hommes qui voudraient concilier les contraires : Ou n'essayez pas de nous consoler, ou répudiez votre doctrine désolante.

Cette doctrine, j'ose le dire, ne tend à rien moins qu'à pervertir en nous le sens moral. D'après ses catéchismes, en effet, qu'un homme se soit souillé de crimes atroces pendant sa vie, pourvu qu'à son dernier moment, il s'humilie sous la main du prêtre, et en reçoive l'absolution, le voilà blanchi, sauvé, digne de prendre place parmi les bienheureux. Cet autre, au contraire, qui s'est montré, en toute occasion, honnête, loyal et généreux comme René, mais qui aura répudié certains dogmes nouveaux trop révoltants pour sa raison éclairée, se verra damné pour toujours ! N'est-ce pas encourager ces âmes lâches, égoïstes, pour qui la religion n'est qu'un calcul, et la confession un blanchissage, en décourageant, du même coup, les hommes si nombreux qui parent notre société contemporaine par leur fidélité aux lois de la conscience et de l'honneur ?

Aussi le ciel orthodoxe a-t-il de quoi inspirer la peur, non-seulement par la nature de ses béa-

titudes, mais par les types qui peuplent ses galeries. Ne cherchez pas, dans ce paradis, les grands hommes de l'antiquité, vous n'en verrez aucun. La plupart des savants, des poètes, des artistes ou des héros en seront exclus pour cause d'hétérodoxie ou d'impénitence finale. Vous n'y verrez ni Homère, ni Socrate, ni Platon, ni Virgile, pas plus que Gustave-Adolphe, Washington ou Franklin. Les pionniers du progrès, les martyrs de la liberté, les inventeurs illustres, les hommes de génie, sont à peu près tous ensevelis pour jamais dans « la cité des pleurs. » Ces maudits ont dû « laisser toute espérance ! » Mais rassurez-vous : pour vous consoler de ces absences, vous verrez trôner dans leur stalle de rubis, Philippe II à côté de Pierre Arbues, Benoît Labre à côté de Marie Alacoque, et une foule de personnages dont la compagnie vous semblerait, ici-bas, une pénitence intolérable.

Ah ! l'idée que je me fais de la puissance et de la bonté divine m'oblige à concevoir un paradis plus large, plus séduisant et mieux habité. Je rêve un ciel vraiment digne de Dieu et de ses saints ; un ciel qui soit non pas la terre des morts, mais « la terre des vivants. » Un ciel où l'esprit « marchera de clarté en clarté, » où le cœur éprouvera « des ardeurs toujours avides et toujours rassasiées, » où la volonté, servie par des

organes d'une merveilleuse perfection, aura pour se déployer les champs de l'infini ; un ciel où se grouperont les âmes sympathiques, assorties, qui se seront connues, aimées comme les grains mûrs qui forment la grappe sur nos coteaux inondés de soleil ; un ciel où nous retrouverons, pour les féliciter, tous ceux qui auront paré la terre par leur génie, où l'auront embaumée par leurs vertus.

Je vois dans ce ciel les sibylles à côté des prophètes, Orphée à côté de David, Platon à côté de saint Augustin, Hypatie à côté de sainte Cécile. Les fleurs ont remplacé les épines de la couronne du Christ ; et sur cette couronne le lotus du Gange, le lis bleu du Japon, la violette de l'Illisus se marient à la rose de Jéricho. Le Père embrasse d'un regard ineffable tous ses convives, dont une longue série d'épreuves a tissé la robe nuptiale. Et à ce banquet, qui doit durer toujours, sont admis tous ceux qui ont fait le bien et souffert pour la justice : tous ceux pour qui la vie fut un combat et la terre un purgatoire.

DIX-NEUVIÈME EFFUSION.

LE PURGATOIRE PROGRESSIF.

Vous voulez que je vous dise d'une manière précise, madame, comment nous envisageons le sort des méchants, après la mort; comment nous comprenons la sanction pénale qui doit assurer ici-bas, ou ailleurs, l'observation des lois divines. Vous me demandez si, en repoussant l'enfer éternel, nous admettons le purgatoire, et comment nous en prouvons l'efficacité. Je m'empresse de vous répondre que, malgré certains reculs partiels, la grande vie de l'Esprit n'est, en définitive, qu'une ascension indéfinie vers la perfection, et que cette ascension n'est elle-même qu'un « purgatoire progressif. »

L'Eglise, vous le savez, admet le purgatoire pour ceux qui n'ont jamais commis que des fautes légères, ou qui sont morts avec pé-

chés mortels absous mais non expiés. Dans ce lieu d'épreuve, les âmes privées de liberté endurent à peu près les mêmes supplices que les damnés, hormis le désespoir. Elles ne se purifient pas par leurs propres efforts, mais uniquement par la vertu des prières que les vivants récitent à leur intention, par les indulgences qu'on leur applique, et surtout par les messes que l'on fait célébrer pour leur délivrance.

L'Esprit consolateur nous fait comprendre autrement l'état des âmes après la mort. Il nous enseigne que la communion subsiste entre les vivants et les défunts, comme l'enseigne l'Eglise ; mais il nous assure, en même temps, que nos chers morts conservent leur liberté, et restent les arbitres de leur destinée.

L'âme subit, dans la vie spirituelle, toutes les conséquences des vices ou des imperfections dont elle ne s'est pas dépouillée durant la vie corporelle. Son état heureux ou malheureux est en rapport direct avec le degré d'épuration où elle est parvenue au moment de la mort. Ainsi le bonheur parfait suppose l'épuration complète que nous appelons la sainteté. En attendant, l'esprit souffre du mal même qu'il a fait, et son attention est toujours portée sur les suites de ses œuvres coupables. Toute faute, absoute ou non, et en dépit de toutes les indulgences, reçoit son châti-

ment, et toute bonne action reçoit sa récompense d'après sa valeur. La durée du châtement est subordonnée à la conversion du coupable. Dieu n'exige, pour y mettre un terme, que le repentir, l'expiation et la réparation, en un mot, le retour sincère au bien. L'esprit, toujours arbitre souverain de son propre sort, peut prolonger ses souffrances ou les adoucir, selon qu'il s'endurcit ou qu'il se repend. Dieu punit le mal par le mal même, tant qu'il existe, et cesse de le punir quand il n'existe plus, selon ces paroles d'Ezéchiel : « Si l'impie fait pénitence des péchés
« qu'il a commis, et s'il agit selon la justice, il
« vivra certainement et ne mourra point. Je ne
« me souviendrai plus des iniquités qu'il avait
« commises ; il vivra dans les œuvres de justice
« qu'il aura faites. »

Le purgatoire n'est pas, pour l'esprit, un lieu circonscrit, à moins qu'il ne soit réincarné dans quelque monde expiatoire. Il peut nous voir, nous entendre, et à moins d'être déjà bien pur, il se complaît dans le voisinage de ceux qu'il a aimés pendant sa vie corporelle. Il est peu touché des prières tarifées que l'on récite à son intention, mais une prière ardente, partie du cœur, peut contribuer à sa délivrance. Il se sent déjà plus heureux, en voyant qu'on l'aime toujours, et qu'on ne l'oublie pas. Placé à ce point de vue, on

déplore la pompe coûteuse de certaines funérailles, mais on encourage la veuve pieuse qui s'en va fleurir la tombe du bien-aimé.

La durée du châtement étant subordonnée au repentir, il en résulte que l'esprit coupable, qui ne se repentirait jamais, pourrait à la rigueur endurer un supplice éternel. Mais est-il possible qu'un esprit s'obstine à ce point? Non, il échapperait ainsi à la grande loi du progrès qui régit providentiellement tous les êtres. Il peut persister dans le mal durant des années, des siècles même, mais il arrive toujours un moment où son opiniâtreté fléchit devant la souffrance, où sa fanterie se courbe devant la puissance qui le domine. Alors la divine bonté s'approche, et saisissant cette première lueur de repentir dans le cœur du méchant, elle lui fait entrevoir les joies qui pourraient devenir son partage.

Dieu, remarquez-le bien, n'a pas besoin d'un miracle pour que le coupable se repente, mais il faudrait qu'il en fit un pour l'empêcher de se repentir. Or cet affreux miracle, il ne le fera jamais; sa justice ne le commande pas, et sa bonté le défend. D'ailleurs il est d'autant plus facile à l'âme coupable de rentrer en elle-même, qu'étant dégagée des illusions de la matière, elle juge autrement qu'elle ne jugeait, parce qu'elle voit autrement qu'elle ne voyait.

Gardons-nous donc de croire que la certitude d'arriver tôt ou tard au bonheur, peut être pour l'esprit mauvais un encouragement à s'obstiner dans le mal. C'est l'erreur où tomba le P. Lacordaire, quand il formula ainsi sa grande objection contre notre doctrine, au profit de l'enfer éternel :

« Pourquoi l'âme qui a refusé de connaître et d'aimer Dieu dans le premier cycle de l'épreuve, se repentirait-elle dans le second ? Le second est comme le premier, un mélange d'ombre et de lumière, un lieu propice à la séduction de l'esprit et des sens, où l'âme est libre de son choix : d'où vient qu'elle choisirait mieux ? C'est la même âme : elle peut ignorer, j'y consens, ce qu'elle fut dans la première expérience de la vie, mais à moins de rompre en elle la tradition occulte de sa personnalité, elle est intérieurement la même qu'autrefois. Elle porte au dedans la cicatrice de ses chutes, et encore qu'elle en fût préservée par l'effet réparateur d'une seconde naissance, toujours est-il qu'elle peut faillir comme elle a déjà failli, et mourir encore une fois dans la séparation volontaire de Dieu. Il faudra donc qu'elle reprenne, avec un intarissable droit, le cours de ses immigrations dans la hiérarchie des mondes, sans que Dieu puisse l'arrêter jamais et la punir autrement qu'en lui donnant le moyen de l'offenser toujours. Ne dites pas qu'elle se laisserait de

la monotonie de sa course et de ses fautes. Le péché est un abîme qui ne s'épuise pas, mais qui renaît de lui-même plus grand et plus fascinateur. Cette terre, tout étroite qu'elle est, lui suffirait pour l'éternité, et le pécheur ne lui demande que la durée pour en être content. Que serait-ce d'un séjour sans cesse rajeuni par la transmutation des temps et des choses? On s'y préparerait comme à une suite de voyages enchanteurs. Au lieu de cette effrayante perspective du jugement qui fait de la mort l'écueil solennel de la vie, le pécheur s'en irait au tombeau avec la sécurité d'un passant qui franchit un portique, et se dirait dans l'ironie de son impunité : L'univers est grand, les siècles sont longs, achevons d'abord la circumnavigation des mondes et des temps. Passons de Jupiter à Vénus, de Vénus à Saturne; du premier ciel au second, du second au troisième; et s'il arrive, après des espaces et des périodes sans nombre, que les soleils viennent à nous manquer, nous nous présenterons à Dieu pour lui dire : Nous voici : notre heure n'est pas venue, fais-nous des cieux et des astres nouveaux, car si tu es las de nous attendre, nous ne le sommes point de marcher, de te maudire, et de nous passer de toi ! »

Bon père Lacordaire ! Maintenant qu'il ne redoute plus l'anathème, il doit sourire de ces

grandes phrases que j'ai admirées jadis, et qui maintenant me font pitié. Il suppose précisément ce qui est impossible, en prêtant de pareilles dispositions et un tel langage à son pécheur. Il semble ignorer que l'esprit coupable souffre de ses fautes après la mort, et qu'il ne voit pas le terme de son châtement, ce qui est déjà un terrible supplice. Il a l'air de trouver tout naturel que l'âme se condamne volontairement aux douleurs inhérentes au péché, quand elle sait qu'il ne tient qu'à elle de s'en affranchir, et de faire un pas vers le bonheur. Il oublie enfin que le Père a toutes les raisons du monde pour être patient, parce qu'il est éternel.

Gardons-nous d'étayer des objections sans valeur par des hypothèses impossibles, en prenant l'humanité pour plus mauvaise encore qu'elle ne l'est en réalité.

Voici, par exemple, Judas Iscariote : assurément s'il y a une âme noire, c'est celle-là. Cependant Judas ne tarda pas un jour à se repentir de son crime. Dieu permit sans doute que ce repentir manquât son but en allant jusqu'au désespoir, afin de faire entrer Judas dans la voie d'une longue et douloureuse expiation ; mais toujours est-il que Judas ne se serait pas senti de force à commettre un nouveau crime comme le premier. Et l'on voudrait que d'autres esprits, moins mau-

vais, s'obstinassent éternellement dans le mal pour se procurer l'horrible volupté de braver Dieu ! Mais on ne tient compte alors, ni de la conscience, ni de ce ver rongeur qui s'appelle le remords, ni de l'aspiration instinctive de l'âme vers le bien qui assure le bonheur, ni de la bonté de Dieu qui ne veut pas que ses enfants périssent. Quoi qu'on en dise, les criminels les plus infâmes conservent toujours, sous la couche épaisse de leurs vices, quelque fibre généreuse que Dieu sait faire vibrer quand l'heure est venue. Un jour vient où l'impie se fatigue de ses révoltes, de ses dépravations, et des amertumes dont elles sont la source. La Sagesse elle-même le proclame en mettant ce cri d'angoisse dans la bouche des méchants : « Nous nous sommes *lassés* dans la voie de l'iniquité, et nous avons passé par des chemins raboteux. »

Non, ne désespérons de personne, pas même de Judas. Le Sauveur, je le sais, a prononcé sur le traître cette parole peu rassurante : « Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né que d'avoir commis un pareil crime. » Cette sentence pourrait faire supposer que le néant aurait été préférable pour Judas, au sort qu'il s'est préparé par sa trahison. Mais ne pourrait-on pas la traduire ainsi : « Judas aurait mieux fait pour lui de ne pas se réincarner, si son incarnation actuelle

ne devait lui servir qu'à commettre un pareil crime. En restant fidèle au fils de l'homme, il aurait pu monter d'un bond vers ce paradis où montera demain le bon larron. Mais en le trahissant, il est tombé bien plus bas qu'il n'était à son arrivée en ce monde. Il vient de vouer son nom à l'exécration des siècles futurs, et de se condamner à des tortures qui lui sembleront éternelles, avant de revenir au sommet où il était sur le point d'arriver. » Il est possible, en effet, que ce traître, après s'être pendu, ait été relégué, pour des siècles, dans les gouffres expiatoires dont je vous parlais naguère; et que, réincarné plus tard sur notre terre, il ait été mis à mort comme conspirateur, après avoir été trahi par un des siens. Peut-être acquitte-t-il, en ce moment, le reste de sa dette sous la livrée de quelque pros crit, en attendant l'heure où la bonté divine lui ménagera la grâce insigne de verser son sang pour la gloire de Celui qu'il a livré.

Pendant, loin de favoriser le vice par une sécurité malsaine, notre doctrine montre une sévérité capable d'effrayer les âmes lâches. D'après ses enseignements, toute faute reçoit son expiation et doit se réparer, non par une pénitence dérisoire, mais par une pénitence vraiment médicinale. Certains criminels sont punis par les vengeances postérieures de leurs victimes; d'au-

tres sont plongés dans d'épaisses ténèbres, ne sachant où ils sont et ce qu'ils deviendront. Tous endurent, avec une intensité relative, les douleurs qu'ils ont fait endurer aux autres. L'orgueilleux assiste au triomphe de ceux qu'il avait humiliés ; l'hypocrite se voit pénétré par une lumière qui met à nu toutes ses fourberies ; le voluptueux est consumé par des désirs qu'il ne peut plus satisfaire ; l'avare voit ses trésors dilapidés sans pouvoir les retenir ; et l'égoïste se voit délaissé par tout le monde sans trouver une voix amie qui le console.

La situation de l'esprit, au lendemain de la mort, est celle qu'il s'est préparée par sa vie corporelle. Une vie mal remplie est une tâche à recommencer, dans des conditions plus pénibles. Ceux qui souffrent beaucoup doivent se dire qu'ils avaient beaucoup à expier, et souvent notre défaut dominant n'est que la résultante de nos habitudes prépondérantes dans une vie antérieure. Cependant les esprits coupables ne sont point des forçats condamnés au bagne à perpétuité, mais plutôt des malades retenus pour un temps à l'hôpital. Ils souffrent tout à la fois de la maladie, qui est leur faute, et des moyens curatifs qu'elle exige. Ainsi le chemin du bonheur est ouvert à tous, et les conditions pour l'atteindre sont ouvertes pour tous. Dieu, dans sa justice,

a fait du bonheur le fruit du travail, et non de la faveur. A chacun selon ses œuvres, dans le ciel comme sur la terre.

La route ascensionnelle de la grande humanité, avec ses alternatives de vie corporelle et de vie spirituelle, n'est donc, pour ainsi dire, qu'un lent *épurationnaire*. Les premières étapes, où le mal domine dans des proportions effroyables, sont des *enfers*. Les étapes un peu plus avancées telles que celle de la terre, où le mal domine encore, mais où les joies s'entrelacent aux douleurs, sont des *purgatoires*. Les étapes plus élevées, où le bien domine, peuvent s'appeler des *paradis*, mais des paradis progressifs qui ne sont encore que l'avenue de la vraie Jérusalem, où nous attend le Père, entouré de la phalange des esprits victorieux.

VINGTIÈME EFFUSION.

LES MONDES HEUREUX.

Le soleil est radieux et je me sens moins triste : c'est vous dire, madame, que je suis tout disposé à détourner vos regards des mondes expiatoires, pour vous ouvrir une échappée vers les mondes heureux. Je ne parle pas, remarquez-le bien, du bonheur complet qui sera le terme et le couronnement de notre ascension. Une telle félicité est indescriptible, car « le cœur de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » Je parle des joies relatives, humaines, mais supra-terrestres, qui seront notre partage, après que nous aurons parcouru vaillamment quelques étapes nouvelles, plus ou moins fatigantes.

Le télescope nous montre au firmament des

soleils doubles, même des soleils triples diversement colorés. Ces soleils doivent éclairer et féconder, comme le nôtre, des terres ou des planètes. Or ce simple fait astronomique nous permet d'imaginer un paradis terrestre et céleste tout à la fois, dont les splendeurs peuvent dépasser tous nos rêves.

Ces terres bénies sont constituées de manière à se parer de la plus riche végétation, et découpées par des montagnes, des mers, des fleuves qui multiplient les sites enchanteurs. En vertu de la rotation de la planète, et des évolutions des trois soleils multicolores, les habitants de cet Eden ont vu un soleil blanc se lever le matin. Quelques heures plus tard, un beau soleil bleu vient azurer les montagnes et les plaines; puis tout à coup, au moment où le premier penche à l'horizon, et où le second se trouve au zénith, apparaît à l'orient un magnifique soleil rose! Quels jeux de lumière! quels spectacles magiques pour les fortunés habitants de ce monde!

Cette colonie humaine est parvenue à un tel degré de supériorité, que ses membres les plus déshérités sont plus beaux, plus éclairés, plus délicats que la fine fleur de la meilleure société de Paris. Dans ce séjour, l'atmosphère est en harmonie parfaite avec l'épiderme. Dès lors, on ne s'abrite plus que sous les berceaux en fleurs;

on ne s'habille plus, on se pare, et l'on parle comme on chante à l'Opéra.

Au lieu de *manger* pour vivre, on se contente d'aspirer les effluves balsamiques et nutritives de l'atmosphère symbolisées par l'ambroisie et le nectar dont se nourrissaient les dieux de l'Olympe. On n'est plus occupé à gagner sa vie, mais à en jouir. Le travail n'est plus qu'un plaisir, et les âmes sont assez élevées pour que le loisir soit sans péril. Le corps, loin d'être un tyran ou un boulet pour l'esprit, n'est plus que son aimable et vaillant serviteur. Ce serviteur, composé d'éléments plus raffinés, ne connaît plus ni les infirmités, ni l'esclavage de la pesanteur. Il a le toucher plus subtil que l'aveugle, l'odorat plus fin que le chien, l'œil plus perçant que l'aigle. Que dis-je? il est en possession de *nouveaux sens* qui lui permettent de transmettre à l'âme les perceptions les plus exquises.

Tout monte, tout se raffine, même la matière qui nourrit les organismes. Voyez ce qui se passe dans le travail de la nutrition de l'homme : la nourriture la plus grossière ne s'assimile au corps humain qu'en subissant les humiliations de cet alambic que nous appelons l'estomac. Mais que dites-vous du fumet des viandes, du parfum des fruits, de l'arome des grands vins? C'est encore de la matière, mais de la matière

affinée, ennoblie, spiritualisée, qui dédaigne les gémonies du ventre, pour arriver droit au cerveau de l'homme, au siège de l'âme, par l'odorat. Eh bien ! à mesure que les âmes s'épurent, les corps qui leur servent d'enveloppes se perfectionnent, et leur nourriture, symbolisée par la manne, renferme toutes les saveurs, sans imposer l'esclavage de la *digestion*.

La nature, ici, nous donne des leçons qui renferment bien des espérances. Voici une horrible chenille qui devient chrysalide pour se préparer à devenir papillon. Dans cette prodigieuse métamorphose, l'énorme appareil des mandibules disparaît, avec celui des muscles qui les ont tant agitées. Gosier absorbant, puissant estomac, entrailles avides, tout cela est supprimé, délaissé comme l'attirail misérable d'une vie inférieure. Sa vie nouvelle, supérieure, sa vie de papillon va commencer ; que lui faut-il ? Une petite trompe délicate pour pomper le suc des fleurs, et des ailes charmantes pour servir ses caprices en assurant ses conquêtes. L'insecte a commencé dans l'obscurité, l'esclavage : maintenant le voilà libre, sûr de sa nourriture exquise, et mieux vêtu que Salomon pour aimer en vainqueur !

Quelle révélation sort de ce tombeau qui s'appelle un cocon ! Celui qui sait lire dans le livre de Dieu comprend que la mort n'est qu'un élan

vers une vie plus pleine et mieux affranchie. Ravi de sa vision, il relève la tête, regarde le ciel et s'écrie : L'homme est la chrysalide de l'ange.

Ici-bas la difformité oblige trop souvent l'amour à se taire, ou la laideur le décourage. Trop rarement, hélas ! la bonté se marie à ce charme incomparable que nous appelons la beauté. Il en est à peu près ainsi dans toute la nature. Les fleurs les plus charmantes ne sont pas les plus parfumées, et les oiseaux les plus parés ne sont pas ceux qui chantent le mieux. Mais, là-haut ! la bonté sera belle, et la beauté sera bonne. Le camélia n'enviera plus son parfum à la violette, et le rossignol sera mieux habillé que le paon.

Ici-bas, nous pleurons, comme l'aigle de Patmos, devant le livre de la vérité, parce que ce livre reste « fermé de sept sceaux. » Nous aspirons au grand jour, et nous entrevoyons à peine quelques lueurs pâles, comme un rayon de lune qui pénètre dans une cave. Tout est problème, tout est mystère, et les intelligences qui s'avisent d'être curieuses ou indiscrètes, s'exposent à d'ineffables tourments. Là-haut, il n'en est plus ainsi : les sceaux se brisent, le livre s'ouvre, et les âmes s'écrient dans un joyeux transport : « Ah ! que nous étions aveugles là-bas, sur la terre classique des bacheliers et des docteurs ! »

Vous parlerai-je des joies du cœur ? Ici-bas,

nous ne savons aimer ni Dieu ni les hommes. Le Tout-Puissant a dû nous ordonner de l'aimer lui-même et d'aimer nos frères. Il a dû nous imposer comme un devoir ce qui devrait être un entraînement. L'amour, dans ce bas monde, est moins une béatitude qu'une fièvre meurtrière, un délire passager, où l'homme s'indigne de ne trouver que le vide après l'éclair, quand il voudrait étreindre l'infini et s'y pâmer pour toujours.

Que de pauvres êtres qui, moins heureux que l'insecte, que la fleur, traversent la vie sans aimer, sans être aimés ! Combien qui s'offrent, se donnent, s'immolent, et ne moissonnent en échange que les angoisses inexprimables provoquées par le dégoût, le dédain ou la trahison ? « Oh ! s'écriait le jeune et charmant abbé Perreyve, qui dira les ineffables souffrances des cœurs sur la terre, et comment c'est une plainte éternelle que le langage de l'amour ! Ecoutez tous les échos élevés de l'âme humaine : si l'homme parle d'aimer, c'est pour pleurer, c'est pour se plaindre, c'est pour gémir. Plus il est pur, plus il se plaint ; plus il est grand, plus il gémit ; plus il est élevé au-dessus des rivages terrestres, plus il se lamente. Si, de loin en loin, un cantique de joie se fait entendre, et interrompt pour un moment cette grande monotonie, c'est pour célébrer

le ravissement d'une heure, et retomber dans l'immensité des désirs. »

— Oh ! oui, les cœurs ici-bas sont tout à la fois trop affamés et trop difficiles. « Bien peu d'âmes trouvent l'adresse de leur âme. » Et quand quelques-unes ont eu ce rare bonheur, on dirait que la mort en est jalouse. Je vous vois pleurer en pensant à René.

Un pareil scandale ne saurait être ni éternel ni universel. J'entrevois d'ici le pays fortuné où l'on ne répète plus ce terrible adage : *Aimer, c'est souffrir !* Là, les âmes sympathiques se reconnaîtront à coup sûr et se grouperont sans entraves. Le mariage ne sera plus une loterie ou un marché, mais il sera la communion ineffable et sereine de deux âmes dont la compénétration mutuelle ne fera qu'augmenter le ravissement. On pleurera peut-être encore dans ce monde, mais les larmes y seront belles, belles comme les larmes de la mère qui revoit son fils après une longue absence, et s'écrie en pleurant : C'est lui ! c'est bien lui ! On y meurt encore sans doute, parce qu'on n'est point arrivé au terme, mais la mort a cessé d'être hideuse parce qu'elle se marie avec la renaissance, et le jour du trépas n'est plus qu'un jour de fête.

La divine beauté mieux connue n'y commande plus l'amour, elle le provoque. Ici-bas elle nous reste voilée, cachée : de là nos préférences pour

les créatures que nous voyons, que nous touchons, mais qui sont impuissantes à combler nos désirs. Dieu est le pôle parce qu'il est la perfection absolue. Les âmes ses filles, venues de lui, destinées à retourner à lui, ressemblent à l'aiguille aimantée qui s'inquiète, s'agite comme une pauvre fourvoyée, tant qu'elle n'a pas retrouvé l'*aimant* qui la fixe dans le repos. Or, dans les mondes à l'état d'harmonie, la beauté divine déchire une partie du voile qui nous la dérobe ici-bas. Elle se transfigure comme le Christ au Thabor, et oblige les cœurs terrassés par le ravissement à s'écrier comme saint Pierre : « Il nous est doux d'être ici. »

L'amour se traduit alors par un culte simple, spontané, et d'autant plus ardent qu'il est plus pur. Là, plus de dogmes incompréhensibles pour torturer les esprits, plus de cérémonies destinées à fatiguer les nerfs, plus d'hypocrisies imposées par la nécessité de vivre. La prière jaillit des lèvres, non plus comme un soupir, comme un appel plaintif, mais comme un cri d'allégresse, comme un flot d'actions de grâces. Les âmes affranchies, dilatées, ne redisent plus ce gémissement du Psalmiste : « Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur ! » Mais elles entonnent le cantique de la joie reconnaissante : « Enfants, louez le Seigneur. Que le nom du Seigneur soit

béni, maintenant et dans tous les siècles, car sa gloire éclate au-dessus de tous les cieux. Du haut de sa demeure, il a daigné abaisser son regard sur nous. Il nous a tirés de la terre et de ses fanges, pour nous placer parmi les princes de son peuple. »

Nous sommes loin de ces mondes, mais je les entrevois, et je sais, je sens qu'un jour ou l'autre ils deviendront notre demeure. Cela me suffit pour m'écrier avec le roi-prophète : « Je dormirai en paix, mon Dieu, et je jouirai d'un parfait repos, parce que vous m'avez affermi d'une manière toute spéciale dans l'espérance. » Du fond de mon exil sur la terre étrangère, je salue la triple étoile d'Andromède, comme les graciés de Nouméa saluent les beaux rivages de France. C'est là que je retrouverai mes frères aînés, ces frères heureux dont il est dit : « Ils seront enivrés de l'abondance qui est dans votre maison, et vous les ferez boire au torrent de vos délices. » Ces frères, nous les rejoindrons, car la vie est longue dans les mondes heureux, selon cette autre parole du Psalmiste : « Les justes recevront la terre en héritage, et ils y demeureront durant le cours des siècles. »

Avant d'arriver au terme de son pèlerinage, dit Origène, l'âme traverse une longue série d'épreuves, selon qu'il est écrit : « Je t'ai affligé

et je t'ai nourri dans le désert avec la manne inconnue à tes pères, afin que ce qui était dans ton cœur se montrât. » Selon le même père, le voyage du peuple de Dieu, depuis l'Égypte jusqu'au Jourdain, n'est que l'image mystique du grand voyage de l'âme dont parlent les druides. L'Égypte symbolise le monde obscur, qui fut son point de départ, et la Palestine est le symbole du point d'arrivée, du paradis final qui n'est autre que la « Terre promise. »

Nous marchons, nous montons, laissant derrière nous des ruines, des illusions, des larmes, du sang ; mais n'oublions pas que nous allons vers la lumière, vers le bonheur qui est, en définitive, la grande réalité. Ce qui règne ici-bas, c'est le « combat pour la vie : » ce qui règne là-haut, c'est la paix dans la justice et la joie dans l'amour.

Assis sur les ruines du Colisée, Flammarion contemplait un jour, à côté de sa belle compagne, les autres ruines qui les environnaient. Ils pensaient, ils rêvaient à l'unisson, comme Anna pensait et rêvait avec René. Tout à coup, l'âme de son âme s'écria : « Voilà pourtant ce qui reste de la gloire la plus éclatante qui ait jamais brillé sur la terre ! voilà ce qu'on ose décorer encore aujourd'hui du titre de Ville éternelle ! *Ville éternelle !* Le voyageur, voyageant ici à son tour,

dans quinze ou vingt siècles, cherchera les ruines de Saint-Pierre ou du Vatican, comme nous cherchons en ce moment celles des temples des anciens dieux de l'Olympe ; et dans les siècles futurs on cherchera la place où Rome aura régné comme on cherche aujourd'hui celle de Troie ou de Babylone.

« — Nations, patries ! répondit-il, croyances religieuses, temples, palais, tout passe, et la terre elle-même et les cieux ; mais la vie, la jeunesse, l'amour ne passent pas. La vie, la jeunesse et l'amour brillent sur tous les mondes, et répandent leurs fleurs dans l'univers entier. Tandis que les trônes chancellent, que les autels s'écroulent, que les volcans vomissent leurs entrailles, que des continents s'effondrent, et que des planètes entières tombent dans la nuit infinie, le feu d'une jeunesse éternelle circule toujours à travers la nature. Tant qu'il y aura des astres dans l'infini, l'amour brillera sur chacun d'eux, plus éblouissant et plus ardent qu'eux-mêmes. Voilà ce qui vivra toujours, toujours ! » (*Les Terres du Ciel.*)

Le soleil levant dore les collines, madame, et votre pauvre ermite se sent un peu plus fou qu'à l'ordinaire. Il songe, le malheureux, que, comme ces rayons qui montent à l'orient, il faut que nos âmes dorent, fécondent, épanouissent les âmes

qui nous entourent. Comme le lapidaire façonne le cristal de roche, façonnons notre cœur afin d'y faire jouer tous les éclats du prisme ; rendons-le assez limpide pour que le rayon divin l'attire et se l'assimile. Secouons cette mélancolie stérile dont le sage a dit « qu'elle fait beaucoup de mal, et n'est bonne à rien. » L'univers est une lyre plus belle que la lyre d'Homère, et l'hymne des mondes est une harmonie, malgré la note aigre des esprits rebelles. La goutte de rosée, le parfum de la rose, l'aile du papillon rcontent, comme l'arc-en-ciel, la gloire du Dieu très-bon. Le Père entend la voix du grillon qui chante dans l'âtre du pauvre, comme il entend la voix des séraphins qui forment sa couronne. Il entend surtout la prière de l'âme pure qui soupire, en essayant ses ailes trop faibles encore pour l'emporter au pays de ses rêves. Je connais cette âme, et je sais que Dieu l'aime, parce qu'il découvre parmi les diamants qui forment sa parure, la beauté de la bonté.

VINGT-UNIÈME EFFUSION.

LES DIEUX TOMBÉS.

Si vous avez le cœur d'une femme, vous avez l'esprit d'un homme, et vous le prouvez, madame, en me posant le grand problème du *péché originel*. « Le péché du père, dites-vous, n'a pu rendre coupable sa postérité. » Vous avez raison : tel est le cri de la conscience que nul sophisme ne saurait étouffer. « Donc les enfants naissent tous innocents, au lieu de naître, selon l'expression de l'Eglise, enfants de colère. » C'est ici que votre logique s'égare, et que je suis heureux de la remettre sur la voie de la vérité par une solution qui me semble lumineuse.

S'il s'agissait d'une situation sociale, ou d'une infirmité physique, on concevrait que le père pût transmettre à ses enfants les suites de sa déchéance, ou le virus de son sang vicié. Ainsi

envisagé, le péché originel ne serait plus un mystère, mais la théologie a moins de ménagements pour la raison. Elle nous enseigne que le péché d'Adam atteint l'âme de ses enfants au point de la rendre « coupable » aux yeux de Dieu, et provoque cette objection irréfutable : Vous avouez que l'âme est pure en sortant des mains du Créateur, et qu'elle ne contracte sa souillure originelle qu'en s'unissant au fœtus humain conçu dans le péché ; mais comment cette âme neuve et pure peut-elle se souiller au contact de la matière ? Et en supposant que cela soit possible, comment peut-elle devenir coupable, en venant dans un corps par l'ordre irrésistible de Dieu ? Cette âme aurait le droit de lui dire : « J'étais pure en sortant de vos mains ; si je suis devenue impure, c'est que vous l'avez voulu ; si je suis coupable, c'est pour vous avoir obéi ! »

L'Esprit consolateur nous épargne ces terribles contradictions, et résout le problème en déchirant la nue par cet éclair : « Le péché originel est un péché *personnel* ; nous sommes tous coupables de la faute d'Adam, parce que nous l'avons tous commise. »

La race adamique, dont nous faisons partie, est un essaim d'esprits qui ont tous péché dans une vie antérieure, et ont mérité par leurs fautes de venir s'incarner sur notre monde expiatoire.

Dans l'obscur lointain des vies antécédentes, tous, à notre heure, nous avons été le « premier homme. » Créés dans l'état de simplicité et d'innocence, nous nous sommes trouvés en face de l'arbre mystérieux. Nous avons connu la lutte de l'instinct contre la conscience qui est la voix de Dieu, et nous avons succombé à la tentation en mangeant du « fruit défendu. » Si Adam nous a engagés dans son infortune, c'est que nos fautes nous avaient prédisposés à devenir sa postérité. « Nous ne sommes pas pécheurs parce que nous sommes fils d'Adam, mais nous sommes fils d'Adam parce que nous sommes pécheurs. »

Tant qu'Adam demeure innocent, il n'attire à lui que des âmes innocentes, et la création des âmes neuves peut se poursuivre par son intermédiaire. Dès qu'il a péché, il ne peut plus attirer à lui, par la génération, que des âmes pécheresses, qui se précipitent par sympathie naturelle dans sa filiation. Cette filiation n'est que le résultat de cette loi primordiale : *Generans generat sibi simile*, qu'on peut traduire ainsi : « Toute âme attire à elle, par la génération, les âmes qui lui ressemblent. » Ainsi s'expliquent les paroles de saint Paul affirmant la contagion du péché de notre premier père, et ce cri douloureux du Psalmiste : « J'ai été engendré dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché. »

Les faits démontrent chaque jour la vérité de ces principes. Il y a des familles où les penchants mauvais semblent s'infuser avec le sang. Cette fatalité héréditaire finit par s'imprimer sur l'organisme et sur la physionomie en traits si hideux qu'ils provoquent, à première vue, l'horreur ou le dégoût. Or ce n'est pas le père qui crée l'âme, et Dieu ne peut la créer mauvaise. Il n'y a donc de ce triste phénomène qu'une explication plausible, et cette explication la voici : les esprits mauvais se précipitent, par sympathie, dans la filiation des esprits mauvais, de même que les bons esprits se groupent, par sympathie, dans la filiation des esprits plus avancés.

Reste à savoir d'où viennent les esprits coupables qui forment la postérité d'Adam. Emergent-ils d'un monde inférieur, et leur incarnation sur notre terre serait-elle un progrès ? Viendraient-ils d'un monde supérieur, et leur incarnation ici-bas serait-elle une déchéance, en même temps qu'une expiation ? Les deux hypothèses sont possibles, mais la seconde semble tout à la fois plus grandiose et plus probable.

Les mondes progressent comme les humanités qui les peuplent, et une époque arrive où ils passent de l'état d'incohérence à l'état d'harmonie. Quand un monde est mûr pour une de ces heureuses transformations, comme notre

terre le sera peut-être dans quelques siècles, de prodigieuses mutations s'opèrent à sa surface, et son humanité tressaille dans l'attente de quelque grand événement. Alors, pour employer les grandes images de nos livres saints, le Messie de ce monde apparaît pour tenir ses grandes assises. C'est le « Jugement dernier » où s'opère le triage définitif. Les esprits assez avancés pour fusionner dans l'harmonie, passent à droite pour monter dans un monde meilleur, ou habiter encore cette terre renouvelée. Quant aux esprits rebelles qui, quoique avancés par l'intelligence, restent arriérés par le cœur, et s'obstinent dans le mal, ils passent à gauche, pour être précipités en *enfer*, c'est-à-dire dans quelque monde inférieur, où l'homme « gagne son pain à la sueur de son front, » et où « la femme enfante dans la douleur. »

Or notre terre, il y a quelques milliers d'années, était un de ces mondes ingrats : c'est alors qu'elle aurait reçu à sa surface la colonie de *proscrits* qui forme la postérité d'Adam ; et ces proscrits auraient apportés avec eux les vérités sublimes qui constituent la « révélation primitive ! »

On lit dans la *Genèse* de Moïse ces paroles mystérieuses : « Or il y avait, en ce temps-là, des géants sur la terre. Car depuis que les fils de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en

sortit des enfants qui furent des hommes puissants et fameux dans le siècle. »

Quels peuvent être ces *filis de Dieu*, sinon les esprits tombés d'une sphère supérieure, pour expier leurs crimes sur notre terre ? Quelles sont ces *filles des hommes*, sinon les femmes de la race des esprits venus d'en bas, de l'humanité *inférieure* qui habitait la terre avant l'apparition de la race adamique ? Ce mariage mystérieux, inexpliqué, ne pourrait-il pas symboliser la rencontre des deux races, une rencontre analogue à celle des soldats de Fernand Cortez avec le peuple de Montézuma ?

Si on repousse cette hypothèse, il semble bien difficile d'expliquer les textes précis de la Genèse biblique. Après qu'il eut tué son frère, Caïn s'écria : « Je serai fugitif et vagabond sur la terre : quiconque me trouvera me tuera. Et ayant connu sa femme, elle conçut et enfanta Enoch. Il bâtit ensuite une ville qu'il appela Enoch, du nom de son fils. » Quels pouvaient être ces hommes dont il avait peur ? D'où venait cette femme qu'il épousa ? A l'aide de quels ouvriers construisit-il sa ville ? Autant de problèmes insolubles, si on admet que la terre n'avait d'autres habitants qu'Adam, sa femme et son fils.

Cette colonie adamique aurait été pour la terre, où elle s'incarna, ce que serait, par exemple, pour la Nouvelle-Calédonie, un débarquement de for-

cats expulsés de France. Pour les peuplades primitives de ce malheureux monde, ces proscrits mauvais, mais intelligents, seront des *anges déchus*. Pour ceux-ci, le monde heureux d'où ils se sont vus expulsés sera le *paradis perdu*. Le vague souvenir qu'ils en conservent prend corps dans leurs traditions; ils savent qu'ils ont été déshérités de leur beau patrimoine, chassés de leur Eden primitif par leur faute. Cette faute est leur *péché originel*, péché volontaire, personnel, qui ne révolte plus la conscience, parce qu'il ne fait plus de Dieu un despote injuste, [qui rend des milliards d'enfants responsables d'une faute qu'ils n'ont pas commise, et n'ont pu empêcher.

Tout semble justifier cette Genèse grandiose et sublime de notre race. Il est un fait incontestable, c'est que l'Asie centrale, berceau de la race aryenne ou adamique, est en même temps le berceau des traditions les plus anciennes, sur la chute originelle, sur l'incarnation d'un Messie, et sur la pluralité des mondes ainsi que des existences. La science a constaté la filiation des Egyptiens, des Iraniens, des Celtes qui ne sont que des colonies venues de l'Indoustan, et qui ont emporté avec eux, en la défigurant plus ou moins, cette Bible primitive qui s'appelle les *Vedas*. En étudiant cette race blanche dans ses

monuments et dans son histoire, on voit qu'elle a tous les caractères d'une race déchue. Elle est intelligente, mais orgueilleuse, et tourmentée par des aspirations insatiables. Au lieu de s'éprendre d'amour pour ce monde où elle est tombée, elle éprouve la nostalgie de l'exilé qui souffre du « mal du pays. » Venue du ciel, elle bâtit *Babel* pour remonter au ciel. Famille de Titans, elle voudrait entasser les montagnes sur les montagnes, pour essayer de reconquérir son beau paradis perdu. Sous l'impression récente de la malédiction qui l'expulsa de son Eden, elle se représente le Tout-Puissant comme un *Dieu terrible* qu'elle s'efforce d'apaiser par le sang des victimes dont elle inonde ses autels; et pour se le rendre plus propice, elle finit par lui sacrifier des victimes humaines! Mais voyant que son sort ne change pas, et que Dieu semble rester inexorable, son orgueil se réveille, et l'ange tombé défie celui qu'il maudit comme son tyran. De là le mythe de *Lucifer* insultant l'Eternel et ses phalanges; de là la légende de *Prométhée* bravant Jupiter sous les serres sanglantes du vautour qui le déchire.

Voyez, je ne dirai pas la race rouge de l'Amérique, ou la race noire de l'Afrique, mais la race jaune de la Chine : à ses yeux l'homme n'est guère qu'un être passif qui tourne dans le même

cercle, fait ce qu'il a vu faire, en attendant le jour où il s'absorbera dans l'éternelle essence comme la goutte d'eau dans l'Océan. Nul souci bien vif du progrès; nul tourment pour atteindre le « par delà : » nulle aspiration féconde vers le mieux. Ces races se laissent vivre plutôt qu'elles ne vivent, tandis que la famille des Aryas est toujours active, toujours inquiète. Même quand elle se vautre dans certains plaisirs grossiers, on dirait qu'elle ne cherche qu'à s'étourdir pour oublier. De là les monstrueuses saturnales de Rome et de Babylone. Nulle race peut-être ne pénètre si à fond dans le mal, et nulle ne sent si profondément l'aiguillon du remords. Nulle ne subit au même point les déchirements de la guerre intestine qui se livre entre l'esprit et la matière, entre la raison et la passion, entre l'homme « charnel » et l'homme « spirituel. » Elle aime le bien, elle l'admire, et fait le mal qu'elle déteste. Dévorée d'une soif insatiable, elle cherche en vain l'oubli dans ses ivresses; et ses vagues aspirations vers un idéal qu'elle gémit de ne pouvoir atteindre, justifient ce beau cri du poète :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Le prophète avait dit déjà : « Vous êtes des dieux, car vous êtes les fils du Très-Haut. » L'histoire de ces dieux tombés est une histoire lamentable qui fait pitié quand elle ne fait pas horreur. Leurs annales ne sont guère qu'un long martyrologe, un cruel ricanement de bourreaux répondant aux douloureux soupirs des victimes. Qui pourrait calculer la somme de douleurs physiques ou morales endurées par notre pauvre humanité depuis son berceau ? Quel bassin pourrait contenir les sueurs, les larmes, le sang versé par ce grand flagellé qui s'appelle le genre humain ? Qui peut penser, sans frémir, aux angoisses qui ont broyé tant de cœurs de femmes ; aux soupirs de tant de captifs étouffés dans les oubliettes ; aux tortures de tant de martyrs dont les flammes ont léché la chair vive !

Le Père, en regardant ces proscrits, s'est pris de pitié. Il leur a promis un Messie qui devait adoucir pour eux cet enfer, et surtout les aider à en sortir. Ce Rédempteur est venu. « Le Verbe divin s'est *incarné*, et il a habité parmi nous. » Il nous a fait entrevoir le royaume de Dieu, et nous a enseigné la grande loi d'amour qui doit renouveler la face de la terre. Par ses paroles, par ses exemples, par son sacrifice, il nous a frayé le chemin pour remonter plus haut que l'Eden regretté, en nous disant : Vous n'êtes plus des proscrits,

mais des rachetés. Portez votre croix comme j'ai porté la mienne. Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Achevez de mûrir au soleil qui s'est levé sur vos limbes, et quand vous serez mûrs, vous me verrez revenir pour rassembler ma moisson.

Pour servir d'habitable au Messie de la terre, Dieu choisit une Vierge, et quelle Vierge? Non pas une fille d'Ève, c'est-à-dire un membre de la colonie coupable et proscrite, mais une Vierge « immaculée » qui n'avait péché ni dans la vie présente, ni dans la vie antérieure. Cette fleur incomparable, sortie de la tige de Jessé, n'avait jamais été flétrie. Rose mystique, elle contenait tous les parfums du ciel et de la terre, toutes les grâces, tous les mérites acquis par une longue série d'épreuves vaillamment traversées. Plus grande que Jean-Baptiste, elle était l'incarnation d'un esprit sublime arrivé au terme de la perfection sans avoir connu la défaillance, et redescendu des hautes sphères pour coopérer à notre Rédemption.

Ainsi s'expliquerait dans un sens rationnel et sublime, le dogme si mystérieux et si contesté de l'*Immaculée Conception* de Marie. Ainsi se justifie la joie pure et sereine que la Vierge laisse éclater dans son *Magnificat*. Elle n'a pas été surprise de la visite de l'ange Gabriel et de son message,

parce qu'elle avait l'intuition des desseins de l'Eternel. La grandeur de sa mission ne l'effraye point, parce qu'elle a la conscience intime des forces divines dont son âme est le trésor. Elle entrevoit le jour nouveau qui va se lever sur notre monde obscur par l'apparition de Celui qui lui dira : Ma mère ! Dès lors, elle ne craint pas d'annoncer que toutes les générations l'appelleront « bienheureuse. » Oh ! oui, bienheureuse, parce que la multitude des âmes délivrées l'associeront à son divin fils dans l'expression de leur amoureuse gratitude ; parce que d'ange incarné qu'elle était, elle méritera, en passant par le Calvaire, de remonter aux célestes collines avec le titre glorieux de « Reine des anges. »

Ils ont passé sur notre terre l'un et l'autre, la mère et le fils : la mère, pour nous montrer la perfection sous les traits de la femme ; le fils, pour nous révéler la divine beauté sous les traits de l'homme.

Je viens de vous ouvrir, madame, des perspectives bien nouvelles, mais votre chère âme doit être habituée aux surprises. D'ailleurs, je n'ai pas la prétention de vous imposer des dogmes, et votre esprit est toujours libre de contrôler mes idées. Je vous ferai remarquer, toutefois, que ces grandes vues semblent bien propres à éclairer le grand problème de l'éducation.

Les uns disent : L'homme naît coupable, enfant de colère, il faut l'exorciser et le châtier. C'est la doctrine du moyen âge, doctrine désespérante pour toutes les mères et démentie par l'expérience. Les autres disent : L'homme est bon, l'enfant est bon, et nous n'avons qu'à favoriser le libre développement de ses tendances ou de ses penchants. C'est la doctrine de certains penseurs généreux, qui ont tort de prendre leurs rêves pour la réalité. Nous disons, nous : L'homme naît imparfait : il arrive en ce monde chargé d'un double capital, celui de ses fautes antérieures qu'il doit expier, ou de ses tendances mauvaises qu'il faut réprimer; et celui de ses vertus acquises ou de ses aspirations généreuses qu'il faut développer. Elever l'enfant, c'est faire d'un ange tombé un ange qui remonte, ou d'un ange ébauché un ange accompli.

VINGT-DEUXIÈME EFFUSION.

LE FILS DE DIEU.

Merci, madame, pour cette bonne parole qui me consolera de bien des calomnies : « Je sens, malgré vos audaces, que vous aimez le divin Maître. » Pouviez-vous en douter ? Oui, j'aime mon Christ comme je n'ai jamais aimé, comme je n'aimerai jamais personne en ce monde ; et s'il était privé de cet Hôte divin, mon pauvre cœur trouverait que ce n'est plus la peine de battre.

Non-seulement j'aime mon Sauveur tel que je le vois, mais je l'adore tel qu'il s'affirme, c'est-à-dire comme le Fils de Dieu descendu des cieux, pour nous en montrer le chemin.

Pierre lui dit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Marthe laisse échapper le même cri, et Thomas l'adore comme « son Seigneur et son Dieu. » Jésus, loin de repousser un pareil

titre, provoque ceux qu'il veut sauver à le lui donner. Il dit à l'aveugle-né : « Croyez-vous au Fils de Dieu? — Qui est-il, afin que je croie en lui? — Tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui. » Les princes des prêtres lui disent : « Tu es donc le Fils de Dieu? » et Jésus répond au péril de sa vie : « Vous l'avez dit, je le suis. » Ses ennemis ne comprennent pas autrement la cause de son supplice, et lui envoient ce sarcasme, pendant qu'il agonise : « Va, si tu es vraiment le Fils de Dieu, descends de la croix! »

Il se permet des expressions qui auraient dû lui brûler les lèvres, s'il n'eût été que le plus grand des mortels. « Je suis, dit-il, la voie, la vérité et la vie, et nul ne vient au Père que par moi. « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. Je suis la résurrection et la vie. Je suis le pain vivant descendu du ciel. Celui qui me voit, voit le Père. »

Et ce témoignage qu'il se rend à lui-même est tellement sincère qu'il s'exprime avec une autorité divine. Il dit au paralytique : « Afin que vous sachiez que j'ai le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous, je vous l'ordonne. » Il dit de Madeleine : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé; » puis, se tournant vers la pécheresse repentante et ravie : « Allez en paix et ne péchez plus! » Il commande

la confiance en Lui : « Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. » Il veut être aimé sans rival, jusqu'à l'immolation des affections les plus saintes, s'il fallait choisir entre elles et Lui : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

De telles paroles, qui nous révolteraient sur les lèvres d'un homme, nous semblent toutes naturelles sur les lèvres de Jésus. C'est qu'elles lui paraissent plus naturelles encore à lui-même ; c'est qu'elles sont si magnifiquement justifiées par son caractère, par sa vie et par sa mort, que ceux même qui refusent de l'adorer n'osent l'accuser ni de folie, ni d'imposture.

Il aime, et il se donne à tous sans mesure. Nul être ne s'est trouvé trop souillé pour ce cœur si pur, trop vulgaire pour ce cœur si noble, trop petit pour ce cœur si sublime. Cependant il a ses préférences : il connaît et cultive l'amitié. Il ne cache point sa prédilection pour l'apôtre saint Jean, et nulle créature humaine ne fut peut-être aimée de Lui autant que Marie de Magdala, sans qu'un doute ait surgi dans une conscience honnête, à propos d'une affection si sainte. C'est qu'il est tout à la fois la pureté qui aime, et l'amour qui purifie.

Quelle sévérité pour le mal, et quelle tendresse pour le pécheur ! Quel homme aurait pu trouver dans son cœur la parabole de l'*Enfant prodigue*, et l'entretien avec la Samaritaine ? Quand l'évangéliste raconte, quelques esprits peuvent douter ; quand Jésus parle, la raison se tait, et l'âme se recueille pour recevoir la rosée du ciel. Les encycliques passeront, mais l'Evangile ne passera pas ; et tant que la terre subsistera, Jésus-Christ y comptera autant d'autels qu'elle renfermera de cœurs généreux.

Qu'un homme s'inspire de ses paroles, se pènètre de son esprit, et le voilà « chrétien, » c'est-à-dire le plus honnête, le plus doux, le plus pieux et le meilleur des hommes. Qu'un cœur soit embaumé de son amour, et ce cœur se sentira dévoré de je ne sais quelle soif de sacrifices ; il trouvera l'ivresse dans la douleur, et enviera le sort des vierges qui pouvaient répondre aux proconsuls romains : « Plutôt mourir que de renier Celui qui est ma vie ! »

Cet Esprit incomparable a pu dire : « Qui de vous me convaincra de péché ? Soyez saints comme je suis saint. » Et cela sans révolter ses auditeurs, sans provoquer leurs sourires ! Il fait une guerre implacable au péché, surtout à celui qui provient de la méchanceté du cœur, mais sans laisser paraître la moindre pensée qu'il ait besoin

lui-même de pardon. Il pleure de tendresse, jamais de repentir. On sent qu'il porte en lui une âme immaculée d'une sérénité céleste, et inaccessible à la crainte comme au remords. Pas une lacune, pas un excès, rien qui sente l'effort. Toutes les perfections sont fondues en sa personne avec une telle harmonie qu'il apparaît comme l'idéal réalisé. Par son corps et par son âme, il est la beauté divine rayonnant à travers la beauté humaine, et cette beauté est d'autant plus réelle qu'elle est incomparable.

Non, l'humanité terrestre, en condensant toutes ses énergies de conception, n'aurait pu inventer Jésus-Christ. Avant lui, notre terre avait vu passer de grandes lumières, elle n'avait pas vu passer « le grand amour. » Les sages de l'antiquité avaient puisé leurs plus belles pensées à cette fontaine qui s'appelle la tradition : la fontaine où puisa Jésus était son âme, et cette âme, versée sur notre monde, suffit à le réchauffer. Seul il a fondé la religion universelle en apportant à la terre la grande parole qui devait la rattacher au ciel : « Aimez Dieu de tout votre cœur ; aimez-vous comme je vous aime ! »

Jésus-Christ n'appartient pas à une secte, il appartient à l'humanité ; et ceux-là même qui le méconnaissent, lui doivent ce qu'ils ont de meilleur.

Je vis un jour un beau pommier couché sur le gazon par les vents d'hiver. Or, ce pommier avait fleuri malgré la rupture qui s'était faite entre ses racines et le sol où elles puisaient leur nourriture. Eh bien ! cet arbre en fleur est à mes yeux l'image gracieuse de bien des âmes charmantes qui émaillent notre société contemporaine. Ces âmes, un peu sceptiques par l'esprit, restent chrétiennes par le cœur, et leur conscience, à leur insu peut-être, est tout embaumée des parfums de l'Evangile. Si elles se couvrent de ces fleurs qui s'appellent la loyauté, la bonté, le dévouement, c'est qu'elles portent en elles, et rajeunissent dans l'atmosphère qui les enveloppe, la sève vivifiante de Jésus-Christ.

Pourquoi faut-il que ce divin Sauveur soit méconnu, ou défiguré, tout à la fois par ceux qui l'adorent, et par ceux qui se contentent de l'admirer ?

Les apôtres de la démocratie le représenteraient volontiers comme un doux tribun venu tout exprès dans ce monde pour proclamer les droits du peuple : quelques-uns même le considèrent comme le prophète inspiré du prolétariat ; mais une telle conception ressemble trop à un blasphème. Sans doute, le Sauveur a proclamé les grands dogmes de l'égalité, de la fraternité, par ces paroles mémorables : « Vous êtes tous

frères, parce que vous êtes tous les enfants du même Père qui est au ciel. » Mais s'il a proclamé, sanctionné le « droit » c'est en le mettant sous la garde du « devoir. » Il ne prend pas l'homme par son côté égoïste, mais par son côté généreux. Son évangile n'est pas un code, mais un *sursùm corda*. Son idéal est autrement élevé que celui de Platon. Il veut avant tout sauver les âmes, attendrir et purifier les cœurs; il veut fonder le « royaume de Dieu, » sachant que tout le reste viendra par surcroît.

Les apôtres de la théocratie le considèrent comme un Pontife-roi tout puissant, qui a délégué à son vicaire toutes ses prérogatives illimitées, même celle « d'employer la force » pour dompter ou contraindre les consciences. Leur programme pourrait se résumer ainsi : « L'Eglise, c'est-à-dire le Pape, a reçu du Christ la mission de conduire les âmes à la vie éternelle. Pour accomplir cette mission, elle a le droit imprescriptible d'employer tous les moyens qu'elle juge à propos. Or l'Etat n'est qu'une collection d'âmes, et l'Eglise a sur les âmes groupées en nations les mêmes droits que sur les âmes isolées. Donc l'Etat doit être l'humble serviteur de l'Eglise, c'est-à-dire du Pape, et l'exécuteur obéissant de ses décrets; donc il doit employer son influence pour favoriser l'action du clergé, et sa force

pour « exterminer » au besoin les dissidents, qui sont « les ennemis de Dieu. »

Voilà, madame, ce que votre malheureux « déclassé » n'admettra jamais, précisément par ce qu'il veut rester fidèle à l'esprit de Jésus-Christ. Un tel programme, en effet, justifie ce légat féroce qui criait, au milieu du massacre de Béziers : « Tuez-les tous, Dieu saura bien discerner les siens ! » Il absout, du même coup, les grands criminels qui ont fomenté les guerres religieuses, ordonné le massacre de la Saint-Barthélemy et encouragé les dragonnades. Que dis-je ? il proclame la légitimité de l'Inquisition, et fait du « Bon Pasteur, » le complice de Torquemada !

Écoutez la voix de votre conscience, de votre cœur, et vous direz : C'est trop horrible pour être divin. Ah ! oui, ce programme peut être romain, espagnol, ce que vous voudrez, mais il n'est pas chrétien, car il est la négation la plus audacieuse de l'esprit et de la doctrine de notre Seigneur Jésus-Christ.

« Mon royaume, dit-il, n'est pas de ce monde. Celui qui emploie le glaive, périra par le glaive. Rendez à César, c'est-à-dire à l'État, ce qui est à César, et à Dieu, ce qui est à Dieu. » Aux disciples qui veulent appeler le feu du ciel sur une bourgade inhospitalière, il adresse ce reproche : « Vous ne savez pas de quel esprit vous

êtes; le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre, mais pour sauver. »

Il ne veut pas qu'on « achève de rompre le roseau à demi brisé, qu'on éteigne la mèche qui fume encore. » Il appelle ses apôtres, non pas pour en faire des « chasseurs, » mais des « pêcheurs » d'hommes. « Laissez croître ensemble, dit-il encore, l'ivraie et le bon grain, » c'est-à-dire l'impie à côté du juste, l'hérétique à côté du vrai croyant, « jusqu'au temps de la moisson » ou du jugement de Dieu, qui seul peut scruter les reins et les cœurs. Partout et toujours il condamne l'orgueil, la violence et l'esprit de domination, prêchant l'humilité, la charité, la tolérance. Partout et toujours il se montre doux aux simples, aux petits, aux pécheurs. S'il est parfois sévère, terrible même, c'est pour les vendeurs du temple, pour les princes des prêtres, et pour les pharisiens qu'il eut l'incomparable mérite de scandaliser toujours.

Ni pontife, ni tribun, le Christ apparaît au milieu des foules et s'en détache, comme le vrai Fils de Dieu, comme le divin Libérateur. Point d'oripeaux, point de pourpre, pour concilier le respect à cette incomparable personnalité. Elle est simple, dénuée, austère, et porte sans adjectif un nom aussi court que sublime : Jésus! Ah! qu'il est adorable dans sa robe sans coutures

avec son visage doux et grave, ses cheveux à la nazaréenne, au moment où il prononce le « sermon de la montagne ! » Elle dut tressaillir, cette montagne, non pas sous la sandale d'un prêtre-roi, mais sous la gloire d'un Messie !

C'est ainsi que votre humble serviteur vous conçoit, vous voit, ô mon Jésus : voilà pourquoi il se prosterne à deux genoux pour vous adorer, en disant avec votre apôtre : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant ! » Voilà pourquoi, du fond de son néant, à travers ses larmes, il ose vous crier, avec toutes les âmes troublées : « Restez avec nous, ô doux maître, car il se fait tard ! » Restez avec nous, pour empêcher les fils des ténèbres de replonger dans la nuit le monde dont vous êtes la lumière. Restez avec nous pour nous aider à vivre dans l'amour, et à mourir dans la joie.

VINGT-TROISIÈME EFFUSION.

LA GRANDE VICTIME¹.

Vous voulez, madame, que je vous 'parle encore de la grande Victime, à qui la terre doit sa rédemption. « Les heures les plus douces, dites-vous, sont celles que vous passez aux pieds de votre crucifix. » Je puis vous en dire autant, car jamais je n'ai trouvé tant de charme et tant de force que maintenant, dans la méditation des souffrances du Sauveur.

J'aime à le suivre des yeux de l'âme, au moment où il se présente à son Père, et lui dit : « Père, la fumée qui s'élève des autels de ce petit monde obscur et lointain qui s'appelle la terre ne vous inspire que le dégoût. Le sacrifice que vous préférez, c'est la prière qui s'élève des âmes droites et des cœurs purs. Laissez-moi descendre parmi ces aveugles pour leur dessiller

les yeux; laissez-moi prendre la livrée de ces proscrits pour les délivrer, et vider, s'il le faut, le calice de toutes les douleurs, pour apaiser votre justice. »

Envoyé par son Père sur sa demande, muni de ses instructions, et armé de sa puissance, le Christ quitte les cieux des cieux, avec un corps éthéré composé des essences les plus pures. C'est avec ce *corps spirituel*, mis au service de sa volonté toute-puissante, qu'il sèmera sur ses pas les plus merveilleux prodiges, qu'il apparaîtra aux yeux émerveillés de ses disciples, après le drame du Golgotha, et qu'il remontera vers son Père, quand tout sera consommé.

En attendant, il se revêt d'un corps charnel et passible, dans le sein de la vierge Marie, naît, grandit comme l'un de nous, en attendant son jour. Ce jour venu, il parle comme nul homme n'a parlé, et fait des œuvres que nul n'a pu faire. Les petits, les cœurs simples et droits, l'acclament et le bénissent en s'attachant à ses pas; mais les orgueilleux, les puissants, les heureux restent sourds à son enseignement et rebelles à son action. « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise! Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont point reçu! » Trop charnels pour comprendre le Verbe de l'Esprit, les princes des

prêtres, les conservateurs intéressés de la synagogue et de tous les abus qui leur profitaient se liguèrent contre l'Envoyé de Dieu, et finirent par le condamner à la *Passion* la plus douloureuse.

Cette *Passion* du Sauveur contient tous les baumes et toutes les leçons. Elle commence par l'agonie du jardin des Oliviers. Jésus s'affaisse, Jésus se plaint, et s'écrie : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Adorable défaillance qui fait de mon Christ le modèle le plus saint, le plus sublime et le moins désespérant pour tous les cœurs broyés. Oh ! oui, n'est-ce pas, il nous la fallait cette plainte sortie des profondeurs d'une âme divine, pour nous faire sentir que les larmes, les gémissements sont permis aux affligés, pourvu qu'ils sachent les couronner, comme Jésus, par ce cri d'amoureuse résignation : « Cependant, s'il faut que je le boive, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne ! »

J'ose à peine vous conduire avec la Victime au sanhédrin, devant ces princes des prêtres qui ne croient point, pour la plupart, à la vie future, et qui s'apprentent à condamner le *Juste* au nom de la justice, la vérité divine au nom de l'orthodoxie humaine ! Quelle violence dans l'hypocrisie ! quelle impudence dans le mensonge ! quelle rage en face de ce « coupable » dont la parole sape par

la base leur pouvoir tyrannique, et dont le regard est un glaive pour leur conscience étouffée ! Le soufflet reçu par le Christ, de la part de l'esclave, nous fait frémir, non-seulement parce qu'il est un outrage gratuit infligé à l'innocence, mais surtout parce qu'il est une prophétie de tous ceux que l'histoire devait enregistrer.

Le prétoire imite le sanhédrin, quoique avec moins de haine, et un peu plus de scrupules. Pilate connaît son code, et il a le sentiment de la justice, mais il a un grand défaut : celui d'être viveur comme un préfet de l'empire. Il voudrait bien sauver ce *Juste*, mais à condition de ne pas compromettre ses propres intérêts. Les ennemis de Jésus le savent, et soufflent ce cri à la populace qui entoure le tribunal : « Si tu ne condamnes pas cet homme-là, nous dirons que tu n'es pas l'ami de César ! » C'en est trop pour cette conscience qui n'est qu'honnête, dans un moment où il faut être héroïque. Pilate craint de perdre sa place, en s'exposant à encourir la disgrâce de Tibère, livre Jésus et se lave les mains !

Mais que dites-vous de ce peuple qui, quelques jours auparavant, jetait des rameaux sous les pas du Sauveur, et qui maintenant demande qu'on le crucifie ? Hélas ! ce peuple n'était peut-être pas si ingrat, si mauvais qu'on pourrait le croire, mais il était aveugle. « Il ne savait ce

qu'il faisait, » et il n'était cruel, infâme qu'à force d'être ignorant. Les pharisiens, les princes des prêtres avaient eu le temps de le « retourner » et de le rendre féroce en le « fanatisant. » Or, ce qui s'est vu à Jérusalem s'est vu partout, se voit encore, et se verra toujours, tant que le peuple ne sera point assez éclairé pour décourager, par son bon sens, les habiles qui le trompent pour mieux l'asservir.

La Victime prend sa croix et gravit lentement la montagne du sacrifice, pour se voir bientôt clouée et suspendue au gibet.

Le Dante a dit cette grande parole : « Plus un être est parfait, plus il sent le bien, plus aussi la douleur. » Or Jésus est l'esprit le plus saint, le plus élevé, le plus délicat incarné dans le corps le mieux organisé. Dès lors on peut supposer que ses rares heures de bonheur ont dû être des heures exquises, mais aussi que ses douleurs physiques ou morales ont été assez intenses pour être incompréhensibles. Nul n'a pu ressentir comme Lui la trahison de Judas, le reniement de Pierre, l'insolence des pharisiens, la morsure des clous, les affres de l'agonie.

Tombé des splendeurs des cieux sur notre terre ténébreuse, égaré au milieu d'une race à la fois orgueilleuse et charnelle, il excite l'étonnement, la stupeur, et bientôt la haine. On dirait,

s'il était permis de comparer l'atome à l'étoile, que le Christ, apparaissant sur notre planète, ressemble à l'Européen le plus beau, le plus élevé, débarquant au milieu d'une peuplade anthropophage de l'Australie. Le voilà sur la croix, suspendu dans le vide entre la terre qui le repousse ou l'insulte, et le ciel qui reste d'airain sur sa tête. Dans ce suprême isolement, broyé par la douleur dans toutes les fibres de son corps et de son âme, il ramène son regard au pied de sa croix, pour y trouver le comble de l'angoisse dans le regard de Celle qui va s'appeler désormais « la Mère de douleur ! »

On se demande quelles devaient être les pensées de la Victime lorsqu'elle comparait la société qu'elle avait laissée dans la « maison de son Père » à celle qui l'abreuvait de fiel et d'outrages. Quand on se rend bien compte de son origine céleste, qui le fait planer à une telle distance de ceux qu'il est venu sauver, on ne s'étonne plus de son immense pitié pour ces aveugles. On comprend cette prière qui s'exhale de son cœur avec son dernier soupir : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Prière sublime et touchante qui doit être celle de Jeanne d'Arc, de Jean Huss, de Savonarole, celle de tous les grands cœurs qui ont souffert persécution pour la justice !

On souffre, sans doute, en songeant que le Christ n'enveloppa de son regard, à ce moment suprême, que quelques femmes compatissantes, avec un seul de ses disciples ; mais on se sent consolé quand on comprend le sens du tableau que j'ai sous les yeux.

Ce tableau représente le Christ en croix. Au pied de la croix, on voit un groupe à genoux. Ce n'est pas un groupe d'esprits incarnés comme saint Jean ou Marie de Magdala. C'est un groupe d'anges, un groupe d'esprits célestes, dans l'attitude de l'adoration et de la pitié. Ils semblent dire à la Victime : « O Christ, Verbe incarné du Père, messager de sa pensée, tabernacle de son amour, tu n'es pas seul sur ton Calvaire. Ceux-là t'insultent, parce qu'ils ne te connaissent pas, mais nous autres, descendus des hautes sphères, nous t'adorons, parce que nous te connaissons. Nous savons qui tu es, d'où tu viens, et pourquoi tu es venu. Aujourd'hui nous partageons ton agonie, attendant l'heure où tout sera consommé. Demain nous te servirons d'escorte dans ton triomphe, lorsque tu retourneras vers ton Père, en lui apportant pour trophée un monde sauvé. »

Oui, Jésus a racheté la terre et son humanité, non-seulement en mourant pour elle, mais en lui apportant la lumière et l'amour. Il a fondé, parmi nous, la magnifique société des âmes qui s'ap-

pelle le royaume de Dieu. Cette société n'est pas une secte, c'est une famille qui embrasse « tous les hommes de bonne volonté, » toutes les âmes qui font effort pour monter. Jésus est mort les bras étendus, largement étendus, pour embrasser le monde. Tous ceux que le Père lui a confiés n'arriveront pas à la même heure au banquet qui leur est préparé, mais nul ne sera perdu à jamais. De siècle en siècle, de génération en génération, les grappes d'âmes, à mesure qu'elles mûriront, entreront dans les celliers du Père. Les autres achèveront de mûrir sous de nouveaux rayons et d'autres ondées, en attendant une autre vengeance.

Les grappes sont lentes à mûrir, je le sais, parce que trop de brumes interceptent la lumière et la chaleur du « Soleil de justice. » Cependant ce beau soleil dore le nuage même qui le voile, et le pénètre assez, pour autoriser les plus belles espérances.

Le monde moderne doit au Christ la vraie beauté des âmes. Le Dieu qu'il nommait son Père est devenu le nôtre. Ce culte spirituel, cette adoration en esprit et en vérité, cette belle religion fondée sur la paternité divine et la fraternité humaine tend à devenir la religion de tous les esprits éclairés, et sera la religion de l'avenir. Elle répond aux aspirations des cœurs purs et

des consciences droites ; elle affranchit les âmes, au lieu de les asservir ; elle prêche l'amour, au lieu de lancer l'anathème. Comme Jésus, et grâce à Jésus, nous nous sentons les fils de Dieu. Le Père est en nous, il habite nos cœurs et vivifie nos âmes. L'existence la plus terne a son échappée dans un coin du ciel, et l'esprit le plus simple connaît la voie pour y monter. Bien mieux qu'Isaïe, le divin Libérateur a pu dire aux âmes affamées de paix, de justice, d'amour et d'infini : « Vous tous qui avez soif, venez boire ; nourrissez-vous des aliments que je vous donne, et votre âme s'engraissera dans la joie. »

Cette joie, comme toutes les joies profondes, a une teinte de mélancolie qui provient de la soif insatiable du mieux. L'antiquité était sereine, parce qu'elle atteignait facilement son idéal : de nos jours, des prodiges s'opèrent et personne n'est content. Athènes est satisfaite avec quelques chefs-d'œuvre, Paris ne l'est pas avec toutes ses merveilles. Les anciens disaient : Tout est fini ! Nous disons : Tout est à faire !

L'idéal divin nous est apparu : il nous a parlé de la maison du Père, d'où il est descendu, et où il est remonté en nous montrant le chemin. Depuis ce jour, notre prison terrestre nous pèse d'autant plus qu'elle s'embellit davantage. Nous éprouvons la belle tristesse des Hébreux captifs

aux champs de Babylone. C'est en vain qu'on essaye de nous faire oublier la patrie dans l'ivresse des joies profanes et passagères. Nous avons suspendu nos harpes aux saules de l'Euphrate, et nous avons chanté, en mêlant nos larmes aux eaux du courant : « Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main se dessèche, et que ma langue s'attache à mon palais ! »

En mourant comme il est mort, le Christ a communiqué aux générations futures une force divine, la force de mourir en pardonnant !

Un moine patriote de Manille, soupçonné d'avoir voulu affranchir son pays du joug des Espagnols, avait été condamné à mort. Arrivé sur l'échafaud, il s'écrie : « Mais quel crime ai-je commis ? est-il possible de mourir ainsi ? Mon Dieu, il n'y a donc plus de justice sur la terre ? » Une dizaine de moines se précipitent, suppliant le malheureux vieillard de mourir en chrétien. — Mais je suis innocent. — Mais Jésus-Christ l'était aussi. — C'est vrai ! » Et la victime se résigne. Avant de serrer l'écrou, l'exécuteur vient s'agenouiller devant le condamné. « Père, pardonnez-moi si je vous tue ! — Mon fils, non-seulement je te pardonne, mais je te prie de remplir ton devoir ! »

Agneau de Dieu, par votre douceur dans le supplice, vous avez fait au monde chrétien, qui

est votre œuvre, une conscience qui ne s'étonne plus de ces miracles.

Ah ! je comprends, pour la première fois peut-être, cette parole divine, qui contient une si magnifique promesse : « Lorsque j'aurai été exalté j'attirerai *tout* à moi. » J'attirerai les âmes « en haut » pour les rendre lumineuses, et les cœurs pour les rendre héroïques. J'attirerai vers les sommets de la vérité, de la sainteté, au moment propice, non pas quelques élus, mais tous les esprits affranchis de la chair ; et rassemblant sur ces hauteurs l'humanité transfigurée, je l'introduirai dans la maison de mon Père, en lui disant : Père, voilà ma moisson ! Ceux-là sont dignes de boire avec moi le « vin nouveau » à votre table, car ils sont « un » avec moi, comme je suis « un » avec vous !

VINGT-QUATRIÈME EFFUSION.

LES ÉCLAIREURS.

Le Christ, madame, est le Rédempteur de la terre, mais il n'est pas le seul messie dont notre monde ait vu les œuvres. Il devait avoir pour auxiliaires, dans sa mission libératrice, une foule d'esprits supérieurs, incarnés parmi nous. De même qu'il avait eu des précurseurs dans les prophètes d'Israël, et dans les grands hommes de l'antiquité profane, de même il devait avoir une postérité glorieuse dans ses apôtres, dans nos hommes de génie, et dans nos grands hommes de bien.

S'associer, de près ou de loin, à l'œuvre du Christ, c'est choisir pour lot la gloire, mais aussi la douleur. Avant l'apparition du Messie on mettait à mort les prophètes, pour étouffer sur leurs lèvres hardies, le Verbe divin ; on for-

çait Socrate à boire la ciguë, pour avoir blasphémé contre les dieux, en proclamant l'unité de Dieu. Ceux qui sont venus après le Christ pour travailler à l'avancement de notre globe et de notre race, se sont vus, comme le Sauveur, méconnus, calomniés ou persécutés. « Jésus a dû achever en eux sa passion. » Quel est le génie que l'épreuve oublia de couronner? Quel est le héros pour qui la vie fut heureuse et longue? La couronne des grands hommes, comme celle du Christ, est une couronne d'épines.

Qu'elle est longue la liste des martyrs de la science du droit et de la liberté! Lisez-la, et vous verrez qu'il n'y a pas de plus beau calendrier.

Ces hommes, on l'oublie trop, n'étaient pas seuls : ils aimaient et ils étaient aimés. Quand ils secouaient la voûte écrasante des préjugés de leur époque, il ne s'agissait pas seulement, pour eux, de braver toutes les tortures : ils devaient affliger, compromettre des êtres chers. Pour se montrer fidèles à leurs convictions, ils devaient étouffer la voix du sang, la voix du cœur, et n'écouter que la voix d'en haut qui leur disait : « Parle malgré tes amis, tes sœurs qui te supplient ; ouvre les portes à la vérité captive, malgré les sanglots de ta mère, de ton épouse, de tes enfants qui te crient : « Sois sage, tais-toi, ou tu nous perds ! »

Etonnons-nous, après cela, de certaines faiblesses de la part des éclaireurs, de certaines hésitations et de certaines réticences.

« Quand il y avait eu au Colisée de Rome grande fête, grand carnage, dit Michelet, quand le sable avait bu le sang, que les lions se couchaient repus, souls de chair humaine, alors, pour divertir le peuple, on lui donnait une farce. On mettait un œuf dans la main d'un misérable esclave condamné aux bêtes, et on le jetait dans l'arène. S'il arrivait jusqu'au bout, si par bonheur il parvenait à porter son œuf jusque sur l'autel, il était sauvé. La distance n'était pas longue, mais qu'elle lui semblait longue ! Ces bêtes rassasiées, dormantes, ou voulant bientôt dormir, ne laissaient pas de soulever, au petit bruit du léger pas, leurs paupières appesanties, et semblaient se demander s'il fallait quitter leur repos pour cette ridicule proie. Lui, moitié mort de frayeur, se faisant petit, courbé, tout affaissé sur lui-même comme pour rentrer dans la terre, il eût dit, s'il eût pu dire : « Hélas ! hélas ! je suis si maigre ! lions, seigneurs lions, laissez passer ce squelette ; le repas n'est pas digne de vous. » Jamais bouffon, jamais mime n'eut tel effet sur le peuple : les contorsions bizarres, les convulsions de la peur jetaient tous les assistants dans les convulsions du rire. On se tordait sur les

bancs ; c'était une tempête effroyable de gaieté, un rugissement de joie.

« Eh bien ! ce spectacle s'est renouvelé à la fin du moyen âge , lorsque le vieux principe , furieux de se voir mourir , crut qu'il aurait encore le temps de faire mourir la pensée humaine. On revit , comme au Colisée, de misérables esclaves porter à travers les bêtes non rassasiées, non assoupies, mais furieuses, atroces, avides, le pauvre petit dépôt de la vérité pros-crite, l'œuf fragile qui pouvait sauver le monde s'il arrivait à l'autel. D'autres riront, malheur à eux ! moi, je ne rirai jamais à la vue de ce spectacle. Cette farce, ces contorsions pour donner le change aux monstres aboyants, pour amuser ce peuple indigne, elles me percent de douleur. Ces esclaves que je vois passer là-bas sur l'arène sanglante, ce sont les rois de l'Esprit, les bien-faiteurs du genre humain. O mes pères, ô mes frères, amis chéris de ma pensée, est-ce donc vous que je reconnais tremblants, souffreteux, ridicules sous ce triste déguisement ? Génies sublimes chargés de porter le dépôt de Dieu, vous avez donc accepté pour nous ce difforme martyr, d'être les bouffons de la peur ?

« Avilis ! oh ! non, jamais ! du milieu de l'am-phithéâtre, ils me disaient avec douceur : « Qu'importe, ami, qu'on rie de nous ? Qu'importe que

nous subissions la morsure des bêtes sauvages, l'outrage des hommes cruels, pourvu que nous arrivions, pourvu que le cher trésor, mis en sûreté sur l'autel, soit repris par le genre humain qu'il doit sauver tôt ou tard ? Sais-tu bien quel est ce trésor ? La liberté, la justice, la vérité, la raison.

« Quand on songe par quels degrés surgit toute grande pensée, on s'étonne moins de voir les humiliations, les bassesses, où peut descendre, pour la sauver, celui qui l'eut une fois. Qui nous donnera de pouvoir suivre, des profondeurs à la surface, l'ascension d'une pensée ? Qui dira les formes confuses, les mélanges, les retards funestes qu'elle subit pendant des siècles ? Combien de l'instinct au rêve, à la rêverie, et de là au clair-obscur poétique, elle a lentement cheminé ! Comme elle a erré longtemps entre les enfants et les simples, entre les poètes et les fous ! Elle éclate enfin lumineuse dans un génie, et elle le rend héroïque : elle l'embrase de dévouement, d'amour et de sacrifice. Il la place sur son cœur, et va à travers les lions. De là ce spectacle étrange que je voyais tout à l'heure ; de là cette farce sublime et terrible. Voyez comme il a peur, comme il passe humble et tremblant ! comme il serre, il cache, il presse ce je ne sais quoi qu'il porte. Ah ! ce n'est pas pour lui qu'il tremble !

Peur glorieuse, peur héroïque ! ne voyez-vous pas qu'il porte le salut du genre humain ? »

Notre siècle, madame, croyait avoir enfin conquis la liberté de la conscience et de la pensée, mais c'était de sa part une illusion. Le spectre du passé reparait « et l'homme de la nuit se voit armé de toutes pièces, pour anéantir l'homme du jour. Il le guette pour le poursuivre dans ses intérêts, ses affections, son honneur. Quiconque refuse de s'abdiquer, de prendre un masque, rompt avec toutes les espérances et toutes les sécurités de la vie. Professeur, il perdra sa chaire; médecin, avocat, négociant, il perdra sa clientèle; homme politique, il sera exposé à l'exil; écrivain, il se verra condamné à la prison, à l'amende ou écrasé sous le sarcasme; rentier paisible, il se verra disputer l'affection de sa fille et la confiance de son épouse. Oui, après tant de lutttes et de victoires que l'on croyait définitives, la bataille recommence sur toute la ligne, et les âmes, pour se tenir debout, ont encore besoin d'être intrépides.

Si la comparaison ne risquait de pécher par excès de grâce, je comparerais notre humanité terrestre à un oranger, où l'on voit simultanément des oranges mûres, des oranges vertes et des boutons en fleurs.

Les oranges mûres nous représentent les

esprits les plus avancés, qui frayent aux autres, à travers la neige ou les ronces, le chemin de tous les progrès. Ceux-ci ont un tort : celui d'avoir mûri trop vite, ou vécu trop tôt. Ils sont ordinairement incompris et traités de fous. Ainsi furent traités Christophe Colomb, Bernard Palissy, Jenner, Papin, Fulton et tant d'autres. Pilate, vous le savez, envoya Jésus à Hérode qui le pria de divertir sa cour par quelques miracles. Jésus n'ayant répondu à ces prétentions frivoles que par un mépris souverain, Hérode le fit revêtir d'une robe blanche, en le traitant d'insensé. Or Jésus, ainsi traité par ce roi, nous représente le génie traité de fou, dans tous les siècles, par la sottise.

Les oranges vertes sont le symbole des esprits moyens qui ont déjà quelques lueurs, mais qui se familiarisent facilement avec tous les abus dont ils ne souffrent guère, et s'en tiennent au *convenu*, pour ne pas se compromettre. Ceux-là constituent le monde comme il faut, le monde correct, paisible, passablement égoïste et très-conservateur. Ce monde-là veut l'ordre à tout prix, sans trop se soucier de la liberté, et n'a guère que du mépris pour les idéologues. Il n'aurait pas arrêté le Christ au jardin des Oliviers, mais, s'il l'avait vu entre deux gendarmes, il aurait murmuré tout bas : « Pour que l'autorité

le traite ainsi, il faut que cet homme ait fait un mauvais coup. »

Quant aux boutons en fleurs, ils représentent la foule ignorante, trop nombreuse hélas ! qui tourne à tout vent, et se met du côté de ses oppresseurs pour écraser de son pied lourd ceux qui voulaient l'affranchir.

Un prêtre, l'héroïque Jean Huss, était sur son bûcher dont les flammes commençaient à lui lécher les pieds. Il vit venir une vieille femme, une dévote de ce temps-là, qui ployait sous un fagot de bois sec. Elle voulait, la chère âme, gagner quelque mérite, en contribuant, pour sa part, au supplice de l'hérétique. Le martyr eut pour elle un regard de compassion, et s'écria : « O sainte simplicité ! »

A force d'être sainte, madame, cette simplicité est souvent incorrigible et d'autant plus meurtrière. Si le fanatisme est terrible, c'est qu'il tue le remords à force de pervertir la conscience. Or le fanatisme n'est guère possible sans cette simplicité qui s'appelle l'ignorance. La femme, de sa nature, est on ne peut plus sensible, et son cœur la dispose à endurer facilement, vous le savez, le noble tourment de la pitié. Cependant la femme, à toutes les époques de l'histoire, s'est montrée cruelle pour les initiateurs ; et de nos jours encore elle est la complice redoutable des

ennemis de la liberté. C'est que la femme est aveugle, et se figure que le mot d'ordre des princes des prêtres est le mot d'ordre de Dieu.

Le Christ savait combien il en coûte pour faire pénétrer une idée un peu élevée dans certaines âmes « simples » emprisonnées dans des corps gras : voilà pourquoi il a prononcé cette parole étonnante et sévère : « Ne jetez pas les perles aux pourceaux. » Il aurait voulu répandre à flots la lumière dont il était le foyer, mais il sentait que ses auditeurs en seraient scandalisés, à force d'en être éblouis. De là ces paraboles, ces réticences, qui révélaient les ménagements exquis d'une mère pour la candeur de ses enfants.

La révélation, quoi qu'on en dise, est progressive, et se proportionne au degré d'avancement des esprits qui la reçoivent. Depuis les temps les plus reculés, deux doctrines ont eu cours dans l'humanité : la doctrine scientifique et la doctrine symbolique ; celle des « initiés » pour qui on levait le voile, et celle de la multitude naïve, à qui on jetait en pâture la légende ou la mythologie. Les traditions élevées de la *Kabbale* se perpétuaient à côté des livres canoniques des Juifs ; les Brahmanes de l'Inde en savaient plus qu'ils n'en livraient aux *Soudras* ; les prêtres d'Égypte se moquaient entre eux du bœuf Apis, et les sages de la Grèce n'avaient

qu'un respect médiocre pour les dieux de l'Olympe.

De même qu'on voit dans le règne animal des aigles et des mollusques, de même on voit dans l'humanité de grands et de petits esprits. Les premiers réclament la vérité toute nue, et les grands horizons ; les autres veulent le demi-jour, les formes sensibles, la lettre précise, et les prescriptions minutieuses. On comprend dès lors que la même religion, au moins dans sa forme extérieure, ne peut pas plus convenir à toutes les âmes, que le même habit à tous les corps. Le christianisme lui-même, malgré la popularité de son enseignement, n'est pas compris de la même manière par une fermière de la Basse-Bretagne, que par Leibnitz, Bossuet ou Malebranche.

La vérité, ou la vraie philosophie, a dû rester, pendant de longs siècles, le patrimoine du très-petit nombre sur notre terre, parce que les esprits supérieurs n'y apparaissaient que comme de rares égarés. Ainsi s'explique la triste destinée de ceux qui ont été, parmi nous, la plus belle incarnation du génie. La plupart des grands hommes ont dû en appeler à la postérité, et lui confier l'honneur de réparer l'ingratitude ou l'injustice de leurs contemporains.

Cependant leur passage n'a point été stérile, car

le monde commence à moissonner dans le sillon qu'ils ont creusé au prix de tant de labeurs. Notre siècle, si bien nommé, le siècle « des écoles » est témoin d'un grand fait: la vérité, si longtemps aristocratique, devient démocratique; la lumière, malgré bien des entraves, pénètre dans les masses par toutes les fissures, et le peuple est moins facile à tromper. Le talent, le génie surtout, ne meurt plus de faim, et loin de le proscrire on l'admire. Paris, le grand Paris, fait de splendides funérailles à des hommes que Philippe II aurait fait brûler vifs, ou que Louis XIV aurait envoyés pourrir à la Bastille.

Tout se remue, tout fermente dans cette cuve immense qui se nomme Paris, l'inférieur et le divin. On n'a pas tort de l'appeler la capitale du monde, car elle en est tout à la fois l'égout et le soleil. C'est là que toutes les hontes se cachent, mais c'est de là aussi que partent tous les rayons. Si le vice y cherche sa pâture, toute gloire s'y fait sacrer. Et, phénomène miraculeux, Paris est assez grand pour être incompressible. On peut le surprendre par une nuit sombre, et l'inonder de prétoiriens, on ne bridera jamais ni sa pensée ni sa parole; on n'étouffera jamais son formidable rire. Or, tant que Paris parle, le monde ne peut s'endormir, et quand il s'avise de rire, il tue toutes les tyrannies.

Que d'autres voient dans ce fait un malheur, je ne m'en étonne point, mais pour moi j'y vois un joyeux pronostic des temps nouveaux. Si je souffre de mes idées, elles sont aussi, pour mon pauvre cœur, la source d'une grande joie : celle de pouvoir aimer, en les admirant, des hommes qu'on m'apprit jadis à plaindre ou à haïr. Hélas ! oui, dans ma ferveur et mon ignorance, je regardais nos savants, nos poètes, nos artistes, nos hommes d'Etat, comme des ennemis de Dieu, comme une proie réservée aux démons ! Et maintenant, grâce à ma foi nouvelle, je les vénère comme les nobles pionniers de la civilisation, je les salue comme des candidats à la gloire des séraphins.

VINGT-CINQUIÈME EFFUSION.

L'ANGE DE LA FRANCE.

Vous êtes étonnée et scandalisée, madame, de ce que la congrégation romaine, qui a canonisé Benoît Labre et Pierre Arbuès, refuse de canoniser Jeanne d'Arc. C'est que vous ignorez sans doute la raison profonde qui fit condamner au bûcher l'incomparable vierge de Domremy. Ce qui m'étonne, moi, ce n'est pas la répugnance de la curie, mais la froideur de la France.

Jeanne d'Arc fut notre Messie national, et si nous avons la mémoire du cœur, le jour de sa naissance ou de sa mort serait férié, depuis des siècles, par le peuple qui lui doit son salut.

Quelle légende peut être comparée à l'histoire si poétique, si merveilleuse et si navrante de la vierge de Domremy ? Nulle vie plus pure, plus féconde ne fut tranchée par une mort plus tra-

gique et plus douloureuse. Nulle *Passion* n'eut plus de ressemblance avec la Passion du Sauveur. Nul sanhédrin ne copia mieux celui qui jugea le Libérateur du monde, que celui qui condamna au bûcher la Libératrice de la France.

Jeanne, toute jeune encore, avait entendu sa marraine lui chanter peut-être, sous le vieux chêne aux fées, la prophétie de Merlin l'enchanteur : « Je vois la Gaule perdue par une femme, je vois la Gaule sauvée par une vierge des marches de la Lorraine et d'un bois chesnu venue. Je vois un ange aux ailes d'azur, éclatant de lumière ; il tient en ses mains une couronne, une couronne royale. Je vois un cheval de guerre aussi blanc que la neige ; je vois une armure de bataille aussi brillante que de l'argent. Oh ! que de sang ! il jaillit, il coule à torrents ! à travers le brouillard sanglant je vois une vierge guerrière. Elle bataille, elle bataille au milieu d'une foule de lances ; elle semble chevaucher sur le dos des archers. Le sang a cessé de couler, la foudre de gronder, l'éclair de luire. Je vois un ciel serein, les bannières flottent, les clairons sonnent, les cloches résonnent : cris de joie, chants de victoire ! La vierge guerrière reçoit des mains de l'ange la couronne royale. Un homme agenouillé, portant long manteau d'hermine, est couronné par la vierge guerrière. »

Cette prophétie résume la vie de Jeanne dans sa phase éclatante, et raconte la gloire de son Thabor. Voici venir les longues angoisses du jardin des Olives, en attendant celles du sanhédrin et celles du calvaire. Trahie par ses compatriotes, oubliée par son roi qu'elle avait fait sacrer, voilà Jeanne livrée comme *sorcière* aux princes des prêtres, et l'interrogatoire commence.

« Vous prétendez, lui dit l'évêque Cauchon, avoir eu des révélations, des visions; en êtes-vous bien sûre? — Oui, messire, parce que cela est la vérité. — D'où venaient ces voix? — De Dieu. — Ces voix sont-elles les voix de sainte Marguerite et de sainte Catherine qui vous sont apparues? — Oui. — Lequel des deux papes est le vrai pape? — Il y a donc deux papes? — Si vous êtes inspirée de Dieu, vous devez savoir auquel des deux papes vous devez obéir? — Je n'en sais rien : c'est au pape à savoir s'il obéit à Dieu, et à moi d'obéir à qui obéit à Dieu. — Depuis que vous êtes prisonnière, vos voix vous ont-elles promis votre délivrance? — Tout à l'heure encore elles m'ont dit : Souffre courageusement ton martyre, tu gagneras le paradis. — Croyez-vous le gagner? — Je le crois aussi fermement que si j'y étais déjà. »

La foi naïve de la vierge martyre illumine ses

beaux traits et leur donne une expression céleste. Ses yeux noirs, brillants du doux éclat de l'inspiration, sont levés vers le ciel dont ils contemplent l'azur, à travers la fenêtre du sombre édifice. Cauchon l'arrache à son extase en lui disant :

« Jeanne, croyez-vous être en état de péché mortel? — Je m'en rapporte à Dieu pour tous mes actes. — Vous croyez donc inutile de vous confesser, quoique en état de péché mortel?—Je n'ai jamais commis de péché mortel. — Qu'en savez-vous? — Mes voix me l'auraient reproché, et mes saintes m'auraient délaissée. »

Jeanne est reconduite dans son cachot, où Cauchon, revêtu de ses ornements, vient bientôt la rejoindre, accompagné de sept prêtres :

« Vous voulez, Jeanne, recevoir les sacrements de l'Eglise : soumettez-vous donc à l'Eglise. — Si mon corps meurt en prison, je vous demande pour lui la terre sainte ; si vous me refusez, je m'en réfère à Dieu qui m'a toujours inspirée. — Voilà une parole bien grave : entre vous et Dieu, il y a l'Eglise ; voulez-vous, oui ou non, vous soumettre à l'Eglise? — Je suis venue vers le roi, pour le salut de la France, de par Dieu et ses saintes. A cette Eglise-là, *celle de là-haut*, je me sou mets en tout ce que j'ai fait et dit. »

Un siècle plus tard, une autre victime devait

monter au bûcher sur la grande place de Florence. Cette victime était un prêtre et s'appelait Savonarole. L'archevêque lui dit : « Je vous retranche de l'Eglise. — De l'Eglise militante, oui, de l'Eglise triomphante, non, vous n'avez pas ce pouvoir. »

Jeanne d'Arc avait servi de modèle à l'apôtre-martyr. « Ainsi vous refusez, lui dit Cauchon, de vous soumettre au jugement de l'Eglise militante? — Je m'en rapporte à cette Eglise, si elle n'exige pas de moi l'impossible. — Qu'entendez-vous par là? — Renier les visions que j'ai eues de par Dieu. — Mais si l'Eglise déclare ces visions diaboliques? — Je m'en rapporte à Dieu seul; je n'accepte le jugement d'aucun homme. — Ainsi, vous ne vous croyez pas sujette de notre Saint-Père le Pape, de nosseigneurs les cardinaux? — Je me reconnais leur sujette, Dieu le premier servi. — Vous me répondez en idolâtre, vous mourrez en apostate. — Je suis bonne chrétienne, je mourrai en chrétienne. »

Le 30 mai 1431 se lève, dit un grand historien. Jour le plus auguste et le plus sombre qui ait paru sur la terre, après le drame de Golgotha. On annonce à la vierge qu'elle va mourir, et celle-ci, pour comble de malheur, n'entend plus les voix de ses sœurs du paradis. La voilà seule, comme le Christ au Calvaire, dans l'angoisse et

dans le vide. On lui pose sur la tête la mitre des condamnés de l'inquisition. La foule l'insulte comme « apostate, » de même qu'elle avait insulté Jésus comme blasphémateur ! « La fille au grand cœur » pardonne à tous, pardon sublime qui embrasse deux rois et deux royaumes. On lui apporte la croix qu'elle embrasse « moult étroitement et longuement. » La flamme enveloppe, lèche, son corps virginal. « Mon Dieu, Jésus, Marie, mes voix ! Oui, mes voix étaient de Dieu ! » Tous pleurent, même ses juges et ses bourreaux. Jeanne a disparu dans la flamme et la fumée, mais soudain le vent écarte les tourbillons ardents, pour laisser apparaître une dernière fois la victime « qui va être délivrée par grande victoire. » Jeanne pousse un cri doux et terrible ! Jésus ! et le soldat qui remplit sur cet autre calvaire le rôle de Longin, « voit partir de la terre de France, et s'envoler au ciel, une colombe blanche ! »

Recueillons-nous, madame, devant la merveilleuse figure de cette vierge qui sauva la France, et mourut pour elle, avant d'avoir vingt ans. Longtemps les historiens l'ont méconnue, diminuée, en nous cachant la vraie cause de sa mort. Il s'est même trouvé un homme d'esprit qui a eu le triste courage d'insulter à sa mémoire, à l'instigation d'un roi de Prusse. D'autres plus habiles

ont cherché à la confisquer en la réhabilitant. Pour nous, fils de la Gaule, apôtres de cette liberté sacrée que nous appelons liberté de conscience, nous l'admirons, nous la vénérons comme notre grande sainte, comme notre patronne.

Quelles réponses humbles et fières, intrépides et réservées elle fait entendre à ces juges qui se croient les interprètes de la Justice et de la Vérité ! Quelle foi dans les esprits célestes qui l'ont suivie dans sa mission pour l'aider à l'accomplir ! Otez de cette vie miraculeuse l'*inspiration*, le commerce avec le monde invisible, elle ne se comprend plus. Acceptez cela, et tout se comprend. Fortifiée par cette assistance mystérieuse, par ses colloques fréquents avec ses amies du ciel, la vierge héroïque refuse de « renier ses voix, » d'abdiquer sa conscience, en face d'une autorité qui se prétendait infaillible, au moment même où elle allait donner à cette prétendue infaillibilité un éclatant démenti.

Jeanne devant cet évêque et ses acolytes, c'était le vaillant esprit de la Gaule, peut-être une vierge réincarnée de l'île de Senn, se dressant fière et superbe devant le génie de Rome, et revendiquant la liberté imprescriptible de la conscience humaine. Incarnation charmante et merveilleuse d'un esprit céleste, elle voyait, par la seconde

vue, les formes éthérées de ses esprits protecteurs, de ses « anges gardiens » qu'elle appelait sainte Catherine et sainte Marguerite. La voix de ces esprits purs était pour elle la voix du ciel, la voix de Dieu, la voix de la conscience qui ne trompe jamais. Cette voix intime, vraiment infaillible, elle la préférait à celle des prêtres de Rome ; et en cela consistait le crime irrémissible, la grande apostasie qui devait faire, de la noble héroïne, une incomparable martyre.

Voilà pourquoi, madame, la vierge de Domremy ne sera jamais canonisée. Non, Rome ne peut se déjuger, en plaçant sur les autels la vierge qui eut la miraculeuse audace de préférer la voix des « saintes » à la voix d'un évêque. D'ailleurs ce serait l'amoindrir que de la mettre au rang de Marie Alacoque, après avoir jeté au vent la poussière qui fut sa prison. Jeanne d'Arc ne sera jamais une sainte romaine, mais elle sera toujours une sainte gauloise, qui aura pour autels tous les cœurs généreux qui vibrent encore du saint amour de la Patrie.

O vierge naïve et pure, je vois d'ici la place où fut le « chêne des fées, » la prairie où tu gardais enfant le troupeau de ton père, le cimetière où tes saintes parlèrent à ton âme, et je pleure d'attendrissement. Il me semble que tu es là tout près de moi, que tu me parles tout bas, comme

tes saintes te parlaient. Suspect comme toi, parce que je ne puis pas plus que toi renier mes voix intérieures, je frissonne parfois comme tu frissonnais dans ta prison de Rouen. Mais ta douce voix me rassure, me console et m'encourage, en me disant que tu planes maintenant, comme un ange protecteur, sur notre France bien-aimée. Non, tu ne permettras pas qu'elle meure étouffée sous les étreintes du génie funeste qui condamna ta chair virginale aux tortures du bûcher. Le ciel, j'en ai la confiance, t'envoya parmi nous, non-seulement comme un ange de bon secours, mais comme le gage d'une faveur plus grande. Les temps sont proches, et si la terre de Judée eut l'incomparable privilège de tressaillir jadis sous les pas du Rédempteur, la terre des chevaliers entendra bientôt, je l'espère, pour le redire à toutes les nations, le Verbe des « messagers divins » qui préparent l'ascension des mondes.

VINGT-SIXIÈME EFFUSION.

LE SOLDAT DE DIEU.

Oui, madame, il faut que la France ait quelque titre spécial aux faveurs du ciel, pour avoir mérité l'apparition d'un messie comme Jeanne d'Arc. Loin de moi de vouloir diminuer le mérite ou la gloire des autres peuples, et de me montrer injuste ou ridicule à force de patriotisme. Nous sommes moins sérieux et moins pratiques, peut-être que les Anglais, moins réfléchis et moins profonds que les Allemands, mais nous avons un cachet que nulle nation ne possède au même degré ; je veux parler de cette générosité chevaleresque, souvent aventureuse, qui fait de la France l'apôtre de la justice et de la liberté dans le monde.

Strabon, ayant parcouru l'ancienne Gaule, ne put retenir son admiration, promettant au peuple qui l'habitait les plus belles destinées. La France,

en effet, étonne le monde par ses ressources inépuisables et résume toutes les beautés de la zone tempérée. Aussi a-t-elle tenté tous les envahisseurs, pour qui elle avait toutes les séductions du jardin des Hespérides. Mais c'est en vain qu'on la pille, ou qu'on la saigne : elle sort de toutes les épreuves, toujours vaillante, toujours prospère. Elle est la « Terre promise » de l'Occident, et son peuple est le vrai « peuple de Dieu » qui doit préparer l'avènement de l'Esprit.

L'élément primitif et principal du peuple français est le Gaulois. Il y a bien en lui du Germain, du Grec, du Romain, mais ces alluvions n'ont pu altérer essentiellement le vieux terroir. De là cette humeur dont nous avons gardé le monopole. Le Gaulois a su rester frondeur pendant son long esclavage. Nul n'a su, comme lui, cacher l'épigramme sous une naïveté voulue et admirablement jouée. Rien d'irrespectueux, sous son air de soumission, comme cet esprit que la prudence oblige à être fin, et qui trouve « l'art de tout dire sans aller à la Bastille. » Nos admirables railleurs ont fait du sarcasme une épée plus terrible que *Durandal*, et chacun de leurs coups enlève le morceau. Le bon goût est, pour nous, le premier des sens, et le ridicule ne tue nulle part comme en France, parce que nulle part il n'est mieux senti.

Nous joignons à cette *humour* gauloise une autre qualité essentiellement nationale qui n'est autre que la franchise. Le caractère français est clair, limpide comme notre langue. Il a horreur du mystère, du sous-entendu, et surtout des restrictions mentales. Ne sachant rien déguiser, il s'indigne qu'on oppose la ruse à sa sincérité. Il peut être victime des habiles ou des menteurs, mais il s'en venge en les méprisant. Pour lui, un masque est plus qu'une lâcheté, c'est une injure. Trop indulgent pour certaines faiblesses, il est inexorable pour l'hypocrisie. Rien n'égale surtout son dédain pour ceux qui veulent faire de Dieu le complice de leurs passions, et s'il absout don Juan, il reste implacable pour Tartufe.

Le Gaulois représente l'élan, la spontanéité, et surtout la bravoure. La *furia* gauloise est la mère de la *furia* française. « Le premier des Français, a dit un prince écrivain, s'appelle Vercingétorix. » Rien de plus noble, de plus fier, de plus chevaleresque, en effet, que ce grand « chef des braves, » dont la vie fut celle d'un héros, et dont la mort fut celle d'un martyr. Cette bravoure, souvent téméraire, n'a rien qui doive nous étonner. Nos pères croyaient d'une foi inébranlable à la vie future. Ils affectaient pour la vie présente un superbe dédain, convaincus qu'ils étaient de revivre, en corps et en âme, dans les

mondes « où les méchants deviennent bons, et où les bons deviennent meilleurs. »

A cette fierté hardie et primesautière, l'Evangile est venu joindre la bonté pour les faibles, la compassion pour les victimes, qui se marie si bien avec le vif sentiment de la justice, et la jalousie de l'honneur.

Peuple soldat, peuple apôtre, nous avons fait les croisades pour conquérir un sépulcre vide. Nous avons pleuré, trop pleuré peut-être, sur le martyr de la Pologne, et nous avons gardé longtemps le ruineux monopole des guerres entreprises au profit d'une idée. Cette générosité, qui fait sourire nos voisins, nous empêchera toujours d'être un peuple vraiment colonisateur. Nous sommes trop chevaleresques pour être pratiques. Il nous répugne de nous enrichir en pressurant les vaincus, et au lieu d'amasser des trésors, nous nous contentons de cueillir des lauriers. Nos admirables officiers de marine ne reculent devant aucune immolation, quand il s'agit de l'honneur de la mère patrie, mais ils sont trop équitables, trop généreux, trop sensibles, quand ils gouvernent une terre conquise, pour se résigner au métier de succeurs ou de tyrans. Nous ne sommes pas des marchands, mais des semeurs : la semaille faite, nous revenons pauvres, fatigués, mais le cœur content, sans nous demander qui recueillera la moisson.

Le cœur de la France a le don des belles larmes, et la passion des grandes œuvres. Comme un preux qui a le pied à l'étrier, le peuple français se tient debout depuis des siècles, écoutant le cri de toutes les détresses pour leur porter secours. « Regardez partout, s'écrie Donoso Cortès, cherchez le point de l'espace où s'accumulent les plus grandes catastrophes, les plus saintes infortunes : si ce point n'est pas l'Angleterre, le peuple anglais demeurera tranquille dans son indolente majesté. Mais ce point ne fût-il pas la France; fût-il au fond des régions polaires, un courant électrique s'établit instantanément entre ce point souffrant du globe et le peuple français, qui se lève aussitôt, saisi de la douleur qu'on lui révèle, et s'agitant pour y porter remède. »

La France prend moins de ventre que les autres nations, parce qu'elle est artiste. Chez elle comme chez la femme, le cœur tient plus de place que l'estomac.

Nul peuple n'a produit tant de soldats intrépides, tant d'apôtres, tant de saints actifs et bienfaisants. Son calendrier pourrait s'appeler le calendrier du dévouement. La France est le berceau de ces anges de bon secours que nous appelons les « sœurs de charité. » Nous en fournissons à toute la terre, et partout ces anges bénis s'en vont déployant la candeur résolue, l'entrain dans

le sacrifice, nos qualités même imprégnées de l'arome de Jésus-Christ.

La France a la passion des aperçus généraux et des progrès humanitaires, au point d'oublier souvent ses propres intérêts. A l'époque mémorable où sa grande âme enfanta notre prodigieuse révolution, elle ne se contenta pas de proclamer les droits des citoyens français, elle proclama les *droits de l'homme*. Elle eut le courage de se saigner à blanc, non-seulement à son profit, mais au profit du genre humain. Quand ses légions déguenillées et victorieuses franchissaient les Alpes ou le Rhin, ce n'était pas pour opprimer l'Europe, mais pour l'affranchir. De nos jours encore, l'Italie accueillait notre armée par ce cri qui ressemble à un hosanna : « Vive l'armée généreuse ! *Eviva l'armata generosa !* » Si nos orateurs parlent à la tribune, ils ne s'adressent pas à l'assemblée qui les écoute, mais au monde qui s'apprête à lire leurs discours. Si nous chantons par la voix de nos poètes, c'est pour glorifier la solidarité universelle ; si nous rêvons par le cerveau de nos économistes, c'est pour préconiser le *libre échange* et remplacer la guerre par l'arbitrage. « Tout homme, disait Jefferson, a deux patries, la France et la sienne. »

Ceci nous autoriserait à croire, madame, que notre beau pays est le rendez-vous terrestre des

esprits les plus avancés ; qu'il est, le dirai-je ? la nouvelle Palestine, où descendront bientôt les messies de l'avenir.

La Gaule s'est convertie au christianisme avec empressement, parce que la religion du Christ est faite pour être accueillie par tous les cœurs généreux. Cependant, tout en devenant chrétienne, elle est restée gauloise, frondeuse, et fort peu disposée à se laisser dominer par le génie de Rome. Ce génie de la Rome papale, comme celui de la Rome des Césars, procède par la force, la discipline, l'autorité, et broie l'individu sous la hiérarchie, au profit de l'unité. Le génie de la Gaule, au contraire, est avant tout spontané, individuel, et fort amoureux de l'indépendance. Il est vert comme le gui, mordant comme le sel, gai comme l'alouette, audacieux comme l'aigle. Nous le voyons incarné, à travers les siècles, avec plus ou moins d'éclat, dans Merlin l'enchanteur, Abeilard, Joinville, La Boétie, La Fontaine, Molière, et surtout dans notre incomparable Jeanne d'Arc.

Voilà pourquoi, même à l'époque de sa plus grande ferveur, l'Eglise de France a su défendre avec tant de jalousie les *libertés gallicanes* contre les empiétements de la curie romaine. Elle allait jusqu'à faire un dieu de son roi, pour l'opposer avec plus d'avantage à cet autre dieu qui s'ap-

pelle le pape. Elle restait fidèle au catholicisme, parce qu'elle aimait sa grande poésie, et le considérait comme la forme la plus rationnelle du christianisme, mais elle répudiait avec horreur les doctrines ultramontaines. Jamais elle n'a voulu subir les tribunaux de l'inquisition. Jamais elle n'a pu trouver dans son sein un homme assez sûr, assez « parfait » pour fournir un général à la « Compagnie de Jésus. »

Cette antipathie profonde, entre le génie de Rome et le génie de la Gaule, s'est révélée de nos jours d'une manière bien éclatante. Vous savez comment fut accueilli, dans notre patrie, ce symbole qui s'appelle le *Syllabus*, et ce dogme nouveau qui s'appelle l'*infaillibilité* ? Eh bien, ce symbole ne fait que résumer, ce dogme ne fait qu'affirmer les pures doctrines romaines ; et ces doctrines étaient acceptées depuis des siècles par d'autres nations catholiques. Si elles nous sont apparues comme des nouveautés monstrueuses, c'est que la France les avait toujours considérées comme inacceptables par son esprit et incompatibles avec ses institutions.

Aujourd'hui, je le sais, la France offre au monde un spectacle qui le surprend et l'attriste. Les doctrines qu'elle regardait comme des attentats, sous ses rois « très-chrétiens » y sont affirmées comme des dogmes, en dépit des lois.

Les vieilles traditions de l'Église gallicane y sont répudiées comme des blasphèmes, ou passées à l'état de fossiles. Toutes les faveurs, tous les égards, sont le partage de ceux qui font profession de saper les fondements de notre droit public ; tandis que nul temple ne serait ouvert, nulle chaire ne serait accessible au prêtre chrétien qui s'aviserait de penser comme Pascal, ou de prêcher comme Bossuet !

Oh ! oui, la postérité de saint Ignace peut s'applaudir du résultat de ses efforts, et se dire, en contemplant ses conquêtes : J'ai vaincu ! le génie de la Gaule est enfin terrassé par le génie de Rome !

Cependant une voix me dit que cette victoire n'est qu'apparente, et que la grande âme de ma patrie reste rebelle à toutes les obsessions qui semblent l'étouffer. Elle est calme, calme comme le force qui se contient, mais le jour est proche où elle saura formuler ce verdict : Prête à accepter le Christ pour guide, je refuse absolument de subir le prêtre comme maître.

L'alliance du trône et de l'autel, croyez-le bien, n'est plus qu'un rêve auquel il est temps de renoncer. On respecte, on vénère le prêtre qui accomplit sans bruit sa mission de paix et de charité, mais on est tout disposé à le combattre, même à le haïr, quand il quitte l'ombre sacrée

du temple pour soulever la poussière du forum, ou porter le trouble dans le foyer. Les princes de l'Église en gémissent et prétendent que la religion se perd, mais ils se trompent. La religion ne se perd pas, elle s'épure à mesure que les esprits s'éclairent. La France refuse d'être idolâtre parce qu'elle ne veut plus être esclave, mais elle entend rester chrétienne, et justifier toujours ces belles paroles d'un vieux saint : *Gesta Dei per Francos !*

Nous savons, madame, comment les fils du passé entendent ces mots dont ils ont tant abusé. Pour eux ils signifient que la France doit verser à flots son or et son sang pour assurer le triomphe de la théocratie, en étouffant partout la liberté. Pour nous, elles ont un autre sens, parce que notre Dieu n'est pas leur Dieu. Celui dont nous voulons réaliser les desseins, pour le bonheur de la terre et la joie du ciel, ne s'appelle pas le Saint-Père, mais le Père, c'est-à-dire la Lumière, la Justice et l'Amour. Voilà le vrai Dieu dont la France veut rester la « fille aînée, » le seul Roi dont le peuple français veut rester le soldat.

VINGT-SEPTIÈME EFFUSION.

LE NOIR ET LE BLEU.

Comme vous le dites, madame, je suis de mon siècle, et je me réjouis de ses conquêtes, sans fermer les yeux sur ses infirmités. C'est une maladie dont j'ai beaucoup souffert, et dont je ne guérirai jamais, parce que j'ai eu le malheur irréparable d'étudier l'histoire dans nos grands historiens.

Cependant je ne suis pas plus insensible que vous à « la poésie du moyen âge, » et je comprends votre faible pour les vieux châteaux et les tournois, pour les chevaliers et les troubadours. Les grandes forêts giboyeuses, les étangs poissonneux auraient eu pour moi bien des attraits, et j'aurais été enchanté de vous accompagner, par une belle matinée, à une belle chasse au faucon. La vie, je l'avoue, pouvait avoir bien des charmes, à cette

époque, pour quelques privilégiés, mais vous ne songez point assez peut-être à l'effroyable oppression qui pesait sur la multitude.

L'invasion des barbares a été, pour l'Europe occidentale, une invasion « d'esprits inférieurs » incarnés dans des corps pleins de vigueur. Ces esprits inférieurs ayant pour eux la force, en ont abusé pour se faire sur la terre conquise un paradis plus ou moins grossier, en condamnant à l'enfer la masse des vaincus. Pour comble de malheur, la théologie qui régnait alors semblait les justifier, car la terre ne faisait que copier le ciel. Le Dieu tout-puissant, entouré de ses rares « prédestinés » au milieu des délices de l'Empyrée, servait de modèle au roi entouré de ses « leudes, » ou au haut seigneur entouré de ses vassaux. Les vainqueurs sont les « nobles, » les « élus ; » les vaincus sont les « vilains, » les « réprouvés. » Aux premiers, la liberté, les festins, la vie large et pleine ; aux autres, l'esclavage, la misère et le labeur sans fin, avec la peur du « diable » et la perspective des brasiers éternels.

Partout l'arbitraire supprime le droit : la grâce règne au ciel et la faveur ici-bas, mais nulle part la justice.

J'entends bien, à certains jours, un moine qui parle dans le moutier. Le seigneur, ou 'sa « haute et puissante dame, » est dans son banc armorié :

les serfs sont là pêle-mêle sur la terre battue. Le ministre du Christ va sans doute s'adresser au baron pour lui dire : « Aimez ces petits, car ils sont vos frères. Ne laissez point leur patience, respectez leur vie, ménagez leurs forces. Gardez-vous surtout de porter dans leur foyer si pauvre, si nu, le désespoir avec le déshonneur. Souvenez-vous qu'il y a là-haut un Seigneur plus puissant que vous, qui voit vos œuvres, et s'apprête à vous juger. » Hélas ! il est rare que le moine ose se permettre de pareils accents. Il préfère se tourner vers les petits pour leur ordonner, sous peine de l'enfer, de payer exactement la *dîme*, d'honorer le seigneur qui foule sa moisson, et de ne pas toucher au gibier qui la ravage. Il fait partie des élus et profite, avec le baron, de la pieuse résignation des réprouvés.

« On rencontre parfois, dit un grand écrivain que je cite de mémoire, un pic immense qui se dresse dans un entassement confus de roches amoncelées, au milieu d'un monde varié d'arbres et de verdure. Ce solitaire noir et chauve est le fils des entrailles de la terre, dont il a déchiré les couches profondes pour émerger à la lumière du soleil. Ce sombre témoin des tortures du monde intérieur semble y rêver encore, sans se laisser distraire de sa mélancolie sauvage par les splendeurs qui l'entourent. Quelles convul-

sions terribles arrachèrent du fond du globe ce prodigieux soupir ? »

Eh bien ! ce pic nous représente le peuple vaincu, le peuple esclave à bout de patience, et faisant sauter le couvercle de sa chaudière pour revendiquer sa place au soleil de la justice éternelle.

Oui, le peuple chrétien, le peuple racheté, a porté plus de mille ans sur ses épaules les couches superposées de toutes les oppressions. Courbé sur son sillon, l'estomac vide et le cœur triste, le serf, le fils des vieux Gaulois songeait. Il songeait, le malheureux, à son père pendu au poteau, pour avoir tué le sanglier qui ravageait son champ ; il songeait à sa fille, à sa jeune épouse emportée en croupe dans l'aire du vautour. Il songeait à son nouveau-né qui devait être esclave comme lui, damné comme lui. S'il levait les yeux, c'était pour voir se dresser à l'horizon deux tours sombres : le clocher de l'église et le donjon féodal. S'il prêtait l'oreille, c'était pour entendre la cloche du moutier qui tintait : « Toujours ! toujours souffrir, toujours ravalier sa colère ! » Et la cloche du castel qui sonnait : « Jamais ! jamais libre ! jamais homme ! »

Oh ! madame, étudier l'histoire, la vraie histoire, c'est s'exposer à ne pouvoir plus rire. Que nos pauvres pères ont souffert ! Que l'horizon,

pour eux, était noir, et combien l'existence était amère ! Et voilà le régime qu'on nous vante comme l'apogée du règne de Jésus-Christ !

Je me reporte, par la pensée, à cinq ou six siècles en arrière, et je me figure un ange s'approchant du malheureux serf pour déchirer à ses yeux le voile qui lui cachait l'avenir. « Pauvre esclave de la glèbe, lui dit-il, non, tu n'es pas un damné, un *vilain* ; tu es mon frère cadet, car tu es, comme moi, comme le seigneur du château, un fils de Dieu. Encore quelques épreuves, et tu auras comme moi des ailes pour parcourir les cieux qui seront ton domaine. D'ici là tu peux être patient, car tu verras des miracles. Tiens, regarde ces hommes assemblés : les prêtres crient : Plus de *dîmes* ! les seigneurs crient : Plus de droits seigneuriaux, plus de *corvées* ! On entend des mots nouveaux que tu n'entendis jamais, car on proclame les *droits de l'homme et du citoyen*. Et ces hommes qui tressaillent en écoutant les versets de cette Bible nouvelle, ce ne sont pas tes arrière-petits-fils, non, c'est toi-même, ce sont tes compagnons d'esclavage réincarnés, pour toucher le premier salaire de leurs indescriptibles souffrances.

« Cette terre que tu arroses de tes sueurs sans l'aimer, elle deviendra ta terre, et tu l'aimeras. Ce foyer, dont tu n'es que l'hôte toujours trem-

blant, sera ton foyer, et ce foyer sera inviolable. Ton pauvre corps aura, pour se couvrir, des vêtements et non plus des haillons. Tu boiras le vin de ta vigne, tu goûteras la chair de tes bestiaux. Ta fille sera sacrée, et nul n'aura le droit de la toucher, hormis le fiancé qui sera l'homme de ton choix. Est-ce là tout? Non, ton âme est la fille aimée de Dieu, et cette âme réclame la lumière, comme ton corps veut du pain. Eh bien, on lui donnera sa pâture, en lui donnant l'instruction. Alors tu verras s'élargir devant ton regard ébloui ton étroit horizon, et il sera moins facile de te tromper. Tu croiras moins au *diable*, mais tu croiras plus à Dieu, et tu trouveras que la vie est bonne. »

Quelle eût été la joie du déshérité, madame, en entendant ce langage, en contemplant dans sa vision cet imparfait tableau de l'avenir? Eh bien, ce qu'il n'eût osé croire, il le voit. Pour lui, l'horizon bleu a remplacé l'horizon noir. Le serf du x^e siècle retourne peut-être encore la terre qu'il retournait jadis, mais cette terre qui était son bourreau est devenue sa nourrice, et il l'aime comme sa fiancée. Il sent qu'il est quelqu'un dans ce monde où il n'était rien. Il n'oubliera jamais que *Quatre-vingt-neuf* a été sa rédemption, parce qu'il a détrôné la *grâce* en inaugurant le règne de la *justice*.

Vienne le jour béni où le soleil nouveau percera tout à fait le nuage, et la joie, cette belle exilée, reparaitra pour ne plus le quitter, dans notre vallon. L'homme des champs lui-même se sentira poète, parce que son âme délivrée de la peur ne sera plus fermée aux innombrables sourires de la nature. En conduisant sa charrue, par une belle matinée d'avril, quand la sève gonfle les bourgeons, il sentira sa poitrine se dilater pour exhaler une prière qui ne sera plus qu'un chant joyeux ; un chant comme celui de l'alouette qui s'élance du sillon pour se baigner dans l'azur.

Avez-vous jamais réfléchi à cet oiseau du laboureur, dont le plumage se confond avec la glèbe ? Il est modestement habillé, mais qu'il est hardi dans son vol et joyeux dans ses chansons ! Comme le cultivateur, il cherche sa nourriture dans le sillon, mais il semble bientôt se lasser du terre à terre pour s'élancer dans le ciel bleu. Arrivé à une hauteur où le regard peut à peine le suivre, il s'arrête, plane dans l'air pur et entonne son mélodieux cantique, en oubliant les servitudes et les vulgarités de la plaine que la herse déchire. Ne dirait-on pas que la divine Providence a donné ce joyeux compagnon à l'homme des champs, pour le consoler dans son labeur et l'inviter à regarder le ciel ? Son chant si pur, si plein d'ardeur, de foi, d'espérance, n'est-

il pas, pour les âmes affaissées, un joyeux *Sursum corda* ?

Et pourquoi ces pauvres âmes sont-elles encore si courbées ? C'est qu'au lieu de les élever, on prend toutes les précautions pour les maintenir dans l'ignorance, la superstition et la peur. C'est qu'après avoir entendu le cantique de l'alouette, le petit-fils du serf subit encore « les homélies qui vous font mourir. » Pauvre laboureur ! le jour approche où il se sentira pousser des ailes, et où son âme ensoleillée sortira de la cave obscure, pour justifier, comme le rossignol des guérets, ces strophes du poète :

« Salut, ô toi, esprit vivace. Oiseau, tu ne fus jamais toi qui du haut des cieux, précipites à plein cœur tes chants improvisés en longs torrents de mélodie. Plus haut, toujours plus haut, tu jaillis du sol ; tu perces le profond azur comme un nuage de feu. En chantant tu t'élances, et t'élançant, tu chantes toujours. Dans la lumière dorée du couchant, tu flottes et nages : tu es la joie même, la joie vivante dans son premier essor. Dans la pourpre pâle du soir, se baigne ton vol : tu vas t'y fondre comme l'étoile se fond dans la clarté du grand jour, et quand mes yeux ont cessé de te voir, j'entends encore ton cri délirant. Esprit ou oiseau, dis-nous quelles sont tes douces pensées. Je n'ai jamais entendu

dithyrambe dont la strophe palpitante ait répandu le flot d'un si divin ravissement. Quel spectacle est la source de ta joie? Quel amour de tes semblables, ou quelle ignorance de la douleur? Oh! dis-moi le secret de ta félicité : alors coulera de mes lèvres une si mélodieuse folie, que le monde m'écouterà, comme je t'écoute maintenant. »

Ce secret qui fait chanter les cœurs comme l'alouette, madame, vous le connaissez maintenant. C'est l'ivresse provoquée par la goutte de ce vin nouveau que nous avons bue à la coupe de Joachim de Flore. C'est la trouée que l'Esprit consolateur a bien voulu nous ouvrir vers l'infini, en nous disant : La création est bonne, et Dieu ne damne personne à jamais, « parce qu'il est un peu grand Père. »

Pleurez à vos heures, si cela peut vous soulager, mais soyez assez « coquette » pour que personne n'en sache rien. Un homme qui a lutté toute sa vie, et qui a eu la gloire d'attacher son nom à la plus grande œuvre du siècle, est encore très-jeune, très-aimable, malgré ses soixante-seize ans. Or, un jour que quelqu'un lui demandait comment il avait pu réaliser son immense projet, en perçant l'isthme de Suez, et survivre à un pareil labeur, il répondit avec un charmant sourire : « J'ai dompté les hommes et les choses en leur faisant bonne mine. »



VINGT-HUITIÈME EFFUSION.

LE MYSTÈRE DE LA DOULEUR.

Quelle révélation, madame, dans le récit que vous me faites, à propos des infirmités qui accablent votre vénérable mère ! Cette mère chérie n'est heureuse que quand elle vous sent à son chevet, et vous « faites bonne mine » à la fatigue, à l'insomnie, à la chère infirme, tout en laissant dormir les domestiques. Ah ! soyez bénie pour la joie que cette confiance me procure. Mais vous allez plus loin : « Pour un cœur qui chante ici-bas, dites-vous, il y en a mille qui soupirent, » et votre âme compatissante revient toujours sur ce mystère : « Pourquoi la douleur ? »

Cette question que vous me posez, il y a longtemps que je l'adresse à Dieu. « O mon Dieu, lui disais-je, vous êtes plus que bon, vous êtes la bonté même, puisque vous avez fait le cœur

des mères. Pourquoi donc permettez-vous que vos enfants soient ainsi torturés, et que les meilleurs soient souvent ceux qui souffrent le plus? » Et j'ai entendu, au fond de mon âme, une voix me répondre : « parce que je vous aime. »

La douleur s'explique, en effet, par ce principe qui affirme tout à la fois la bonté de Dieu et la grandeur de l'homme : nous sommes tous faits pour le bonheur, et le bonheur, pour être parfait, doit être la récompense de nos libres efforts. La vie, dans ses évolutions, n'est que la manifestation de plus en plus complète de l'esprit. Plus l'esprit monte, plus la vie devient intense, plus la sensibilité se développe et avec elle la souffrance. La douleur est un enfantement. Supprimer la douleur, c'eût été limiter la sensation, et entraver l'épanouissement de la vie, qui est précisément le but de la vie. Le mal n'étant qu'une « privation » stimule le désir, et le désir, en stimulant nos efforts, nous fait avancer vers le bonheur.

On raconte qu'un enfant chargea un jour sur son épaule un beau cygne endormi, et se traînait pliant sous le fardeau. Soudain le bel oiseau ouvre les yeux, étend les ailes, et emporte l'enfant dans les cieux ! Nous sommes cet enfant, et ce beau cygne aux blanches ailes est le charmant emblème de nos douleurs.

Oh ! oui, nous souffrons, dans notre corps et dans notre âme, du contact des hommes et des choses, mais nous sommes à peu près toujours les premiers artisans des malheurs dont nous nous plaignons. Nous sommes « insensés » à force d'être montés en grade dans la hiérarchie des êtres, et si la douleur s'avise de nous épargner, nous la cherchons, nous la créons. Aveugles ou indifférents quand il s'agit de nous baisser pour amasser les parcelles de bonheur dont la Providence a « sablé » notre chemin, nous sommes ingénieux à sonder les petites mares où nous risquons de trouver un petit déboire. Tantôt nous nous plaignons de la vie qui ne suffit pas à notre cœur, et tantôt nous nous plaignons de notre cœur qui ne suffit pas à la vie.

Faut-il nous en étonner ? Non, cette folie nous prouve que nous sommes, dans ce bas monde, comme des voyageurs difficiles qui se trouvent couchés dans un lit trop étroit ; et Dieu permet qu'il en soit ainsi, afin que nous nous hâtions avec plus d'ardeur vers les parvis sacrés où nous trouverons la joie dans le repos.

Si nous souffrons de nos désirs, nous souffrons bien plus encore de nos passions. Creusez à la racine des maux qui nous désolent, et vous verrez que la plupart proviennent de quelque loi violée, de quelque devoir méconnu. « L'homme ne meurt

pas, « il se tue. » La vie, pour beaucoup, est un festin où ils ne savent s'asseoir que pour se rendre malades. Pour comble de malheur, quand nos passions veulent s'assouvir, elles rencontrent d'autres passions qui leur font concurrence et leur barrent le chemin. L'orgueil se heurte contre l'orgueil, la luxure contre la luxure, l'égoïsme contre l'égoïsme. De là des conflits qui finissent par le sang ou les pleurs. Et ces chocs sont d'autant plus fréquents parmi nous, que l'humanité terrestre est moins avancée dans la voie qui conduit à Sion.

Dieu pourrait, sans aucun doute, prévenir tous ces maux, mais en bouleversant la grande harmonie de son œuvre, et en portant atteinte à notre libre arbitre qui fait notre grandeur. S'il nous ménage la lutte, c'est pour nous ménager la joie de vaincre, et s'il permet que nous souffrions de la défaite, c'est pour mieux nous faire sentir l'importance de la victoire. N'oublions pas, non plus, qu'à force de nous aimer, notre Père céleste est jaloux. Il veut que nous montions, parce qu'il connaît les ivresses qui nous attendent là-haut, mais il sait aussi que pour monter, bien des cœurs ont besoin de saigner. Combien de femmes oublieraient Dieu et le ciel, si l'homme était assez fidèle, assez généreux, assez « surhumain » pour réaliser tous leurs rêves !

La mort, en séparant ceux qui s'aiment, vous le savez mieux que moi, est la source la plus féconde des inconsolables douleurs. On pleure d'autant plus ceux qui s'en vont, qu'ils étaient plus aimables, c'est-à-dire plus mûrs pour un monde meilleur. Or, il y a souvent beaucoup d'égoïsme inconscient dans nos désolations les plus saintes. Quand le soleil disparaît à l'horizon, pour nous laisser dans la nuit, nous ne songeons pas que c'est pour s'en aller éclairer et féconder un autre hémisphère. Il en est ainsi de la mort qui frappe autour de nous un être aimé. Nous ne réfléchissons pas qu'en dérobant à notre terre une âme charmante, elle prépare une parure nouvelle à une autre sphère, et que cette âme, affranchie de nos infirmités, aurait le droit de nous crier : Si vous m'aimez, pourquoi vous affliger ainsi de mon bonheur?

D'ailleurs, nous l'oublions trop, si nous sommes tous dans ce bas monde plus ou moins forcés, c'est que tous, même les meilleurs, « nous sommes des repris de la justice divine. » La terre doit être un purgatoire, parce que notre existence, au moins pour la plupart, doit être une expiation. Si nous sommes enfermés dans ce bagne, c'est que nous sommes coupables, autrement nous n'y serions point venus, ou bien nous en serions sortis. La douleur est le lot de tous, parce que

nous avons tous péché, soit ici, soit ailleurs, et que nous avons tous des défauts ou des vices à remplacer par des vertus.

Quant aux belles âmes qui n'ont plus guère à expier, la douleur leur donne un charme nouveau, en les disposant à la bonté. Si le bon Dieu les fait passer par le calvaire, c'est pour les mettre en mesure de pouvoir mieux consoler. Les heureux savent rarement compatir, ou du moins ils trouvent rarement ces paroles onctueuses, profondes, qui vont au cœur, parce qu'elles viennent du cœur. On peut dire de bien des gens qu'ils ressemblent au bon vin, qui devient toujours meilleur en devenant plus vieux. C'est que la vieillesse suppose l'expérience, et que celle-ci n'est souvent qu'un capital accumulé de leçons douloureuses. Quelle est la femme la plus divinement bonne? C'est la femme mûre qui a beaucoup aimé, beaucoup souffert; c'est surtout la femme malade, infirme, qui se voit aimée, soignée par un mari dont les empressements la rassurent contre cette épouvante : « Il va me trouver laide! »

Enfin, la douleur est un artiste plus habile que Phidias. Elle sculpte les âmes avec une sûreté de main qui en fait des chefs-d'œuvre, et leur donne un fini qui se reflète sur la physionomie. « Au visage c'est comme au cœur, on s'embellit d'avoir souffert. »

N'avez-vous pas été frappée, madame, d'un phénomène étonnant? A mesure qu'on descend l'échelle des âmes, le rire augmente avec la joie vulgaire et la gaieté banale. A mesure qu'on la monte, au contraire, on rencontre la joie profonde, mais une joie toute prête à pleurer; une belle mélancolie comme celle du Sauveur au moment où il contemplait, du haut de la colline, son ingrate Jérusalem; ou celle des cœurs généreux qui assistent aux humiliations de la patrie vaincue. On rencontre cette admirable tristesse, fille d'une pitié qui s'étend à tous les êtres souffrants de la création, sans en excepter les pauvres animaux, avec cette pâleur qui est « le fard des héros, » et qui est si propre à éveiller les indomptables amours.

Avez-vous contemplé la chaîne des Alpes des sommets du Jura? Eh bien, cette chaîne splendide, cette guirlande de pics neigeux qui émergent au-dessus des plaines, des lacs, des collines, représente à mes yeux la guirlande plus belle des âmes pures, héroïques, inspirées, qui ont paré, qui parent encore la terre. Ces pics éclatants de blancheur qui se baignent dans l'azur et s'empourprent aux feux du couchant, après avoir senti leurs flancs labourés par les éclats de la foudre, nous font songer avec admiration aux anges terrestres dont l'existence n'a été qu'une

aspiration sereine vers le beau, vers le mieux, parmi les déchainements de toutes les tempêtes, bien au-dessus des boues, des brumes et des bruits de la vallée. Au milieu de ces pics, formant le nœud central de la chaîne, apparaît, comme un géant parmi les géants, le superbe mont Blanc ! la grandeur dominant les grandeurs, la pureté régnant sur les puretés, Jésus-Christ le roi des vierges et des martyrs.

Plus on monte, plus on est heureux, et plus on souffre, tandis que les âmes vulgaires sont fermées aux grandes joies comme aux grandes souffrances. La nature, pour elles, n'a aucune poésie, et ne les dispose ni à l'enthousiasme, ni à la tristesse. Peu sensibles à un affront, elles ont aussi peu de reconnaissance pour un bon procédé. L'amour lui-même les trouve impropres à l'extase comme au désespoir. Les âmes élevées, au contraire, sont susceptibles de ressentir les joies les plus exquises et les douleurs les plus poignantes. Un procédé délicat, un mot du cœur les ravit, mais aussi un manque d'égards, un sourire malveillant les froisse. Une fleur, un insecte les intéresse, une feuille qui tombe les fait rêver, une cloche qui tinte les dispose à pleurer. La nature, avec ses merveilles, n'est que le cadre borné de leurs sentiments, ou l'écho docile de leurs impressions. Au lieu de recevoir son em-

preinte, elles semblent lui donner ses tons et ses couleurs. Ainsi, cette jeune femme trouvera que les arbres couverts de givre sont ravissants, parce qu'elle les contemple suspendue au bras de l'homme fort et bon qu'elle adore. Cette jeune veuve, au contraire, trouvera que la nature est bien triste, même au mois de mai, parce qu'elle est seule, seule avec ses crêpes, ses larmes et ses souvenirs.

Pour les âmes délicates et hautes, aimer c'est être ravi ou navré. C'est connaître par expérience le ciel ou l'enfer, parfois l'un et l'autre. C'est être inquiet dans l'extase, ou se pâmer dans un sanglot.

Si vous montez d'un degré pour arriver aux hautes crêtes, vous trouverez les saints, les vrais saints. Ah! ceux-ci souffrent, non plus de leurs propres douleurs, ils sont assez grands pour les oublier, mais des douleurs de l'humanité, j'allais dire des douleurs de Dieu. Ils ont faim et soif de la justice, et ils voient régner l'iniquité. Ils savent, ils sentent mieux que nous combien Dieu mérite d'être aimé, et ils voient qu'il est méconnu, parce qu'il reste encore le grand « Inconnu. » Ils rêvent la fusion des cœurs par la charité, et ils entendent partout la haine souffler la guerre. Ils voudraient voir le genre humain monter avec ardeur vers les radieux

sommets qu'ils contemplent, mais ils voient avec stupeur que le moindre pas en avant demande des siècles d'efforts et coûte des flots de sang. Ils endurent, de nos jours, un autre martyre : celui de voir ceux qu'ils voudraient appeler leurs guides vénérés, regarder sans cesse en arrière, comme certains damnés du Dante, et jeter l'anathème aux âmes qui regardent l'aurore, au lieu de regarder le couchant.

Ceux-là ne savent plus rire : un trop profond abîme sépare encore le monde qu'ils voient du monde qu'ils entrevoient. Si leur cœur était moins plein de mansuétude, ils prendraient la terre en horreur et la vie en dégoût. Mais non, ils surmontent leurs nausées pour accomplir leur mission secourable. Ils élèvent la voix pour crier à leurs frères d'en bas, à leurs frères qui s'attardent dans leurs orgies nocturnes : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît. » Et voyant que leur voix se perd dans le vide ou dans le bruit, ils se retournent vers le Père, comme le Christ sur la croix. Ils offrent à l'éternelle justice, pour qu'elle consente à hâter son règne ici-bas, toutes leurs larmes, toutes leurs immolations volontaires. Ils lui disent : Père saint et infiniment miséricordieux, n'attendez pas, pour les sauver, qu'ils vous le deman-

dent. S'ils s'obstinent à rester dans le malheur en restant dans le mal, c'est à force d'être aveugles.

« Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Oh ! oui, monter c'est souffrir, et cette loi résout peut-être le problème qui préoccupe à un si haut point votre âme sensible, celui de la souffrance des animaux.

Parmi ceux-ci, les plus éprouvés sont sans contredit les plus parfaits, ceux qui sont le mieux ralliés à l'homme, tels que le bœuf, l'éléphant, le cheval, et surtout cet incomparable compagnon qui s'appelle le « chien. »

Comme vous, j'éprouve pour ces créatures une vive sympathie et une pitié profonde. Mais comment expliquer leurs souffrances ? Impossible d'invoquer ici la « chute originelle. » D'un autre côté, je craindrais de vous scandaliser en invoquant le système de Darwin, pour vous montrer dans ces nobles animaux des candidats ou « des aspirants à l'humanité. » Je me résigne donc à supposer que ces chers alliés de l'homme recevront un jour le salaire de leurs souffrances terrestres en devenant, dans une sphère supérieure, les auxiliaires plus intelligents et plus heureux d'une humanité plus avancée. Ils monteront en grade comme le garçon de ferme qui finit par devenir le valet de chambre et un peu le confident d'un bon prince.

Un jour, madame, nous aurons la clef de ce grand mystère, et en attendant nous avons, pour nous encourager, cet oracle infailible du Sauveur : « Bienheureux ceux qui souffrent, car ils seront consolés. »

O douleur ! si je suis ta proie, je suis aussi ton amant. Sans le mal, saurions-nous le prix du bien ? Sans la nuit pourrions-nous contempler les étoiles ? La joie s'achète par le sacrifice, et la privation seule donne à la jouissance toute sa saveur. D'ailleurs, qu'importe l'hiver quand on sait que le printemps va renaître ? Qu'importent les aspérités du chemin, quand nous avons, pour nous charmer, les cantiques de cette enchanteresse qui s'appelle l'Espérance ! l'Espérance qui sait franchir toutes les portes, même celle qui mène à la « cité des pleurs ! » l'Espérance qui nous dit, en nous montrant la voûte constellée : Voilà le paradis ! Non pas le paradis fermé dont saint Pierre a les clefs, mais le paradis infini, qui reste ouvert à tous les hommes de bonne volonté.

VINGT-NEUVIÈME EFFUSION.

L'ANGE DE GETHSÉMANI.

En ouvrant ce matin ma Bible illustrée, madame, je suis tombé sur la belle gravure qui représente le Sauveur au jardin des Olives. Un ange, un esprit pur venu du ciel, lui présente le calice amer de la Passion et l'encourage à le boire. Il lui montre le monde sauvé par son sacrifice, et lui fait entrevoir, après l'agonie de la croix, les joies ineffables de l'ascension.

Moins purs que le Christ, nous faisons comme lui notre station au jardin des Olives ; tous nous avons à vider le calice de la douleur, pour achever en nous l'œuvre de notre rédemption. Mais au lieu de dire comme le Christ : « Père, s'il faut que je le boive, que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! » nous disons, en murmurant : « Que ce calice s'éloigne de moi ! »

Quel ange secourable pourra étouffer nos murmures, fermer nos lèvres au blasphème, et nous réconforter au point de nous faire aimer la souffrance ? Imposez silence à tous vos préjugés, madame, et vous entendrez sa voix, car voici les paroles de vie qu'il adresse à tous les désolés :

Tu souffres, parce que tu es un esprit emprisonné dans la matière dont tu subis toutes les tyrannies ; tu souffres, parce que tu habites un monde inférieur où la lutte est la condition de la vie ; tu souffres, parce que tu es en contact perpétuel avec des créatures vicieuses ou imparfaites. Et si tu me demandes pourquoi tu souffres ici, au lieu d'être heureux ailleurs, je te répondrai : L'imperfection est l'apanage qui convient à l'imperfection. Tu habites un monde imparfait peuplé d'esprits imparfaits, parce que tu es toi-même imparfait. Tu pêches tous les jours, et tu as péché, non pas dans ton père, mais toi-même, non-seulement en cette vie, mais dans une vie antérieure. Tu te plains de cet homme qui te persécute, de cette femme qui s'acharne à te nuire : qui t'assure que ce n'est pas une de tes victimes « d'autrefois » qui se venge ? Cette vengeance est un péché, je le sais, mais que t'importe si l'instrument de la justice divine est coupable, pourvu qu'il frappe juste, et que ses coups servent à ton avancement ?

« La justice de Dieu, dit un ancien philosophe, n'est point la justice des hommes. L'homme définit la justice sur des rapports tirés de sa vie actuelle et de son état présent ; Dieu la définit relativement à nos existences successives et à l'universalité de nos vies. Ainsi les peines qui nous affligent sont souvent le châtiment d'un péché dont l'âme s'était rendue coupable dans une vie antérieure. Quelquefois Dieu nous en cache la raison, mais nous ne devons pas moins l'attribuer à sa justice. »

Ainsi ce père gémit d'avoir un mauvais fils et il s'en plaint amèrement, mais est-il bien sûr d'avoir toujours été bon fils autrefois ? Cette marque opulente souffre de voir sa maison si pleine et si vide, de n'avoir pas d'enfants ! Qui vous dit que jadis elle n'a pas été une marâtre pour les petits que Dieu lui donnait, sous prétexte qu'il lui en donnait trop ?

Considérée dans cette lumière, l'épreuve qui nous accable paraît moins lourde, et la résignation nous devient plus facile. Nous sentons que nous acquittons une dette, une dette personnelle qui subsiste quoique nous en ayons perdu le souvenir. Dès lors, loin d'accuser Dieu ou nos frères, nous n'accusons que nous-même ; loin de nous poser en victimes innocentes, nous acceptons le rôle plus humble de pécheurs pénitents ;

au lieu de murmurer en disant : Qu'ai-je donc fait pour tant souffrir? nous dirons avec modestie : Si je souffre, je l'ai bien mérité.

Le Christ a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils riront un jour ; malheur à ceux qui rient, parce qu'ils pleureront un jour. » Etranges paroles qui voulaient dire : ceux qui souffrent malgré leurs vertus se préparent des destinées plus heureuses en acquittant leurs dettes ; ceux qui rient, ceux à qui tout réussit, précisément parce qu'ils sont égoïstes, se préparent un avenir douloureux en contractant des dettes nouvelles. Si nous pouvions embrasser d'un regard le présent et l'avenir, le visible et l'invisible, nous serions stupéfaits. Nous verrions qu'ici-bas le vrai bonheur c'est la souffrance qui purifie, tandis que le vrai malheur c'est le bruit, le plaisir qui souille l'âme et endort la conscience.

Ah ! si l'Esprit consolateur pouvait se faire entendre à toutes les âmes, surtout à celles des déshérités, la société n'aurait plus à redouter les revendications violentes de ce qu'on appelle le « prolétariat » moderne, et les « classes dirigeantes » n'auraient plus de prétextes pour combattre la liberté au nom du « péril social. »

Vous me trouvez un grand défaut : celui d'aimer la République et d'avoir un faible pour la

démocratie. Je commence par vous dire que ce défaut, jusqu'à présent, ne m'a rapporté que de s déboires. J'ajoute qu'il ne m'a jamais empêché d'aller prier le 21 janvier, avec beaucoup de ferveur, au monument funèbre que vous connaissez. Si je reste incorrigible, c'est qu'à mes yeux la République est la seule forme vraiment rationnelle de la liberté, et que la liberté favorise l'essor des âmes, tandis que le despotisme les avilit. Si j'ai un faible pour la démocratie, croyez-le bien, ce n'est pas pour abaisser les grands au niveau des petits, mais pour permettre aux petits de s'élever graduellement au niveau des grands. Tous les hommes sont fils de Dieu, tous sont destinés à devenir des anges, et si je désire leur affranchissement progressif, c'est que toute servitude, par sa nature, « avilit l'homme au point de s'en faire aimer. » J'aime les « misérables, » mais plus que tout autre peut-être, je condamne leurs colères et leurs tentatives, à force d'aimer la liberté dont elles ajournent le triomphe.

Si ces déshérités sont si après à revendiquer leur lopin de terre, c'est qu'ils ne croient point aux joies du ciel; s'ils sont dévorés par l'envie, c'est qu'ils n'ont pas l'espérance. La religion pourrait être un frein pour leurs convoitises, mais ils la repoussent comme une ennemie qui tend à les asservir, au lieu de les consoler. A

force d'entendre répéter qu'elle est la grande protectrice de l'ordre social, ils ont fini par ne voir dans l'Eglise qu'une institution tout humaine. Le prêtre, à leurs yeux, n'est plus un apôtre ou un ami, mais le complice intéressé du gendarme qui les surveille, ou du magistrat qui les condamne.

Ah ! vienne le jour béni où la lumière pénétrera ces âmes qui s'aigrissent dans le malheur et conspirent dans la nuit ! Ce jour-là, l'ange de Gethsémani éclairera de son sourire tous les greniers, toutes les caves et tous les bouges. Il se penchera vers tous les petits, pour leur dire la parole qui fait jaillir la joie à travers les larmes, et malgré les hoquets de la faim : « Mon frère, ma sœur, pourquoi ces malédictions contre ceux que tu appelles les heureux ? Ces riches dont tu envies les plaisirs ont été pauvres comme toi, et peut-être le seront-ils encore, s'ils abusent des biens que la Providence leur a donnés. Toi-même, tu es peut-être un « mauvais riche » qui expie par la misère, la dureté qu'il montra jadis envers quelque Lazare. Succomberais-tu sous l'épreuve, au moment où elle va finir ? Pourquoi accuser la société de maux qu'elle ne peut supprimer sans en produire de plus grands ? Pourquoi rêver le paradis sur la terre, quand la terre est emménagée pour être un purgatoire ? Est-ce

qu'on punit les criminels en les envoyant dans une maison de plaisance? Courage donc, mon frère : porte ta croix avec amour, comme le Christ ton modèle a porté la sienne, tu mériteras ainsi de quitter bientôt, pour un monde meilleur, cette terre où tu as tant souffert, et si jamais tu y reviens, ce sera pour y voir tes plus beaux rêves réalisés. »

Non content de plonger dans le passé pour nous y faire découvrir les racines des maux qui nous affligent, l'Esprit consolateur dissipe à l'horizon de l'avenir le nuage noir, effroyable, qui l'assombrit.

Pour bien des épouses, pour bien des mères, il n'y a pas de pensée plus poignante que celle-ci : « Il est damné pour toujours, et mes prières sont inutiles ! Je ne le reverrai jamais, à moins de me damner avec lui ! » C'est ici, ne le niez pas, que l'incrédulité a quelque raison pour se permettre ce ricanement terrible : « C'est votre foi qui crée votre désespoir, au lieu de le prévenir. Gardez votre enfer, et laissez-moi mon néant, car si celui-ci ne console guère, du moins il ne broie pas le cœur. »

Aussi, les âmes les plus pieuses, je le dis à leur louange, ont-elles coutume de donner tort à la théologie au profit du cœur. Elles élargissent la porte du ciel, pour en ouvrir l'accès à tous les chers pécheurs qui les intéressent.

Une religieuse de la Visitation, contemporaine de la mère de Chantal, eut un jour une révélation. Charles-Amédée, duc de Nemours, qu'elle avait connu jadis à la cour de Turin, s'étant battu en duel avec son beau-frère le duc de Beaufort, avait été percé d'un coup d'épée et tué raide. Or, le matin du jour où avait eu lieu ce triste duel, et longtemps avant qu'on en eût reçu la nouvelle à Annecy, la religieuse vint se jeter tout en larmes aux pieds de la supérieure, en lui disant : « Ma mère, je viens vous dire que le duc de Nemours s'est battu en duel, et a été tué raide. Mais ne craignez rien : au moment où l'épée l'a touché, dans cet éclair, il a eu le temps d'élever son âme à Dieu, et d'obtenir son pardon. Il est en purgatoire, mais si bas ! si bas ! Hélas ! qui l'en retirera ? »

La bonne sœur était avec nous sans le savoir. Elle avait été témoin du duel par la seconde vue, ou bien le duc de Nemours lui était apparu avec son corps éthéré, pour lui exposer sa situation. Il se disait en purgatoire, parce [qu'il était fort troublé et souffrait beaucoup, grâce aux péchés de sa vie, et à la nature de sa mort ; mais il n'était pas damné à jamais, parce que personne ne peut l'être. Or cette consolation qui réjouissait la sainte religieuse, la révélation nouvelle l'offre sans réticence à toutes les âmes désolées qui

tremblent pour le salut des êtres chers dont elles portent le deuil.

L'Esprit consolateur se penche vers la fille pieuse, vers l'épouse éplorée, vers la mère inconsolable pour lui dire : Ce frère, cet époux, ce fils que tu pleures n'est point perdu à jamais pour toi. Sans doute il n'était point pieux dans le sens de certains hommes dont il déplorait les tendances et combattait les tentatives, mais il était loyal, généreux, plus religieux peut-être au fond que ceux qui l'accusaient de ne l'être pas, ce qui est un titre pour se faire regretter des hommes, et pour être bien accueilli de Dieu. Espère donc, prie et console-toi. Non-seulement le défunt que tu pleures n'est point damné, mais il souffre peu. Plus vivant, plus heureux que toi, il te voit, et lit dans ton cœur l'amour si persévérant dont il reste l'objet. Cette communion qui survit au trépas, lui cause une joie très-pure. Il te bénit de là-haut : peut-être est-il là pour t'inspirer, te protéger, en attendant le jour où, délivrée de ta chaîne, tu prendras ton essor vers les régions bénies où il n'a fait que te précéder.

Dites-moi, madame, quelles consolations un théologien correct pourrait offrir à la veuve du grand citoyen que la France pleure encore. Si cet homme est sincère, si son cœur ne corrige pas sa doctrine, il lui dira ceci : « Madame, vos

espérances ne sont que des illusions. Celui que le monde a tant admiré, et que vous avez tant aimé, est un réprouvé ! Non-seulement il n'avait pas la foi qui sauve, mais il a combattu toute sa vie pour la défense des libertés condamnées par le Vatican. Pour comble de malheur, il est mort comme il a vécu, sans confession, sans sacrements, c'est-à-dire « en état de péché mortel. » Pauvre femme, je vous plains de tout mon cœur, et il m'en coûte de vous affliger, mais c'est ainsi. »

L'Esprit consolateur est moins cruel : il me permet de m'approcher à mon tour, pour tenir en toute sincérité, à la veuve éplorée, le langage que voici : « Madame, vous aimiez, vous adoriez cet époux qui a emporté dans la tombe, non-seulement votre bracelet de cheveux, mais votre cœur, votre vie. Eh bien, cet objet de votre culte n'est pas mort. Il vit, non-seulement dans ses œuvres immortelles, et dans la mémoire d'un grand peuple, mais dans la plénitude de ses merveilleuses facultés que la mort n'a fait qu'agrandir encore. Il n'était point un saint, mais il était un honnête homme et un flambeau. Il n'était point orthodoxe, mais il chercha toujours la vérité avec passion, et il aima son pays au point d'en mourir. Nulle auréole ne lui a fait défaut, ni l'auréole du

génie, ni l'auréole du sacrifice, ni l'auréole de l'injure. Il était grand par la place qu'il occupait, il est plus grand encore par le vide que sa mort a creusé. Eh bien, cette belle lumière n'est point éteinte ; elle brille là-haut d'un éclat plus pur, en attendant le jour où elle ornera, en l'illuminant, quelque sphère supérieure. Ce grand cœur n'est point atrophié, mais il tressaille de joie en voyant sa chère France, cette France qu'il a tant aimée, marcher d'un pas résolu dans la voie qu'il lui avait tracée. Que dis-je ? il voit la noble femme qui fut la compagne vaillante et tendre de sa belle vie terrestre ; il sait avec quelle énergie virile elle a su interpréter ses volontés, et lui crie du sein de la gloire où il est entré : Ma douce amie, sèche tes larmes et réjouis-toi ; je n'ai fait que te précéder au beau pays de la lumière, où mon bonheur ne sera complet que le jour où l'ange du Seigneur te dira : Voici l'heure de le rejoindre. »

TRENTIÈME EFFUSION.

LES CŒURS ATTENDRIS.

« Savez-vous que vous finirez par me rendre bonne, à force de me rendre heureuse? » Cette phrase charmante a pour moi, madame, toute la valeur d'un diamant. Si j'ai entrepris le siège de votre belle âme, ce n'est pas pour y faire le vide, mais bien plutôt pour la remplir. C'est surtout pour y verser, en la réjouissant, cette bonté exquise qui nous rend indulgents sans effort, et nous oblige à trouver le bonheur en faisant des heureux.

La joie n'est pas seulement la récompense de la vertu, elle en est aussi la source. Il ne manque à bien des cœurs, pour être bons, que d'être dilatés, et beaucoup de gens ne sont méchants qu'à force d'être aigris. Or l'Esprit consolateur, en prenant possession d'une âme, y verse tant de

baume qu'il n'y a plus de place pour l'aigreur. Il nous montre sous un tel aspect Dieu et l'homme, la mort et la vie, le présent et l'avenir, qu'il nous force à l'attendrissement. Quand on est bien pénétré de sa lumière, on éprouve pour ses frères incarnés une sympathie que rien ne décourage, et la charité cesse d'être une vertu pour devenir un entraînement.

Maine de Biran a exprimé cette pensée : « Ce qui nous rend tristes n'est pas bon, et ce qui n'est pas bon ne saurait être vrai. » S'il en est ainsi, nous avons toutes les raisons d'en conclure que nous sommes dans la vérité, car notre foi nous dispose à la bonté par la joie.

Elle nous montre, mieux que toute autre, la solidarité universelle qui relie tous les êtres ; elle nous fait sentir que nous sommes tous frères, pèlerins, lutteurs, tendant au même but, sous la sollicitude impartiale du même Père. Elle sape par la base l'esprit de caste et l'orgueil de la naissance. Elle nous habitue à estimer l'homme selon sa valeur personnelle, au lieu de l'apprécier d'après la place qu'il occupe dans le monde. L'humanité, pour nous, n'est plus scindée en deux parts : celle des « prédestinés » et celle des « réprouvés. » Nous ne sommes plus tentés de haïr les méchants en ce monde, pour être moins tentés de les plaindre en l'autre, car les

méchants, pour nous, ne sont que des traînants.

Ce qui divise les hommes, c'est l'intérêt propre, car un ennemi n'est souvent qu'un rival. Chacun craint de n'avoir point assez pour soi : de là l'égoïsme qui nous rend si âpres au gain, et resserre le cœur au point de le rendre dur, parfois cruel. Mais le disciple de l'Esprit consolateur, sachant que la terre n'est qu'une prison transitoire, éprouve un judicieux dédain pour cette idole qui s'appelle le veau d'or. Il est conciliant, généreux, parce qu'il préfère ses espérances à tous les plaisirs. Il est plus content d'une bonne action que d'un heureux coup de bourse. Il se nourrit enfin de cette pensée aussi juste que profonde : « Nous n'emporterons de ce monde que ce que nous aurons su donner. »

L'Esprit consolateur nous enseigne que souvent une situation inférieure ou pénible est le résultat d'un libre choix de la part de l'esprit incarné. Dès lors, comment pourrions-nous mépriser ou maltraiter notre frère, sous prétexte qu'il est notre « inférieur ? » Nous savons que les esprits les plus généreux choisissent parfois l'obscurité, afin d'expier plus vite, tandis que la fortune, les honneurs sont trop souvent le partage des perversités habiles ou des médiocrités bien protégées. Dès lors, nous trouvons tout naturel que l'on foule aux pieds, comme vous, certains pré-

jugés, certaines répugnances, pour se montrer bienveillant à tous et surtout aux petits.

Combien de dames qui sont loin de vous imiter ! Elles se croient chrétiennes, même pieuses, mais au fond, à leur insu peut-être, elles restent un peu païennes. Elles se croient d'une autre race que « leurs gens, » et leur demandent parfois des services qui ne sont que des humiliations imposées par l'orgueil. Certaines jeunes dames surtout sont peut-être l'incarnation la plus brillante de l'exigence. Elles ont l'air de dire : Adorez-nous, gâtez-nous, car nous sommes créées et mises au monde tout exprès pour être gâtées et adorées ! Elles peuvent avoir le sentiment du beau, mais elles n'ont pas le sentiment de la justice. Eh bien ! nous voyons dans ces charmantes créatures des esprits légers, un peu égoïstes, qui ont besoin de mûrir par la douleur. Nous les plaignons, en les respectant, comme un homme fort plaint et respecte des enfants qui rougiront un jour de leurs premières folies.

« Dieu est amour, » et la loi du Christ est une loi d'amour, mais combien qui l'oublient, même parmi ceux qui le répètent ! Citez-moi une pécheresse moins bonne, moins compatissante, ou plus aigre que beaucoup de nos dévotes. Montrez-moi un homme du monde capable de nourrir une rancune, ou de combiner une vengeance

comme certains hommes d'église ! Votre solitaire, hélas ! a été méchant une heure de sa vie, en publiant l'écrit que vous savez, et il ne s'en consplera jamais. C'est que ce jour-là l'Esprit consolateur ne l'avait point encore illuminé. Maintenant il se reprocherait comme un crime toute action, toute parole qui pourrait contrister le cœur d'un de ses frères. C'est que pour lui un homme, si petit, si mauvais qu'il soit, n'est pas seulement un frère en Jésus-Christ, c'est un compagnon de route qui doit être, tôt ou tard, un convive de Dieu.

Jadis, j'aimais peu les enfants : je voyais en eux des êtres égoïstes qui fatiguent, ennuiant, et reçoivent toujours sans s'inquiéter de rendre. Aujourd'hui, la vue d'un enfant m'émeut et me ravit. Je vois en lui un esprit qui vient d'entrer dans sa prison corporelle pour y accomplir ce stage que nous appelons la vie, et je me sens ému de compassion en songeant à la carrière qu'il doit fournir. Comme l'a dit un grand poète : « Ce que l'oiseau chante, un enfant le jase. C'est le même hymne, mais l'enfant a de plus que l'oiseau la sombre destinée humaine en perspective. Il ne le sait pas, mais ceux qui le voient le savent : de là l'attendrissement des hommes qui écoutent, mêlé à la joie du petit qui chante. » Ce chuchotement confus d'une pensée qui n'est en-

core qu'un instinct est comme un appel inconscient à la justice éternelle, peut-être une protestation sur le seuil de l'existence avant d'entrer. Cette ignorance, souriant à un avenir qui peut être si sombre, émeut quiconque y réfléchit : de là l'immense pitié et l'étonnante faiblesse du vieillard pour l'enfant.

Considérée à notre point de vue, la naissance de l'enfant est on ne peut plus touchante et plus poétique. Quand l'heure est venue pour l'esprit de se réincarner, pour entreprendre le voyage d'une nouvelle existence corporelle, ses amis du ciel ou de l'espace l'accompagnent comme nous accompagnons à l'embarcadère, un parent ou un ami qui s'en va. Un de ces amis, peut-être le plus aimé, s'embarque avec lui, pour l'inspirer, pour le protéger, comme fit Raphaël pour le jeune Tobie. Cet esprit protecteur s'appelait chez les anciens le *génie familial*, et s'appelle chez nous l'*ange gardien*. Si le voyage a été heureux, si la vie a été pure et féconde, l'esprit incarné retrouve ses amis tout empressés à l'accueillir et à le féliciter, au sortir de ce débarcadère que nous appelons la mort !

Qui oserait dès lors se montrer brutal ou seulement trop sévère pour ce cher petit voyageur ? Il ne demande qu'à s'ébattre dans l'insouciance de l'avenir, et cette insouciance, mêlée d'un peu

d'égoïsme, est pour lui une faveur du ciel. Il aurait trop peur de la vie s'il pouvait l'embrasser d'un regard ; mais cette ignorance qui l'aide à vivre fait son désespoir quand on le maltraite. Nous savons, nous, que tout change, et qu'il ne faut jamais désespérer, mais le pauvre petit l'ignore, et croit, s'il est misérable, qu'il le sera sans fin. Sa mère est son Dieu : maltraité par elle, il se croit abandonné dans un vide infini ! Ah ! ne gâtons pas ces chers petits, mais craignons bien plus encore de les désespérer.

Voici un beau vieillard : appuyé sur son bâton il s'en va chercher un peu de soleil. Oh ! qu'il me paraît vénérable ! Ce n'est plus, à mes yeux, un homme qui connaît assez la vie pour en être désabusé ; une ruine gênante dont la mort s'apprête à débarrasser sa famille. Oh ! non, c'est un esprit toujours jeune qui réclame d'autres organes, et dont la prison se lézarde pour le rendre à la liberté. C'est un ouvrier qui a fini sa journée, et s'en va prendre un peu de repos pour être en mesure de commencer une tâche nouvelle. C'est un compagnon de route qui prend les devants pour aller nous attendre à l'étape suivante. C'est un frère qui meurt à la décrépitude, à la stérilité, à l'oppression, pour renaître à la vigueur, à la puissance et à la liberté. C'est le conscrit breton qui, après avoir longtemps

souffert de la nostalgie, voit venir le moment où il pourra contempler, de la colline, son beau clocher à jour !

Le pauvre, le vrai pauvre honteux, modeste et fier, qu'est-il à nos yeux, sinon un riche déchû qui expie peut-être par le dénûment, l'abus qu'il a fait jadis de son opulence ? Dès lors, j'oublie tout, même ses torts, pour ne songer qu'à sa misère si touchante. Je suppose que je m'éveille demain millionnaire ! Me voilà enchanté de courir les galetas les mains pleines. Je rencontre, dans une mansarde, une ouvrière aux mains blanches, au visage pâle et plein de distinction. Je reconnais une « certaine comtesse, » une comtesse authentique : — « Vous ici ? — Mais oui. J'étais ruinée, et il faut bien achever de vivre. » Je vous laisse le soin de deviner mon émotion, et les procédés qui sauraient la traduire. Eh bien, tous les malheureux, vus au jour de ma foi nouvelle, m'inspirent presque le même intérêt que cette admirable « ouvrière. »

Quant à la femme, l'Esprit consolateur, je l'espère, achèvera sa rédemption commencée par le Christ. Il nous enseigne, en effet, que si la mission de cette créature charmante diffère de la nôtre, ainsi que ses aptitudes, elle a la même nature et les mêmes destinées. La femme est un esprit incarné, égal et parfois supérieur

à l'homme. Le sexe n'est pour cet esprit qu'un mode transitoire qui lui permet de déployer certaines facultés, certaines vertus plus intimes et plus exquisés, tandis que les autres sont mises au repos. Quand un esprit avancé apparaît en ce monde, revêtu d'une beauté féminine digne de lui, on peut dire en toute vérité que c'est un *ange* ! un ange qui sait sourire comme les étoiles, aimer comme les séraphins ; un ange qui a reçu de plus que les anges du ciel, le don des belles douleurs et des belles larmes.

Voilà pourquoi la terre a des charmes et des joies, encore, malgré les maux qui la désolent. On y voit des fleurs, des enfants et des anges. On y voit aussi des hommes d'autant meilleurs qu'ils sont plus forts et plus grands. De loin en loin, deux créatures bénies de Dieu, deux esprits comblés de tous les dons, peuvent se rencontrer, s'aimer et traduire leur adoration mutuelle par ce dialogue : « Tu es belle et bonne comme un ange ! — Tu es bon et vaillant comme un héros ! »

Il est parti, madame, celui qui vous parlait et à qui vous répondiez ainsi. Le vide est immense et ne se comblera jamais ici-bas, je le sais ; mais n'oubliez pas que la vie est toujours bonne, toujours précieuse, tant qu'elle nous permet de glo-

rifier Dieu et de nous dévouer à quelqu'un. Que cette pensée vous préserve de cette langueur malade qui rend les jours stériles, et que René lui-même ne saurait approuver. La mélancolie, je le sais, est le mal des âmes trop éprises de l'idéal, et produit des affaissements qui diminuent le courage de vivre, sans donner la consolation de mourir. De là certains dégoûts qui nous approchent de l'aigreur et nous disposent à l'impatience.

Voilà le péril qu'il faut éviter. Sachons comprendre que croire au ciel c'est déjà l'entrevoir, presque en jouir, et que la vie présente nous est donnée pour le conquérir. Alors nous serons vaillants et bons à force d'être joyeux; et sans oublier les morts chéris qui nous attendent, nous saurons donner un peu de bonheur aux vivants qui nous entourent. Alors on pourra dire de la veuve de René ce qu'un prêtre disait d'une admirable mère de famille : « Regardez-la : sa grâce est si belle qu'elle vous fera comprendre la grâce de Dieu. »

TRENTE-UNIÈME EFFUSION.

LES CŒURS DILATÉS.

Vous vous trouvez, madame, sous le poids de deux préoccupations dont je voudrais vous délivrer. Votre cœur se demande si notre doctrine ne détruit pas les liens de famille, et si nous reconnâtrons, dans les cieux, ceux que nous avons aimés sur la terre? Je m'explique votre anxiété, et j'ajoute qu'une doctrine qui serait impuissante à la calmer se verrait repoussée de toute âme généreuse. Mais c'est ici surtout que l'Esprit consolateur triomphe, en nous inondant de clartés bien propres à nous faire tressaillir.

Les esprits désincarnés forment des groupes sympathiques en vertu de leurs tendances, de leurs relations antérieures et de leur même degré d'avancement. Ces groupes aiment à s'in-

carner ensemble, et forment ici-bas les familles bien unies. Si tous les membres d'une famille progressent avec la même ardeur durant cette existence, ils se retrouvent plus unis encore après la mort. Si un esprit mauvais ou antipathique se fourvoie dans une famille homogène, il s'y trouve comme un étranger, et on dit avec plus de vérité qu'on ne pense : « Celui-là n'est pas de la famille. » Si, au contraire, un esprit plus avancé s'incarne dans une famille plus arriérée, il excite l'étonnement, parfois la jalousie, et l'on a l'histoire de « Joseph vendu par ses frères. »

On peut en dire autant de l'époux et de l'épouse : s'ils sont heureux, s'ils s'aiment, c'est qu'ils sont bien assortis, c'est-à-dire aussi bons, aussi avancés l'un que l'autre. Dès lors la séparation causée par la mort n'est que momentanée. La communion subsiste entre celui qui part et celui qui reste, parce que la mort ne peut rien contre deux esprits immortels qui cheminent du même pas. Comme ils ont vécu dans l'harmonie, c'est-à-dire dans la même lumière, en pratiquant les mêmes vertus, ils sont assurés de se rejoindre un jour, pour continuer ensemble, dans un amour toujours plus pur et plus intense, leur joyeuse ascension. C'est vous dire qu'Anna retrouvera son René, comme Alexandrine retrouvera son Albert.

« Si nous avons eu la vertu, dit Jean Reynaud, de ne nous lier qu'à des amis dignes de notre prédilection par l'harmonie de tous leurs penchants avec les nôtres, indissolublement unis par l'effet nécessaire de cette conformité spirituelle, nous ne courons aucun risque de nous voir détachés les uns des autres par une rupture éternelle. Partant du même point, animés par les mêmes forces, visant au même but, il est impossible que nous ne nous retrouvions pas au delà de cette terre. Rien ne nous empêche donc d'ordonner nos existences de manière à voyager à jamais de compagnie, à travers les abîmes de l'univers, avec tous ceux que nous aimons. Amis, époux, parents, qui avez si profondément à cœur de ne pas vous perdre dans la mort, resserrez-vous dans la même vie et les mêmes espérances, et vous vous rejoindrez là-haut comme vous vous étiez joints ici. Si vous êtes condamnés, par la misère de votre destinée actuelle, à ne mourir que les uns à la suite des autres, ne vous affligez pas, ni vous qui partez, ni vous qui demeurez. En mourant les premiers, nous ne faisons que précéder, auprès de ceux qui nous ont devancés, ceux que nous laissons derrière nous, et nous marchons vers les jours désirés où nous serons devenus dignes de vivre inséparablement dans la pleine lumière de l'immortalité,

nous et tous ceux dont nous aurons fait choix pour cette sainte et impérissable parenté. »

Ceci, madame, est plus large, plus consolant, vous l'avouerez, que la théologie la plus élevée. Les âmes se classent, dans l'autre monde comme dans celui-ci, d'après leurs lumières et leurs vertus acquises, au lieu de se classer d'après leurs symboles. Dès lors cette sainte veuve catholique ne désespère plus du salut de son mari, « si bon, si religieux quoique protestant. » Cette autre ne sent plus au cœur cette inguérissable morsure : « Oh! oui, il était admirable, ton cher époux, mais il est mort dans sa vieille foi en repoussant la nouvelle : il est donc à peu près certain que tu ne le reverras jamais ! »

Les âmes qui auront fleuri ensemble se retrouveront ensemble. Mais auront-elles l'ineffable joie de se reconnaître? A cette question, tout nous autorise à répondre : Oui, « au ciel on se reconnaît. »

« Celui qui aura vaincu, dit le Sauveur, je lui « donnerai de s'asseoir à ma table dans mon « royaume. Je ne boirai plus de ce vin, avant « que je le boive nouveau avec vous, à la table « de mon Père. » Or, que pensez-vous d'un festin où les convives ne se connaissent pas? Ne pas se connaître, c'est ne pas être ensemble, c'est ne pas se retrouver. Se figure-t-on le Christ ne re-

connaissant pas Marie, saint Augustin ne reconnaissant pas sainte Monique, saint François de Sales ne reconnaissant pas sainte Chantal?

L'Eglise autorise les mêmes espérances de la part de l'épouse et de l'époux, ce qui nous explique sa répugnance exquise pour les « secondes noces. »

Il y a des âmes qui semblent faites l'une pour l'autre, mais la plupart traversent la vie terrestre sans se rencontrer, tout en s'appelant dans leurs rêves, comme certains oiseaux s'appellent au crépuscule dans les blés verts. De là cette incurable mélancolie qui les oblige à répondre par un sourire de pitié à ceux qui leur disent : « Mariez-vous. » Quelques-unes, par un miracle de grâce, ont eu le privilège de se rencontrer ici-bas, malgré toutes les chances contraires. Celles-ci comprennent qu'on n'aime qu'une fois dans la vie, et que c'est pour toujours. La mort ne rompt pas leur communion, elle la consacre.

Je vois d'ici la « veuve » perdue dans ses crêpes et noyée dans ses souvenirs. Elle est seule, et vient de prier pour « l'absent » dont le fauteuil est resté là, mais vide. C'est l'heure où *il* lui faisait ses confidences, et cette pensée l'oblige à mettre la main sur son cœur. « Le monde, la jeunesse et le bruit, dit-elle, c'était un demi-sommeil, un rêve trouble où mon amour n'eut

jamais toute sa lucidité. Aujourd'hui, je me sens mieux à toi, et il me semble que tu es mieux à moi ! »

Oh ! qu'elle a raison d'écouter la voix de son cœur ! Qu'elle écoute encore, et elle entendra une autre voix bien connue lui répondre tout bas, bien bas : « Ame de mon âme, non, tu n'es pas seule. Tu ne me vois pas, mais je te vois, et j'entends le cri de ton amour. Nos deux cœurs formaient une lyre, et préludaient à un doux concert. Une des cordes s'est brisée, mais l'hymne n'est que suspendu, et Dieu nous permettra de le reprendre dans un milieu tout autrement sonore. Pas un atome du corps dont fut vêtue mon âme ne s'est perdu. Chacun des éléments qui le constituaient retourne à ses affinités. Or l'âme vaut bien mieux que son vêtement : elle est impérissable parce qu'elle est indivisible, et reste ce qu'elle était pour toi, une grande force d'attraction. Tout ce qui gravita vers elle dans votre bas monde, par l'amour, invinciblement lui revient. Je suis impatient, parce que je me sens incomplet, mais je suis heureux, parce que la mort, je le sais, opérera un jour le miracle que Dieu refuse à la vie. »

Vous savez le nom de cette veuve : faut-il vous dire le nom de celui qui lui répond ? Oh ! oui, vous le sentez, le ciel ne vaudrait pas la terre, s'il

n'était un rendez-vous pour ceux qui se pleurent ou qui s'attendent.

Il est aussi, le dirai-je ? le lieu béni où les âmes délaissées, mal assorties, prendront une joyeuse revanche. Ainsi cet homme, cédant à certaine pression, s'est résigné à un mariage de convenance, et cette faiblesse a empoisonné toute sa vie. Que dis-je ? il a fait deux malheureuses : celle qu'il a épousée, et surtout celle qu'il n'a point épousée. Celle-ci, qui seule eût fait son bonheur, n'a osé lui révéler son amour. Une juste fierté, les exigences du monde s'opposent à ce que la jeune fille offre ce qui doit être sans prix. Il faut que ses yeux restent baissés, ses lèvres muettes, en face de l'objet secrètement adoré, qui souvent s'éloigne croyant au dédain ou à l'indifférence. L'ange discret, méconnu, a pris le voile dans quelque couvent, où la mort compatissante est venue le cueillir, après quelques années de langueur. Ah ! cet ange est resté en dépit du monde la « véritable épouse » du martyr qui porte sa chaîne. Elle l'attend là-haut, elle le suit de l'œil, et quand son heure sera venue, elle n'aura pas besoin qu'on le lui montre pour le reconnaître.

Telle est, du reste, la foi des grands saints. « Puisque nous traversons ce triste monde comme des étrangers, dit saint Cyprien, soupirons après le jour qui nous ramènera dans notre maison, et

nous réintégrera dans le ciel. L'exilé n'a-t-il pas hâte de rentrer dans sa patrie? Et celui qui s'embarque sur mer pour revenir près des siens, ne désire-t-il pas un vent favorable, afin de pouvoir embrasser plus tôt ceux qu'il aime? Notre patrie c'est le ciel, et nos pères nous y ont devancés. Hâtons-nous, courons pour les saluer. Nous sommes attendus au ciel par un grand nombre de personnes qui nous sont chères; nous sommes désirés par une foule considérable de parents, de frères et d'enfants qui, assurés désormais de leur bonheur, sont inquiets de notre salut. Allons les voir, allons les embrasser. Ah! quelle joie pour eux et pour nous ! »

Saint Ambroise épanche ainsi son cœur dans une admirable prière qu'il adresse à son frère qui vient de mourir : « O mon frère, puisque vous m'y avez précédé, préparez-moi une place dans cette demeure commune à tous, et qui est désormais pour moi la plus désirable. Et de même qu'ici-bas tout fut commun entre nous, de même au ciel ignorons la loi des partages. Ne faites pas attendre, je vous en conjure, celui qui éprouve un si pressant besoin de vous rejoindre. Attendez celui qui s'avance; aidez celui qui se hâte, et si je vous parais encore trop tarder, faites-moi venir. O mon frère, quelle consolation me reste-t-il si ce n'est cet espoir de vous rejoindre bientôt? Oui,

je me console, en espérant que la séparation causée par votre départ ne sera pas de longue durée, et que vous obtiendrez la grâce d'attirer à vous plus promptement celui qui vous regrette si vivement.»

La véritable famille, ne l'oublions pas, se compose des âmes pures qui se comprennent, s'attirent, se sentent faites pour s'aimer. Comparé à cette attraction, le lien du sang n'est que secondaire, parfois bien fragile. En voulez-vous une preuve ? Regardez ces malheureux villageois qui ne songent qu'à la matière. Ils sont frères, ils ont grandi ensemble, partageant les mêmes joies, les mêmes labeurs, mangeant à la même table. Une fois mariés, ils ont des intérêts propres, et devant ces intérêts, les liens du sang se brisent. Ils se feront des procès, ou se haïront jusqu'à la mort, à propos d'une motte de terre ! Oh ! non, ce n'est point là la vraie parenté. Celle que rien ne détruit est celle des âmes élevées qui se fondent ensemble dans les mêmes clartés, dans les mêmes aspirations : celle de saint Augustin rêvant avec sainte Monique à la fenêtre d'Ostie. Ils sont là tous deux devant l'infini de la mer et devant l'infini du ciel. Ils s'élèvent par la pensée, par la prière, plus haut que les vagues, plus haut que les astres, jusqu'à Dieu. Ils montent, non pas isolés, mais ensemble, dans le même essor et le même ravissement.

Sur ces sommets, nous retrouverons tous ceux qui auront mérité notre amour ; nous reconnaitrons tous ceux qui auront été pour nous la source d'une sainte et douce émotion, mais embellis, transfigurés, comme nous, et débarrassés de toutes les laideurs qui fatiguent ici-bas l'amour, et parfois le découragent.

Que de merveilleuses surprises nous sont réservées, soit durant le cours, soit au terme de notre ascension ! Nous verrons avec une stupeur joyeuse à quelles profondeurs plongent les racines de certaines sympathies et de certaines parentés. Nous saurons pourquoi ces deux âmes qui avaient su progresser ensemble dans quelque monde mauvais, ont eu le bonheur de se *reconnaître* sur la terre, de s'épouser, pour trouver l'extase et la sérénité dans quelque monde supérieur, où les méprises ne sont plus possibles !

Nous moissonnerons, dans ce séjour fortuné, les fruits des bonnes actions qui nous auront suscité des amis inconnus, et dont nous comprendrons seulement les conséquences infinies.

Un jeune prêtre, pendant la campagne d'Italie, avait trouvé dans un hôpital un malheureux soldat qui se mourait. A force de soins, et surtout grâce aux moyens ingénieux avec lesquels il sut triompher de la nostalgie, le jeune prêtre parvint à sauver le soldat, puis, content de son action, il

l'oublia. Dix ans après, le prêtre vit venir à lui un beau gendarme qui tenait par la main une charmante petite fille. « Embrasse M. le curé, dit le père en prenant l'enfant dans ses bras, car sans lui tu ne serais pas au monde! — Comment cela? dit le prêtre étonné. — C'est bien simple, monsieur : Vous rappelez-vous le malheureux cuirassier qui se mourait dans un hôpital de Gênes, en 1859, et à qui vous avez rendu la vie, en lui apportant, avec une masse de friandises, une lettre de sa mère? Eh bien, ce ressuscité, c'est moi! Me permettez-vous de vous embrasser après ma fille?... »

Le prêtre, pour toute réponse, se mit à pleurer de joie. Attendez-vous, madame, à pleurer ainsi plus d'une fois dans les mondes fortunés où chacun retrouvera la mémoire. Les œuvres que vous cachez si bien et que vous oubliez si vite ici-bas porteront leurs fruits là-haut, et la moisson, si je ne me trompe, vous ménage bien des surprises.

Quand je compare mon indigence à vos richesses, en fait de bonnes actions, j'éprouve une certaine crainte qui me rend presque triste. Je trouve votre vie trop pleine et la mienne trop vide. Oui, j'ai peur de ne pouvoir vous suivre dans votre essor. Et cependant une voix me crie que Dieu avait ses vues en vous plaçant comme un ange secourable sur mon chemin si raboteux.

Il me semble que ces nombreuses *effusions* de deux âmes qui se comprennent si bien supposent une certaine parenté, ou la constituent. Non, la divine Providence n'aurait point permis cette communion si la mort devait la briser demain. Elle mettra mes douleurs sur un plateau de la balance pour faire équilibre à vos bonnes œuvres, et me permettra, pour vous suivre, d'arracher quelques plumes à vos ailes.

TRENTE-DEUXIÈME EFFUSION.

LES AILES.

Vous voulez monter, madame, monter bien vite , bien haut, et vous me demandez quelles sont les ailes assez puissantes pour vous emporter au doux pays de vos rêves? La réponse est facile : on monte l'échelle du bonheur en montant l'échelle de la perfection. Or la perfection consiste à atteindre le vrai par la science, et le bien par la vertu.

Nous sommes des intelligences , parce que nous sommes des esprits. Dès lors, c'est pour nous un besoin et un devoir de chercher la lumière par l'instruction. Le sage est celui qui sait, *sapiens* ; et si le bon Dieu déroule à nos regards le panorama splendide de la création, ce n'est pas pour nous obliger à fermer les yeux. En se révélant ainsi dans ses œuvres, il nous invite à les

contempler, à en étudier les lois merveilleuses, pour nous disposer à l'aimer de plus en plus, à force d'apprendre à le connaître.

L'ignorance est le grand fléau de notre monde, celui qui en constate le mieux l'infériorité. Un méchant n'est souvent qu'un aveugle, mais les aveugles peuvent être plus dangereux que certains scélérats, parce qu'ils sont plus nombreux et plus incorrigibles. Les peuples ne seront libres que le jour où ils seront sages, et ils ne seront sages que le jour où ils seront assez éclairés pour qu'on ne puisse plus les tromper.

Chose triste à dire, sur douze cents millions d'hommes qui peuplent notre planète, on ne compte peut-être pas encore, après tant de siècles, vingt millions d'esprits vraiment cultivés. La femme surtout, même celle qui a bien des loisirs, ne reçoit guère qu'une instruction déplorable, et montre une répugnance trop « édifiante » pour tout livre un peu sérieux. Il en résulte qu'elle est trop disposée à regarder en arrière avec celui qui la « dirige, » au lieu de marcher en avant avec celui qu'elle doit aimer. De là les déplorables malentendus qui divisent le foyer, et partagent en deux moitiés hostiles la grande âme de la patrie.

Zoroastre a dit : « Celui-là fait trois bonnes actions qui plante un arbre, construit une mai-

son, élève un enfant. » J'ajoute qu'il en fait une quatrième, et la meilleure de toutes, en fondant une bonne école. Ne craignez donc point, comme tant de femmes du meilleur monde, d'ouvrir les yeux à la lumière. Soyez « curieuse, » très-curieuse de tout ce qui peut élargir votre horizon en élevant votre esprit. Qu'importe si les bas sont bleus, pourvu que la robe soit à traîne ?

Mais je m'empresse d'ajouter : Soyez bonne, soyez l'exemplaire vivant et charmant de cette haute piété catholique dont l'Eucharistie est le divin combustible ; de cette piété que rien ne saurait aigrir ou décourager, parce qu'elle s'alimente sans cesse de ces admirables maximes du Sauveur :

« Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. Heureux les doux, car ils posséderont la terre. Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. Heureux ceux qui aiment la paix, car ils seront appelés les enfants de Dieu. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient. »

Telles sont les belles et grandes ailes que le

Fils de Dieu nous offre, pour nous aider à le suivre. Ces paroles de vie ont été, pour notre bas monde, la charte de son affranchissement. Toute âme qui sait les comprendre et y répondre, quitte les bords des marais, pour prendre son essor vers les hauteurs. Or ces divins préceptes, nous les prenons pour guides, ce qui nous autorise à prétendre que nous sommes les vrais chrétiens. Notre foi nous affranchit sans doute de ces entraves que nous appelons les « faux devoirs, » je veux dire de ces prescriptions minutieuses et souvent puériles qui constituent la dévotion contemporaine; mais c'est pour concentrer d'autant plus notre attention et notre énergie sur les devoirs essentiels que nous avons à remplir envers Dieu, envers nous-mêmes, et envers nos semblables.

Un voyageur, en parcourant l'Arabie, rencontre un certain Wahabite nommé Abd-el-Karéem, qui lui démontra qu'il y a de grands et de petits péchés. — « Quel est le plus grand des grands péchés? — Adorer un autre Dieu qu'Allah! — Quel est le second des grands péchés? — Fumer du tabac! — Et le meurtre, l'adultère, la calomnie, le vol? — Dieu est clément et miséricordieux, et ce ne sont là que de petits péchés. »

Tous les Wahabites, madame, n'habitent pas

l'Arabie, mais l'Esprit consolateur nous épargne la honte d'être leurs disciples.

Celui qui le prend pour guide, aime Dieu sans effort, parce qu'il ne ressemble pas à leur idole. Comment aimer, en effet, un Dieu pour qui la fumée des bûchers a tous les parfums de l'encens; un Dieu qui se range toujours du côté des despotes contre les opprimés; un Dieu dont on invoque le nom pour maudire tous les peuples qui veulent s'affranchir; un Dieu qui combine son plan de manière à damner les neuf dixièmes de ses enfants? Son Dieu, à lui, s'appelle le Père, un père qui nous couve de sa tendresse, et ne peut permettre qu'un seul de ses enfants soit privé éternellement du bonheur de le bénir. Il s'appelle aussi le *Bon Pasteur*, « qui donne sa vie pour ses brebis, » au lieu de les immoler ou de les tondre. Voilà le vrai Dieu, à qui il veut complaire; et loin de lui prêter ses passions pour mieux les assouvir, il cherche à s'en affranchir pour mieux lui ressembler.

Il n'admet qu'avec mesure la distinction des « œuvres mortes » et des « œuvres vivantes, » persuadé qu'il est qu'une bonne action porte toujours son fruit d'après sa valeur. Loin de trop compter sur une bonne absolution, au moment suprême, pour se mettre en règle avec l'éternelle justice, il sent que tous les moments sont pré-

cieux pour le faire avancer vers le bonheur, par une vie pleine et féconde. Plus que Titus, il craint de « perdre sa journée, » car l'idéal qui le tourmente lui met au cœur un tel désir de monter, que la vie stérile l'effraye presque autant que la vie coupable.

Comprenant mieux les rapports de l'esprit avec la matière, il se sent plus d'ardeur dans la lutte terrible que se livrent ces deux frères ennemis : l'homme « charnel » et l'homme « spirituel, » et sachant combien la chair nous retarde dans notre ascension, il traite son corps comme un serviteur, pour n'avoir pas à le subir comme un tyran.

Il est encouragé dans ce bon combat par cette pensée secourable qui vaut un ange gardien : « Je ne suis jamais seul. »

Un ancien disait que le sage, pour se maintenir dans la vertu, devrait habiter une maison de verre. Eh bien, notre foi nous construit cette maison transparente. Elle nous montre, la nuit comme le jour, des témoins dont nulle cloison n'arrête le regard. Ces témoins sont nos amis du ciel, peut-être l'esprit d'un père, d'une mère, d'un époux dont nous avons pleuré le départ. Ils voient nos œuvres, ils lisent dans notre âme nos plus secrètes pensées. Dès lors, comment se permettre, en présence de pareils témoins, des ac-

tions que nous n'oserions nous permettre en présence d'un enfant? Quel encouragement à mieux faire, que ce colloque intime : « *Il* me voit! ma conduite peut l'attrister ou le réjouir! » Que de belles plumes poussent à nos ailes, pour nous aider à rejoindre nos bien-aimés!

Pour moi, madame, je vous l'avoue en toute simplicité, cette pensée me console et m'encourage. Au moment où je vous écris ces lignes, je me crois, je me sens entouré par des êtres invisibles dont je révère la présence. Je me reprocherais amèrement la moindre pensée qu'ils devraient désapprouver, et si je suis heureux après une bonne action, c'est qu'il me semble que je leur fais plaisir. Oh! qu'il est doux d'être bon, quand on peut se dire : Je réjouis du même coup mes frères incarnés que jè console, et mes frères du ciel qui m'applaudissent!

Alors on cesse de repousser comme impraticable ce précepte du Christ : « Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous persécutent. » Alors on trouve un charme divin dans ces conseils des antiques Védas : « Sois, pour ton ennemi, ce qu'est la terre, qui récompense par des moissons le laboureur qui lui déchire le sein. Sois, pour celui qui t'afflige, ce qu'est le bois de sandal, qui embaume de son parfum la hache du bûcheron qui le tranche. »

Ici-bas, l'essentiel ne consiste pas à bien vivre, mais à vivre bien. Nous avons tout intérêt non-seulement à être sages, mais à nous montrer généreux jusqu'à l'héroïsme. Celui-là veut vivre par le corps, et s'arrange de manière à cueillir partout l'émotion sensuelle qui constitue le plaisir. Il torture la matière dans tous les sens, pour en extraire une volupté de plus. Et après ? Après, il se retrouvera au point de départ, en face d'une nouvelle épreuve à recommencer dans des conditions telles que, s'il pouvait les connaître, elles empoisonneraient toutes ses joies malsaines. Celui-ci, au contraire, a vécu par l'esprit : il a pensé, il a souffert, il a aimé jusqu'à l'immolation ; il a oublié ses intérêts du moment pour rester fidèle à la vérité, à la justice, au devoir. Ah ! celui-là est le vrai sage. Il a conquis le droit de sourire à la mort. Il retrouvera là-haut le capital mis en réserve à la caisse d'épargne de l'éternité. Il reprendra la vie plus pleine, la vie enrichie par les paillettes d'or roulées dans le torrent plus ou moins troublé de sa vie présente. Il le sait, il le sent, et sa foi lui procure une sérénité capable de plaindre ceux qui le considèrent comme un insensé, ou un malheureux.

Vous voulez que je vous dise à quels signes on reconnaît les âmes qui se préparent, comme les hirondelles, à une prochaine émigration. Ces si-

gnes, Dieu seul peut bien les connaître, parce que seul il scrute les reins et les cœurs. Cependant, je vais essayer, d'après quelques données, de vous indiquer les plus saillants.

Celui qui se dispose à émigrer vers des mondes supérieurs est éclairé, ou du moins il a des idées larges qui lui font prendre en dégoût les mensonges autorisés dont s'alimente le fanatisme. Il souffre de se sentir impuissant à dissiper toutes les ténèbres qui s'opposent encore au progrès matériel et moral de l'humanité terrestre. Il porte en lui un idéal qui le tourmente, l'isole, le fait prendre parfois pour un égaré dans notre bas monde, mais qu'il ne voudrait pas échanger contre les joies vulgaires de ceux qui se permettent de le plaindre. On peut dire de lui, qu'il est venu au monde beaucoup trop tôt, pour y être compris. Il éprouve pour le Dieu vrai qu'il conçoit, un amour fort et tendre, qui se manifeste par une adoration intérieure de tous les instants, par des prières ardentes qui sont des cris du cœur, par une reconnaissance qui lui arrache parfois des larmes, et par une résignation parfaite au sein des plus cruelles épreuves. Comparant ses imperfections à l'idéal qu'il poursuit, loin de se sentir disposé à l'orgueil, il se sent fort mécontent de lui-même. Indigné des entraves qui voudraient paralyser son élan, il s'épure, « s'angélise » par

la hauteur des pensées, par la noblesse des sentiments, par le dégoût ou le mépris des jouissances qui ne sont que charnelles. Le beau le ravit en tout et partout, mais le laid lui fait horreur. Enfin, il aime ses frères sans mesure, se dévoue sans calcul et pardonne sans effort. Vrai disciple du Christ, il comprend que la sainteté n'est autre que l'amour ; l'amour qui compatit et qui s'immole. Sévère pour lui-même, il se sent pour les autres indulgent jusqu'à la faiblesse. Il voudrait pouvoir tarir toutes les larmes, supprimer tous les maux. Son cœur, comme celui du divin Maître, souffre de toutes les douleurs qui atteignent les enfants des hommes ; et il pardonne plus facilement l'injustice dont il est la victime, que celle dont il est le témoin.

Si vous êtes impatiente, madame, libre à vous de prendre bien vite vos mesures pour vous reconnaître dans ce portrait. Oh ! oui, je comprends votre impatience, parce que je la partage, mais c'est pour moi un vrai supplice de me sentir si près de votre âme par la sympathie, et si loin par mes défauts. Aidez-moi donc par vos prières à franchir la distance qui nous sépare. Demandez au Christ, qui est la vigne, de faire monter sa sève dans le « bourgeon stérile, » afin que ce bourgeon porte son fruit, comme le vôtre porte le sien. Alors il nous sera donné d'entrer en-

semble au cénacle des âmes aimantes et lumineuses dont parle le Sauveur à son Père, dans cette belle prière qui suivit la cène :

« J'ai fait connaître votre nom aux hommes
« que vous m'avez donnés du milieu du monde.
« C'est pour eux que je prie parce qu'ils sont à
« vous. Je ne suis déjà plus dans le monde, mais
« pour eux ils y sont encore. Père saint, con-
« servez en votre nom ceux que vous m'avez
« donnés, afin qu'ils soient un comme nous.
« Lorsque j'étais avec eux, je les conservais;
« mais maintenant je viens à vous. Le monde
« les a haïs parce qu'ils ne sont point du monde.
« Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais
« de les garder du mal. Je désire que là où je
« suis, ceux que vous m'avez donnés y soient
« aussi avec moi, afin qu'ils contemplent ma
« gloire que vous m'avez donnée. »

TRENTE-TROISIÈME EFFUSION.

LE CORPS ÉTHÉRÉ.

Vos nouvelles questions m'effrayent, madame, car elles m'obligent à pénétrer dans le domaine du « merveilleux. » Le cher mort vous est « apparu, » dites-vous, et vous voulez savoir ce que j'en pense. A vrai dire, je me méfie beaucoup des visionnaires dont la plupart ne sont peut-être que des « hallucinés. » Cependant je me garderai bien de vous « taxer de folie, » parce que je suis convaincu que certains phénomènes qui semblent impossibles ou « miraculeux » ne sont que les effets naturels de causes inconnues.

Il n'existe dans l'univers que deux substances, la matière et l'esprit. La matière primitive n'est autre que le fluide cosmique universel, dont les innombrables modifications constituent l'immense variété des corps de la nature. Condensé

à un certain degré, il peut former les métaux les plus durs tels que le platine. Dilaté dans des proportions extrêmes, il s'appelle l'*éther*, et l'éther est si léger qu'une colonne de ce fluide, large comme la terre et haute comme d'ici au soleil, ne ferait pas équilibre à un centimètre cube d'air respirable. Mais ces deux extrêmes sont séparés par une innombrable série de degrés intermédiaires.

De même qu'il est difficile de déterminer la limite précise qui sépare les végétaux des minéraux} ou les animaux des végétaux, de même il est difficile de tracer la frontière qui sépare la substance matérielle de la substance spirituelle. Que dire, par exemple, du fluide électrique? Il n'est pas esprit, car il ne pense pas; on ose à peine l'appeler matière, car il est tout à la fois impondérable et indivisible. Quel mortel oserait se vanter de connaître le nombre, les propriétés et les lois de tous les fluides répandus dans la nature? Quel est celui qui oserait déterminer jusqu'à quel point l'esprit peut exercer son empire sur ces mêmes fluides? Cependant, sans cette connaissance, nul homme n'est autorisé à déclarer « impossibles » certains phénomènes, sous prétexte qu'ils ont le tort de lui paraître incompréhensibles ou inexplicables.

Comme je vous l'ai dit, l'homme est un être

fort complexe, qui se trouve en possession de deux corps, le corps *charnel* et le corps *éthéré*. Ce dernier est comme le premier vêtement de l'âme, et lui sert d'intermédiaire ou de messenger dans ses relations avec le corps charnel. L'apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens, affirme clairement l'existence de ce double corps. « Il y a un « corps animal, dit-il, et il y a un corps spirituel ; « mais ce qui est spirituel n'est pas le premier, « c'est ce qui est animal, et ce qui est spirituel « vient après. Voici un mystère que je vous dis : « Nous ne serons pas tous morts, mais nous serons tous changés. »

Ce corps fluide ou *spirituel* nous explique l'influence que l'atmosphère exerce sur certains tempéraments nerveux. Il nous rend compte des alternatives d'affaissement et d'enthousiasme que l'on remarque chez les natures d'élite, dont on se moque souvent, faute de les comprendre. C'est à lui que la femme est redevable de ces impressions vagues que Leibnitz appelait les « petites perceptions, » et par lesquelles on entre en rapport avec les forces occultes de l'univers. C'est grâce à lui qu'elles possèdent cette finesse, cette intuition qui sent, qui devine ce que l'homme peut à peine soupçonner, et fait qu'on se demande si elles ne sont pas toutes un peu « sorcières ! »

Ce corps éthéré se dégage du corps charnel durant cette crise que nous appelons « l'agonie, » et l'Esprit l'emporte avec lui dans l'espace après la mort.

J'ai là, sous les yeux, une gravure charmante qui représente « la tombe de la mère. » Sur cette tombe, on voit deux enfants qui prient, et derrière un arbuste qui l'ombrage, on voit se dessiner la forme blanche, éthérée de la mère qui écoute leur prière. Rien de plus suave que ce tableau pour celui qui comprend, qui sait que cette forme éthérée n'est pas seulement un symbole poétique, mais une touchante réalité.

Or, qui nous prouvera que cette enveloppe fluidique invisible à l'état normal, pour nos yeux charnels, ne peut être condensée, dans certains cas, de manière à devenir « visible ? » L'histoire est pleine « d'apparitions » de ce genre, et si l'on a le droit d'être très-sévère quand il s'agit d'en constater l'authenticité, ou aurait grand tort de les déclarer impossibles.

Voici ce que raconte William Crookes, membre de la Société royale de Londres, un savant fort distingué, mais très-positiviste, et fort en garde, par sa nature, contre tout ce qui sent le merveilleux. « J'ai vu plus d'une fois, d'abord remuer un objet, puis une forme nuageuse appa-

raître, et enfin le nuage se condenser de façon à représenter une main parfaitement formée. Dans ce cas, la main est visible pour toutes les personnes présentes. Ce n'est pas toujours une simple forme, mais quelquefois l'apparition d'une main parfaitement animée et gracieuse. Les doigts se meuvent, et la chair paraît être aussi humaine que celle de toutes les personnes présentes. Au poignet, au bras, cela devient nébuleux, et se confond dans une espèce de nuage lumineux. »

Plus loin le même savant, après une foule d'expériences, affirme avoir vu de ses yeux et touché à plusieurs reprises une femme superbe, qui n'était plus de ce monde et dont les apparitions fréquentes, pendant trois ans, ont fait grand bruit dans la haute société européenne.

Cependant ces phénomènes, en les supposant réels, sont des exceptions, et les désincarnés ne sont ordinairement visibles que par la « seconde vue. » C'est ainsi, dit-on, que la jeune fille nerveuse des Pyrénées a vu « la Vierge de Lourdes » que ses compagnes, plus robustes, n'ont point aperçue; et c'est ainsi, peut-être, que vous avez pu voir le défunt bien-aimé.

Il y a, en effet, deux sortes de lumières : la lumière matérielle dont les soleils sont les foyers, et la lumière spirituelle qui a son foyer

partout. Enveloppée de son corps éthéré, l'âme porte en elle son principe lumineux. Plus elle se dégage du corps charnel, plus elle rayonne, plus elle voit clair. C'est ainsi que certains somnambules confectionnent les broderies les plus délicates dans l'obscurité la plus profonde, ou racontent, avec une parfaite exactitude, les faits qui se passent à une grande distance. Mais les purs esprits seuls possèdent cette faculté dans toute sa plénitude, tandis que les esprits inférieurs ne la possèdent qu'à un degré plus faible. Leur corps fluïdique, encore trop grossier, s'interpose comme un brouillard entre l'âme et l'objet de sa vision.

Plus un esprit est élevé, plus son corps fluïdique est diaphane, ce qui nous explique l'étonnante perspicacité des saints qui « sentaient les âmes » et spécialement du curé d'Ars dont vous vénerez la mémoire. Le Christ possédait la seconde vue à un degré suprême, en vertu de son incomparable pureté. Il lisait au fond des âmes, comme dans un livre ouvert, leurs plus secrètes pensées. C'est par cette intuition prodigieuse qu'il connut ses apôtres avant de les appeler à le suivre, et les ravit d'admiration par la pêche miraculeuse. Le Christ n'a pas produit spontanément les poissons où ils n'existaient pas, mais il savait par la double vue où les pois-

sons se trouvaient, ce qui lui permit de dire à Pierre, avec une parfaite assurance : « Jette là tes filets. »

Le corps éthéré permet à l'esprit de produire des effluves magnétiques plus ou moins puissantes. Cette action magnétique peut être produite par la volonté d'un incarné sur un incarné : c'est le magnétisme *humain* qui n'est plus contesté. Elle peut se produire par le fluide dont les esprits invisibles inondent directement un incarné : c'est le magnétisme *spirituel*. Il peut arriver aussi que le magnétiseur ne fasse que transmettre au magnétisé le fluide qu'il reçoit lui-même d'un être supérieur : c'est le magnétisme *mixte*, à l'aide duquel certains personnages ont pu opérer des guérisons surprenantes. Les apôtres, par exemple, opéraient des miracles par la simple « imposition des mains, » grâce au fluide très-pur et très-puissant dont les imprégnait le Christ. Ces simples données, comme vous voyez, peuvent jeter un singulier jour sur les récits évangéliques, sur l'histoire merveilleuse de la primitive Eglise, et sur la plupart des légendes qui composent la vie des saints.

Le Fils de Dieu possédait un corps éthéré d'une pureté incomparable, dont les effluves suffisaient à opérer des prodiges. Une pauvre femme touche son vêtement : il se retourne et

s'écrie : « Qui m'a touché ? Je sens qu'une *vertu* est sortie de moi. » Ces paroles expliquent admirablement l'action fluidique par laquelle s'est opérée la guérison. Le flux éthéré s'est échappé de Jésus pour aller guérir la femme malade, et tous deux ont ressenti l'action qui venait de se produire par le rayonnement. Le Sauveur ajoute : « Femme, votre foi, c'est-à-dire votre *confiance*, vous a sauvée. » C'est que cette foi tant recommandée par Jésus faisait l'office d'une « pompe aspirante, » tandis que sa volonté propre faisait l'office d'une « pompe foulante. » Voilà pourquoi de deux malades, l'un peut être guéri, et non pas l'autre : l'un a la foi que l'autre n'a pas.

La « pensée, » on n'y songe point assez, est elle-même une « force » qui peut agir d'une manière très-efficace, même à distance, sur notre corps éthéré, tandis que celui-ci réagit, à son tour, sur l'organisme corporel. Qu'est-ce qu'une assemblée ? C'est un foyer où rayonnent des pensées diverses. Il en résulte une multitude de courants fluidiques, dont chacun reçoit l'impression par « l'influx nerveux, » comme, dans un concert chacun perçoit les notes, par le sens de l'ouïe. Mais de même qu'il y a des chœurs harmonieux et des chœurs discordants, il y a des assemblées où les pensées diverses sont harmonieuses

ou discordantes. Dans le premier cas, l'impression est agréable au point de procurer un bien-être même physique; dans le second cas, l'impression peut être pénible au point de rendre malade.

Une âme hostile, dans une assemblée sympathique, est comme un courant d'air froid dans un milieu tiède. Ainsi s'explique le supplice de l'orateur qui parle devant des gens hostiles ou prévenus, et la joie qui l'enivre quand il a pu neutraliser tous les fluides contraires en « empoignant » son auditoire. C'est par les mêmes courants qu'on se rend compte des jouissances produites par un beau discours, ou du malaise que les personnes délicates éprouvent en subissant un mauvais sermon. Vous êtes trop sensible, trop éthérée, madame, pour que cette assertion n'ait pas pour vous l'éclat de l'évidence.

C'est faute de connaître les lois qui régissent le fluide magnétique et ses effusions, que tant de jeunes femmes passionnées s'exposent aux désolations d'un veuvage prématuré. Elles ne réfléchissent pas qu'il y a des adorations qui épuisent et des ivresses qui tuent. On peut en dire autant de certaines mères dont la tendresse absorbante est vraiment meurtrière. Elles s'étonnent de voir dépérir, puis s'éteindre l'enfant qu'elles envelop-

pent de leur sollicitude inquiète et fébrile : c'est qu'elles ne songent point que ces soins excessifs, de tous les instants, sont, pour le pauvre petit, autant de sangsues.

Tout est miracle dans la création, parce que tout y est admirablement ordonné par la sagesse infinie, et rien n'est miracle parce que rien n'échappe à la loi divine. Ce que nous appelons prodige n'est souvent qu'un phénomène produit par une force dont nous n'avons pas le secret, en vertu d'une loi qui nous est encore inconnue. Tout était prodige ou mystère pour le peuple simple du moyen âge, tandis que la science permet aux esprits éclairés de nos jours d'être moins crédules. Une des grandes joies des mondes supérieurs consiste précisément à saisir, en pleine lumière, tout le mécanisme merveilleux des lois naturelles que nous pouvons à peine entrevoir.

Les lois qui régissent les fluides peuvent seules nous expliquer le phénomène de certaines « antipathies invincibles. » On peut vaincre la haine par le pardon, mais il est infiniment plus difficile de surmonter certaines répulsions instinctives dont on ne peut pas se rendre compte à soi-même. On peut en dire autant de la « sympathie, » et surtout de « l'amour » qui souvent s'allume sous un simple regard, pour faire le bonheur ou le tourment de toute une existence. Deux êtres

qui s'aiment sont deux « aimants » qui s'attirent pour se confondre. Si la force des événements les sépare, leurs âmes se dégagent de leurs corps pour se réunir malgré la distance. Ils pensent, ils sentent à l'unisson. Si l'un éprouve un grand malheur, l'autre en est averti à l'instant même, par ce messenger mystérieux que nous appelons le « pressentiment. » Nulle prophétie plus sûre que le pressentiment d'une femme aimante qui se sent adorée, ou d'une mère qui ne vit que pour son enfant.

« Le croiriez-vous, disait une dame très-nerveuse, ma fille que voilà n'éprouve ni une peine morale, ni une souffrance corporelle, ni une forte impression, sans que j'en ressente immédiatement le contre-coup. On dirait qu'un fil électrique relie nos deux âmes et nos deux corps. C'est au point que je m'éveille souvent la nuit, pour aller lui dire : Ma fille, tu souffres de ceci, tu penses à cela, et toujours mon cœur devine juste. »

Pauvre mère, ce n'était pas seulement son cœur qui devinait juste : ce qui lui permettait d'être si perspicace et si lucide, c'était le fluide sympathique de leurs corps éthérés.

Je ne suis donc pas surpris, madame, de ce que vous me racontez à propos de René. L'amour, quand il est vrai, c'est-à-dire pur et fort, est coutumier de ces miracles. L'histoire sérieuse est

pleine de faits irrécusables qui prouvent les relations permanentes entre les âmes envolées, et les survivants qui les pleurent. La blessure saignante causée par la mort achève l'assimilation commencée par la vie. Ils s'envoient des dépêches mystérieuses qui les émeuvent et les avertissent qu'ils sont préservés de cette suprême solitude qui s'appelle l'oubli.

Il en est même qui, à force d'avoir fusionné durant leur vie mortelle, ne peuvent se résigner à partir l'un sans l'autre. Celui qui a expiré le premier semble jaloux de la vie qui retient le second, et celui-ci semble jaloux de la mort qui lui a ravi ce qui le faisait vivre. A force de s'appeler ils finissent bientôt par se rejoindre, pour s'élancer ensemble dans les plaines infinies, en repoussant du pied la barque où ils se sont vus battus par tant d'orages. Plaignez-moi, madame, de ce que je ne suis ni assez bon, ni assez pur pour être aimé d'un ange qui vint bientôt m'appeler ainsi.

TRENTE-QUATRIÈME EFFUSION.

LA CLEF MERVEILLEUSE.

« Nos tristesses passées seront, dans un monde meilleur, comme autant de servantes qui feront la toilette de nos joies présentes. » Cette pensée d'un grand poète, madame, doit nous aider à sourire, même à travers nos larmes. Je vous épargnerai donc mes condoléances, à propos de l'accident qui vous afflige, pour pénétrer plus à fond dans le sujet qui semble vous intéresser au plus haut point.

Vous voulez savoir ce que je pense de votre fameux « rêve, » et comment je l'explique. Eh ! bien, je le trouve charmant, et je n'y vois que le souvenir d'une excursion de votre esprit dans l'extra-monde. Pendant le sommeil, durant les heures où le corps charnel repose, l'esprit se dégage et s'émancipe avec son corps éthéré. Il

prend quelques vacances, et va se retremper dans le monde invisible, tout en restant attaché à sa prison par un lien fluide. Le réveil s'opère au moment où l'esprit vient se reconstituer prisonnier pour reprendre sa tâche. Réveiller quelqu'un en sursaut, c'est rappeler brusquement à son domicile un esprit qui prend ses ébats, peut-être à une grande distance ; c'est l'arracher souvent à une compagnie qu'il aime, pour le ramener dans le triste logis, où il ne trouve que des souffrances et des déceptions. Réveillé ainsi, l'homme semble dormir encore, « les yeux ouverts, » parce que l'esprit n'est pas encore de retour. Le réveil peut être joyeux pour quelques-uns, mais il est pénible pour le plus grand nombre, car, pour la plupart des mortels, ce que la nuit a de plus précieux, c'est l'oubli des jours. Le souvenir que l'esprit conserve de ses excursions constitue le vrai *rêve*, qui peut contenir parfois de précieuses révélations. La Bible, en effet, accorde une énorme importance aux songes, et Marc-Aurèle affirme qu'il a dû trois fois à ses rêves, le salut de son existence.

Souvent nos songes, surtout dans la jeunesse, nous donnent, pour ainsi dire, la sensation de notre corps éthéré. Ne vous est-il pas arrivé, par exemple, de rêver que vous « voliez » dans l'espace, que vous vous « sentiez tomber » avec angoisse, et de

vous réveiller sous cette impression, tout heureuse de vous trouver dans votre lit, sans la moindre meurtrissure? Eh! bien, ce rêve était une réalité. Votre corps éthéré, dégagé de votre corps matériel qui sommeillait, avait pris son essor dans l'espace, puis revenait avec rapidité, pour rentrer dans sa prison corporelle et reprendre sa tâche.

Le sommeil n'est donc pour l'esprit toujours actif qu'une relâche dont il profite pour s'émanciper parfois, et se réconforter avec ses amis du ciel. Souvent il rapporte de ce contact des lumières qui font dire que « la nuit porte conseil, » ou des inspirations qui justifient cette parole du Dante : « Le matin, l'esprit est presque divin dans ses visions. » Oui, la nuit est bonne, parce qu'elle déchire l'enveloppe de notre horizon terrestre, pour nous permettre des excursions dans notre vraie patrie. « Les rêves, disait une femme charmante, ne sont que les derniers rayons de l'aurore céleste qui, à travers l'océan de l'infini, jette encore une lumière sur les choses terrestres, comme après son coucher, le soleil dore encore les cimes des montagnes. » Aussi l'enfant aime à dormir, et sourit en dormant.

Quand on se place à notre point de vue, il est impossible de contempler, sans un profond attendrissement, le petit enfant qui dort, surtout l'enfant du pauvre. Figurez-vous une petite fille

qui, durant la journée, se voit vêtue de guenilles, mal nourrie, et reçoit le contre-coup de toutes les mauvaises humeurs qui troublent le ménage. Ah! que la terre doit paraître laide à cet ange qui vient du ciel! Maintenant qu'il dort, qu'il rêve, ne l'éveillez pas, car ce serait dommage. Il voit des fruits d'or, des oiseaux bleus, des rivières roses. Il joue là-haut avec des camarades qui sont des chérubins. Il a des ailes, et vous n'avez à lui offrir que des haillons. Il a pour lui les champs infinis de l'azur, et vous voulez l'enfermer dans la sombre mansarde. Ah! laissez-le dormir, et rêver encore, car pour lui dormir c'est faire la provision de joies qui lui donnera la force de prolonger son séjour parmi nous, sous sa livrée de misère. Ne nous étonnons donc plus si l'enfant pleure en s'éveillant.

Oh! oui, le sommeil est la véritable *trêve de Dieu* de tous les infortunés. Voilà pourquoi sans doute, la bonté divine lui permet de fermer la paupière des prisonniers. On se demande comment Silvio Pellico n'est pas mort de désespoir, le lendemain du jour où il entra au *carcere duro*, sans espoir d'en sortir. C'est qu'il avait, pour le soutenir, sa piété et ses rêves. O doux martyr d'une sainte cause, pendant que ton corps trouvait un peu de repos sur ta couche austère, ton esprit pur s'en allait dans les espaces éthérés retrouver

ses frères libres qui lui disaient : « Courage, glorieux proscrit, vaillant soldat de la liberté ! Ton martyre est une puissance, et tes chaînes valent mieux qu'une épée pour affranchir ta patrie. Encore un peu de temps, et tu pourras contempler, de nos sommets enchanteurs, ta chère Italie ressuscitée ! »

Vous dites que l'oiseau vous fait envie : c'est qu'il est l'emblème vivant et heureux de la liberté. Emprisonnés dans notre corps si lourd, si infime, nous rêvons le corps léger qui nous permettra de ne plus séparer notre personne de notre pensée. Le captif n'envie pas, derrière ses barreaux, le sort des rois que leurs courtisans rassasient de mensonges, mais celui de l'hirondelle qui rase de son vol léger la prairie émaillée de marguerites. Nous sommes ce captif envieux et rêveur, mais patience ! nos ailes poussent, et nous permettront bientôt de prendre notre essor.

La chenille rampante se fait un cocon qui devient son tombeau. Elle n'y meurt pas, mais elle s'y transforme. Bientôt l'insecte brise l'enveloppe où il a laissé sa livrée de misère, et prend possession de l'espace sous la forme d'un sylphe aérien revêtu d'un manteau de gaz translucide aux nuances irisées. Il ne vit plus que de parfums, de soleil et d'amour, cherchant sa compagne à toutes les corolles des fleurs moins co-

quettes et moins parées que lui. Insectes rampants nous aussi, nous deviendrons papillons. Le prétendu tombeau qui nous effraye n'est que le vestiaire où nous devons échanger nos haillons contre des ailes. Le jour est proche où les âmes pures, prenant possession de leur vrai domaine, auront en partage la liberté, l'espace avec les ardeurs éternelles.

En attendant, nous pouvons, dès ici-bas, connaître déjà le phénomène de l'extase. Un orateur chrétien définit l'extase « une joie qui nous fait oublier le temps, le monde et nous-même. » J'ignore si une âme en extase est nécessairement joyeuse, mais on pourrait peut-être la définir ainsi : « Une âme dont l'impression est assez vive pour la ravir à son corps charnel et à la vie extérieure. » Cette âme, en se ramassant sur elle-même, peut paralyser toute sensation corporelle. »

Le fluide éthéré répandu dans le corps charnel est comme un télégraphe qui transmet la sensation au centre sensitif qui est l'esprit. Les nerfs sont les fils conducteurs de ce fluide, mais le cours de ce fluide peut être interrompu par un agent qui l'isole du cerveau. C'est ainsi que le *chloroforme* permet d'opérer sans douleurs certaines amputations qui font frémir. Mais l'âme elle-même est tellement puissante, et sa

pensée, tellement intense qu'elle peut, sans agent extérieur, anéantir la sensation. C'est ainsi qu'on a vu des soldats, dans l'ardeur de la bataille, combattre toujours sans s'apercevoir que leur chair était labourée par deux ou trois balles. C'est ainsi que certains martyrs enthousiastes, voyant ou croyant voir le ciel ouvert, ont pu se montrer si joyeux dans le supplice.

« Par l'extase, dit Gratiolet, le martyr, rôti sur un gril, brave les bourreaux, et meurt dans les transports d'une joie céleste. L'extase est la force des héros. Qu'est-ce que Mucius Scévola brûlant sa main dans la flamme du sacrifice ? Que dira-t-on du sauvage américain qui brave ses bourreaux, rit aux tourments et les dédaigne ? Ce serait une chose incroyable que ces supplices joyeux, si l'enthousiaste ou le martyr sentaient la douleur. Ils ne la sentent pas, grâce à un certain degré d'extase. D'ailleurs, cette condition exceptionnelle faite au système nerveux peut résulter d'une préparation volontaire qui a ses règles dans tous les pays où l'immolation de l'homme est la conséquence habituelle de religions et de législations maudites. L'extase est, dans ce cas, le plus heureux privilège de l'homme. »

J'ajoute qu'elle est une réfutation palpable des théories matérialistes.

Le corps éthéré n'est pas contenu tout entier

dans le corps charnel comme une liqueur dans un vase : il rayonne au dehors. Plus une âme est pure, élevée, plus éclatante est l'auréole qui l'entoure. Les peintres, vous le savez, entourent d'un nimbe lumineux la tête de Jésus-Christ, de la Sainte-Vierge et des saints. Or, ce qui ne nous semble qu'un symbole, nous apparaîtrait, si nous avions la vue plus perçante, comme une splendide réalité. C'est par cette auréole que nous pourrions distinguer les âmes pures des âmes dépravées ; mais alors, que deviendrait le monde ? Dieu doit la dérober à nos faibles regards pour ne pas trop humilier les pécheurs, et peut-être pour maintenir, dans sa charmante modestie, une certaine comtesse qui vous ressemble beaucoup.

C'est par le corps éthéré que nous pouvons nous expliquer, enfin, le miracle de la *Transfiguration*. Un esprit puissant et pur peut opérer une transformation magnifique dans le fluide qui l'enveloppe. Sous cette couche diaphane, la figure réelle du corps peut se modifier comme à travers un prisme, et prendre une expression radieuse, tout en conservant sa ressemblance. Quoiqu'à un degré plus faible, nous voyons chaque jour s'opérer ce miracle. Sous l'empire d'une passion mauvaise, une belle figure prend un aspect hideux, tandis qu'un visage disgracié

s'illumine, s'embellit au point de devenir admirable après une action héroïque, ou sous le rayon d'une pensée sublime.

Je m'arrête, madame, en me demandant quelles seront vos impressions. Pour moi, je l'avoue, j'ai été ébloui par ces clartés, et je puis redire la belle parole de Bossuet : « Je ne crois plus, je vois. » Je trouve partout la justification éclatante de la foi qui est devenue ma seule consolation ; mais je la trouve surtout dans les profondeurs de mon être quand il m'arrive d'en sonder les abîmes, car il y a longtemps que je murmure cette plainte du poète :

Oui, mon malheur irréparable
C'est de pendre aux deux éléments :
C'est d'avoir en moi, misérable,
De la fange et des firmaments.

TRENTE-CINQUIÈME EFFUSION.

LES MESSAGERS CÉLESTES.

Vous êtes heureuse, madame, car il vous semble « que nous sommes dans le vrai, ou que rien n'est vrai. » Cependant vous restez inquiète, et vous laissez échapper ce soupir : « Que ne puis-je saluer le messager céleste qui viendrait me dire que vous avez raison, et ajouter à la joie de la certitude, la sérénité qui provient de l'évidence ! »

Je comprends votre désir, mais je ne puis croire que vous puissiez conserver la moindre inquiétude. Notre philosophie, en effet, abstraction faite de toute preuve expérimentale, est si logique, si consolante, elle concorde si bien avec l'Évangile et la science, elle nous rend si bien compte d'une foule de phénomènes inexplicables, qu'elle devrait suffire, ce me semble, à vous pro-

curer cette paix sereine que vous désirez. Étudiez, comparez, et vous verrez que, pour une âme spiritualiste comme la vôtre, nulle religion, nulle philosophie, ne présente un enchaînement aussi simple, aussi grandiose, et ne jette un pareil jour sur les grands problèmes qui semblaient insolubles. Ceux qui ont bu à cette coupe comprennent cette belle et hardie parole d'un docteur du moyen âge : « La vraie religion n'est que la vraie philosophie, et la vraie philosophie n'est que la vraie religion. »

J'ose à peine ajouter que notre croyance peut invoquer, en sa faveur, le témoignage « positif » de certains messagers mystérieux.

Vous avez entendu parler, sans doute, du bruit qui s'est fait dans les deux mondes, à propos de certaines révélations médianimiques. Je m'empresse de vous dire que pour mon compte, je ne me suis jamais mêlé à ces expériences. J'ai même l'intime conviction qu'une multitude des faits que l'on raconte peuvent être attribués à l'illusion, si ce n'est à la supercherie. J'ajoute enfin que beaucoup de *mediums* s'abusent, en se croyant en rapport avec des esprits supérieurs, tandis que leurs communications, en les supposant réelles, sont parfois mensongères, et toujours médiocres. Mais, ces réserves faites, je me crois obligé de convenir que certains phénomènes, qui sem-

blent irrécusables, peuvent être, pour certains esprits, une preuve qui les subjuge.

Le P. Ventura écrivait à M. de Mirville, à propos de ces manifestations : « Ce sera le plus grand événement du siècle. »

Dans notre société française, je le sais, on se fait gloire d'obéir à la mode bien plus qu'à la conviction. Certains hommes, qui se sont posés comme positivistes, croiraient se déshonorer s'ils acceptaient comme possibles certains faits, sous prétexte qu'ils ont une couleur de merveilleux. D'autres trouvent qu'il est de bon ton de croire, les yeux fermés, au miracle de la Salette, et de boire de l'eau de Lourdes pour se débarrasser de toute maladie incurable, mais qu'il est souverainement ridicule ou impie de croire au magnétisme ou aux « esprits. » Pour moi, au risque de passer pour un insensé, j'attends, j'observe, et je ne me permets pas de sourire, avec un si superbe dédain, quand je vois des « millions » d'esprits éclairés se préoccuper, dans les deux hémisphères, des communications d'outre-tombe. Or, ces communications s'accordent pour affirmer les vérités consolantes qui vous ont tant réjouie. La doctrine de l'Esprit consolateur se trouverait ainsi confirmée d'une manière sensible, éclatante, par les messagers célestes dont vous réclamez le témoignage.

Le clergé catholique ne s'y est pas trompé : loin de nier la réalité de ces phénomènes, il les admet dans leur ensemble, comme indubitables, mais il les condamne comme des manifestations *diaboliques*. Il refuse ainsi d'accepter l'intervention sensible des bons esprits pour n'admettre que l'intervention des mauvais. A-t-il absolument raison ? il est permis d'en douter. L'esprit de Samuel, si je ne me trompe, n'était point un esprit *infernal*, cependant la Bible raconte qu'il se rendit à l'évocation de la Pythonisse d'Endor pour répondre aux questions de Saül.

« Les anges de ténèbres, dit-on, se transforment en anges de lumière, pour mieux tromper les hommes, en les éloignant de la vraie foi. » Mais quel intérêt peuvent-ils avoir à tromper des athées qui sont leur proie assurée, pour en faire des spiritualistes qui se disposent à leur échapper ? Et puis, n'est-ce pas insulter la bonté divine, que de supposer qu'elle permet aux démons une intervention sensible refusée aux bons anges ? Quoi ! lorsque l'homme éprouve déjà tant de peine à vaincre ses passions, et que tout conspire à désorienter ses croyances, Dieu permettra qu'il soit encore trompé par les puissances infernales, qui lui présenteront l'erreur sous l'apparence de la vérité, le mal sous l'apparence du bien ! Non, il n'est pas possible que nous soyons, de

la part du Père, l'objet d'une pareille dérision.

Nous lisons, dans les *Actes des apôtres*, ces paroles qui devraient donner à réfléchir à ceux qui leur accordent une autorité divine : « Voici ce qui arrivera dans les derniers temps, dit le Seigneur : Je répandrai de mon Esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des révélations en songe. » Les légendes des saints d'ailleurs sont pleines de « révélations surnaturelles, » d'apparitions d'esprits célestes; et l'on sait avec quel empressement l'Eglise accepte, de nos jours, le récit de certains enfants visionnaires.

Pour nous, madame, il n'y a ni anges, ni démons, dans le sens vulgaire du mot : il n'existe que des esprits bons ou mauvais, supérieurs ou inférieurs. Que l'action des esprits qui peuplent le monde invisible s'exerce, dans une certaine mesure, sur les esprits incarnés qui peuplent la terre, ceci me semble rationnel et indubitable. Que les « esprits de malice répandus dans l'air, » comme dit l'apôtre saint Paul, communiquent en plus grand nombre que les esprits supérieurs, avec les esprits mauvais ou frivoles de notre bas monde, c'est probable, en vertu de ce proverbe : « Qui se ressemble s'assemble. » Mais que notre terre, malgré ses progrès, soit encore une arène

exclusivement réservée à l'action des puissances infernales, c'est ce que la raison ne saurait admettre, car si les démons y appellent les démons, les anges y appellent les anges.

C'est pour ne l'avoir pas compris que les docteurs du moyen âge ont accordé une si grande importance au « diable » ou à ses suppôts, et qu'on a fait, dans toute la chrétienté, pendant des siècles, d'effroyables hécatombes de « sorciers » ou de « sorcières. »

« Les anciens, dit le P. Lacordaire, se croyaient entourés de *génies* remontant, de degré en degré, jusqu'à la source suprême de l'intelligence, et même, par l'effet sans doute d'une tradition opiniâtre, ils distinguaient ces *génies* en deux classes, les bons et les mauvais. Toute leur histoire est pleine de cette croyance, et les plus grands hommes ne se défendaient pas de l'impression qu'ils étaient accompagnés, dans leurs succès, de l'influence active et surhumaine qu'ils appelaient leur *bon génie*; comme aussi, lorsque des revers menaçaient leur fortune, ils se ressentaient d'un voisinage obscur et terrible qu'ils appelaient leur *mauvais génie*, et dont ils croyaient quelquefois, comme Brutus à Philippes, entrevoir une réelle apparition. Tant est naturelle aux hommes, la pensée que l'humanité ne renferme pas tous les esprits, mais qu'elle n'en contient, au contraire,

qu'une première ébauche, et une faible portion. Tant ils vont au-devant de cette autre conséquence, que les esprits supérieurs ont avec le nôtre un commerce habituel. »

Oui, de même que les corps s'attirent, les esprits se recherchent, exerçant les uns sur les autres une influence réciproque. Cette influence peut être bonne ou mauvaise, selon la nature de l'esprit qui l'exerce souvent à notre insu, mais plus on est pur, plus on attire à soi les esprits purs. Nous vivons, sans y songer, au milieu d'un peuple invisible qui nous observe, parfois nous obsède, et souvent nous inspire. Ce que nous appelons l'illumination soudaine du génie n'est peut-être que le souffle spontané d'un esprit supérieur. Ce que nous appelons une bonne pensée, une « grâce actuelle » qui nous dicte une résolution généreuse, n'est probablement qu'une inspiration subite de notre bon ange. Tout en restant les arbitres de nos destinées, nous subissons des influences mystérieuses qui entravent ou favorisent notre ascension. Les voix d'en bas nous crient : Rien n'est réel que la matière et le plaisir ! Les voix d'en haut nous disent : On monte au ciel par le calvaire !

Voyez ce qui se passe durant cette bataille que nous appelons la vie. Ce jeune homme y entre tout armé par les conseils d'un père loyal et d'une

mère pieuse. Peut-être aura-t-il la bonne fortune de rencontrer, dans la mêlée, un ami généreux qui saura l'aider à se maintenir dans le devoir. Ce sont là ses anges gardiens visibles. Mais il recontera d'autres esprits mauvais qui chercheront à l'entraîner au mal. Les premiers ont pour complice la conscience du jeune homme ; les autres, ses passions. Ce sont des *démons incarnés* qui disputent une âme à des *anges incarnés*. Eh ! bien, qui nous prouvera que le monde invisible n'est point aussi une mêlée, où les bons esprits disputent aux mauvais les âmes innombrables qui constituent, sur notre terre, la grande Église militante ?

Je crois à la grande vision de Jacob endormi sur la pierre de Béthel. « Il vit en songe, dit l'Écriture, une échelle dont le pied était appuyé sur la terre, et dont le sommet touchait au ciel. Et les anges de Dieu montaient et descendaient. » Quel magnifique symbole ! Ces anges de Dieu qui montent, sont les âmes qui franchissent, en s'épurant, les divers degrés de la perfection, et aspirent à la gloire des séraphins. Ces anges qui descendent, sont les messagers célestes qui apportent aux mortels les inspirations du ciel, et les encouragent à se dégager des servitudes de la chair, pour monter aux régions de l'éternelle lumière.

Quels sont ces esprits secourables? Peut-être de sublimes « parvenus » qui, comme nous, ont connu l'épreuve et la lutte. Sans cela, le dirai-je? ils auraient trop de raisons d'être jaloux.

Louis XIV, entouré de ses courtisans, reçut un jour, au grand escalier de Versailles, un de ses amiraux victorieux. Il fit même quelques pas pour aller à la rencontre du héros, et comme celui-ci s'excusait de monter si lentement, le roi lui dit : « Amiral, on ne saurait marcher plus vite, quand on est si chargé de lauriers! » Je vous le demande, en entendant cette parole royale, quel est le courtisan qui n'envia le sort du vieux marin, et n'eût échangé toutes ses pensions, tous ses titres contre ses lauriers? Eh! bien, représentez-vous les sentiments que devraient éprouver les courtisans célestes, en voyant arriver, aux radieux sommets de l'Empyrée, les phalanges des esprits victorieux, chargés des lauriers cueillis sur d'innombrables champs de bataille, et en entendant le Roi des rois leur adresser le compliment du « grand roi » au grand amiral! Ah! ce serait à les faire rougir d'être des anges, des nobles de naissance, au lieu d'être les fils de leurs œuvres, comme ces esprits vainqueurs, et d'être restés là-haut dans les délices, pendant qu'on se battait là-bas. .

Et qui nous prouvera que ces esprits célestes

ne peuvent reparaître parmi nous pour hâter nos progrès ? Comment expliquer, en dehors de cette hypothèse, l'apparition des grands hommes et des grands saints, tels qu'Orphée et Moïse, Homère et Isaïe, Dante et Jeanne d'Arc, Galilée et saint Vincent de Paul ? Pauvres esprits terrestres, nous voyons, nous coudoyons peut-être des « esprits solaires » qui sont descendus parmi nous pour s'atteler à ce char si lourd qui s'appelle le genre humain. Ah ! saluons, vénérons ces apôtres de l'idéal, car ils sont pour notre terre les légats du ciel. Oh ! oui, ces hautes âmes ont vu autre chose que notre monde ténébreux. De là leurs intuitions profondes et leurs rêveries sublimes ; de là leurs effarements mystérieux, leurs paroles fulgurantes et leurs troubles étranges ; de là leur vie tourmentée, et leur trépas précoce ou terrible. Tout devient épineux pour ces esprits sublimes, dans notre sombre vallée, et tous peuvent redire la parole mélancolique d'Ézéchiël : « Je demeure parmi les églantiers ! »

Vous me demanderez pourquoi ces révélations incomplètes, ces lueurs mêlées d'ombres, quand il en coûterait si peu à Dieu de nous dévoiler le monde invisible dans toute sa clarté ? Hélas ! c'est demander pourquoi la nuit n'est pas le jour, pourquoi la terre n'est pas le ciel ? Supposez que tous les voiles se déchirent, que les messa-

gers célestes nous apparaissent dans leur splendeur, pour nous révéler dans une lumière sans ombre nos magnifiques destinées : nous passerions, par le fait même, de l'état d'hommes à l'état d'anges ; nous serions ravis dans une extase qui nous ôterait tout mouvement avec toute liberté ; nous jouirions, sur notre monde expiatoire, des béatitudes réservées aux mondes heureux.

Contentons-nous donc de l'aurore, en attendant le lever du soleil qu'elle nous annonce. Profitons surtout des jours qui nous restent à passer sur notre monde obscur, pour préparer la robe nuptiale qui nous permettra de nous asseoir au banquet des mondes plus fortunés. Songeons que chaque douleur, chaque sacrifice, chaque bonne action est une plume qui pousse à nos ailes, une force de plus qui nous aide à sourire devant cette grande calomniée que nous appelons la mort.

TRENTE-SIXIEME EFFUSION.

LA MORT TRANSFIGURÉE.

Pour les rêveurs comme pour les poitrinaires, madame, la saison des feuilles mortes est une triste saison. C'est vous dire que je partage votre mélancolie, et que j'admire la sagesse de l'Eglise, qui a su fixer à cette époque la « Commémoration des morts. » Cependant, pour ceux qui partagent nos croyances, il me semble que ce jour doit être un jour de fête, au lieu d'être un jour de tristesse, car l'Esprit consolateur transfigure la mort au point de la rendre désirable. Vous ne m'étonnez donc point quand vous me dites, d'une manière si charmante, que vous avez tressailli de joie à « l'apparition de votre premier cheveu blanc. »

Le moyen âge n'est qu'un long deuil, une sorte d'enterrement nocturne. On n'aime guère le bon

Dieu, mais on craint beaucoup Satan. La vie est pénible, atroce pour le malheureux serf attaché à la glèbe ; cependant il éprouve une peur extrême de mourir. Ah ! c'est que sa pauvre imagination est remplie de terribles légendes. C'est que la tombe est un noir soupirail , au delà duquel il entrevoit le jugement, l'enfer, l'éternité avec la presque certitude d'être au nombre des réprouvés !

Plus tard, deux siècles après la Renaissance, Pascal renonce au mariage, se fait moine, et meurt effrayé. La Fontaine se résigne à porter un cilice. Racine se met à rimer des psaumes et à construire de petites chapelles. Condé, le vainqueur de Rocroi, fléchit et tremble à ses derniers moments. Turenne se fait dévot au point d'édifier M^{me} de Sévigné. La mort de l'Aigle de Meaux serre le cœur, et celle du Cygne de Cambrai le déchire. Ainsi, ces grands hommes et ces hommes de bien meurent correctement, bien confessés, bien administrés, mais fort tristes et fort épouvantés !

Notre foi, madame, nous épargne ces tristesses et ces épouvantes du dernier moment.

Pour nous la mort n'est plus cet affreux squelette qui vient faucher d'un coup nos joies, nos rêves et nos affections. Ce n'est plus ce commissaire sans entrailles qui vient nous dire : Voici

l'heure de comparaître au tribunal ! Oh ! non, elle est bien plutôt l'ange libérateur qui vient dénouer, l'un après l'autre, les liens qui nous tenaient captifs depuis tant d'années. Cette opération plus ou moins lente, plus ou moins douloureuse, s'appelle l'agonie. L'âme alors, surtout quand elle est pure, se trouve comme aux confins de deux mondes : le monde visible où elle n'a plus qu'un pied, et le monde invisible qu'elle commence à entrevoir. De là ces phénomènes si fréquents que l'on remarque au lit des mourants ; ces regards qui semblent fixer quelques merveilles invisibles, et se perdre dans un autre horizon ; ces paroles suprêmes, *novissima verba*, qui semblent autant d'éclairs pour ceux qui les entendent ; ces sourires enfin qui ressemblent au sourire de l'enfant qui dort sous l'œil humide de sa mère, et supposent des visions enchanteresses.

Le dernier soupir est pour l'esprit qui se désincarne un moment de trouble. S'il est bon, s'il est pur, s'il a connu durant sa vie corporelle les enseignements de l'Esprit consolateur, ce trouble dure peu et n'a rien de pénible. L'esprit ressemble en quelque sorte à un homme qui se réveille, sans avoir une conscience claire de son état, sans savoir précisément s'il veille ou s'il dort. Bientôt après, il reprend possession de lui-même et se rend un compte exact de sa situation.

Alors, c'est un ravissement comme celui de l'oiseau qui s'est échappé de sa cage étroite, pour aller rejoindre dans l'air, ou sous la feuillée, ses compagnons libres.

Un charmant écrivain n'est peut-être pas loin de la vérité, quand il fait parler ainsi une jeune vierge qui vient de mourir :

« Des mots humains ne peuvent rendre la sensation d'une âme qui, délivrée de sa prison corporelle, passe de cette vie dans l'autre, du temps dans l'éternité, du fini dans l'infini. Mon corps immobile, et déjà revêtu de cette blancheur mate, livrée de la mort, gisait sur sa couche funèbre, entouré des religieuses en prière, et j'en étais aussi détachée que le papillon peut l'être de la chrysalide, coque vide, dépouille informe qu'il abandonne pour ouvrir ses jeunes ailes à la lumière inconnue et soudainement révélée. A une intermittence d'ombres profonde avait succédé un éblouissement de splendeurs, un élargissement d'horizons, une disparition de toute limite et de tout obstacle qui m'enivraient d'une joie indicible. Des explosions de sens nouveaux me faisaient comprendre les mystères impénétrables à la pensée et aux organes terrestres. Débarrassée de cette argile soumise aux lois de la pesanteur qui m'alourdissait naguère encore, je m'élançais, avec une alacrité folle, dans l'insondable

éther. Les distances n'existaient plus pour moi, et mon simple désir me rendait présente où je voulais être. Je traçais de grands cercles d'un vol plus rapide que la lumière, à travers l'azur vague des espaces, comme pour prendre possession de l'immensité, me croisant avec des essaims d'âmes et d'esprits. »

Tel est, madame, pour les âmes qui vous ressemblent le vrai *lendemain de la mort*. En débouchant du sombre tunnel, elles ne se trouvent point en face du gouffre infernal qu'on leur a dépeint, ou de la cité bâtie de pierres précieuses qui doit être leur éternelle prison. Elles n'abordent pas à cette terre mystérieuse, inconnue, *terra incognita*, dont jamais personne n'est revenu. Non, elles abordent à des rivages pressentis, connus, peut-être déjà explorés. Elles se retrouvent chez elles, dans leur véritable élément, heureuses de se sentir dans un monde si souvent visité pendant les rêves de leur longue captivité. Elles comprennent alors que la vie corporelle n'est qu'un songe, et que la vie spirituelle, la vie libre, est la vie normale des esprits.

Pour les méchants, les criminels, l'agonie est douloureuse, et le trouble qui lui succède est affreux. Il en est même qui se figurent que leurs tourments seront éternels, parce qu'ils n'entrevoient nulle issue. Mais peu à peu la lu-

mière pénètre dans ces âmes enténébrées, pour faire germer le repentir et l'amour, car la bonté divine, moins inexorable que le génie de Dante, n'a écrit sur aucun portique cette inscription désolante : « O vous qui entrez, laissez toute espérance ! »

C'est ainsi que nous arrachons à la grande calomniée son masque hideux, pour lui rendre son véritable visage. Alors on ne craint plus de la regarder en face, et loin de la redouter, on serait plutôt tenté d'aller à sa rencontre. C'est là peut-être la plus spécieuse objection que l'on puisse opposer à notre doctrine, en l'accusant de favoriser le suicide.

Oui, j'en l'avoue sans peine, la peur de la mort peut être un frein salutaire, pour empêcher les âmes grossières de se délivrer d'une vie qui leur est à charge. Voilà pourquoi sans doute la doctrine même de l'immortalité, si antique et si évidente, fut longtemps cachée au vulgaire. Moïse n'en parla point aux Hébreux, et parmi les Gentils, de rares initiés seuls en avaient le secret. Hégésias ayant donné à Cyrène une leçon sur la vie future, ses disciples se tuèrent pour en goûter plus vite. La contagion devint si forte que Ptolémée Philadelphe ordonna la fermeture des écoles où cette doctrine était enseignée, de peur que ses Etats ne fussent bientôt dépeuplés.

Tant qu'un monde est assez obscur pour être un rude purgatoire, ces paroles de Lucain resteront une grande vérité : « Afin que ceux qui ont encore à vivre supportent l'existence, la divinité leur cache qu'il est heureux de mourir. »

C'est surtout en ce qui concerne nos destinées que la révélation a dû être progressive. Aussi, lorsque le Christ popularisa le grand dogme de la vie future, il eut soin de tempérer la promesse du royaume de Dieu par la menace du feu éternel. L'Eglise alla plus loin, et fit un crime du suicide. A ses yeux, celui qui se donnait volontairement la mort était damné, et son corps ne reposait point en terre sainte. Cette sévérité révélait une sagesse profonde. Qu'on se figure, en effet, ce que devait être l'existence, pendant les longs siècles du moyen âge, pour la multitude des chrétiens ! Si ces misérables opprimés n'eussent été rivés à la vie par la peur de la mort et de l'enfer, ils eussent jeté là leurs instruments de travail, pour se précipiter au fond des étangs, ou se pendre aux arbres de la forêt.

De nos jours, l'humanité a fait quelques pas en avant, et la terre a monté d'un degré. Les esprits sont plus éclairés, et la vie, pour le plus grand nombre, est devenue plus facile. L'heure est donc arrivée où l'on peut, sans péril, dévoiler dans toute sa splendeur le mystère de nos desti-

nées. D'ailleurs notre chère doctrine n'est guère accueillie et comprise que par les âmes avancées qui sont incapables d'en abuser. Si elle transfigure la mort au point de la rendre désirable, elle nous montre en même temps la vie sous un jour qui la rend précieuse. Elle nous enseigne que l'existence est une épreuve transitoire, mais nécessaire à notre avancement. Elle nous avertit que le suicide est un crime, et que celui qui déserte son poste au grand combat de la vie, se condamne à la recommencer dans des conditions plus pénibles.

Quoi de plus rationnel, de plus consolant, de plus moral ? Que ceux qui la combattent au nom de la théologie ou du matérialisme donnent plus et mieux qu'elle ; qu'ils guérissent plus sûrement toutes les blessures de l'âme ; qu'ils réjouissent le cœur par des espérances plus légitimes et des certitudes plus grandes ; qu'ils nous ouvrent enfin des horizons plus beaux, et nous les croirons. Mais nous dédaignerons sans aigreur leurs sourires ou leurs anathèmes, tant qu'ils n'auront à nous offrir que des affirmations contredites par la science, et ne nous ouvriront d'autres perspectives que l'enfer ou le néant.

Encore quelques années, un siècle peut-être, et l'humanité, délivrée de son long cauchemar, transformera jusqu'à ses funérailles. On saura

éloigner du lit des mourants cet attirail lugubre si propre à troubler celui qui s'en va, et à terrifier ceux qui restent. On supprimera ces draps noirs semés de larmes, et ces cierges ornés de crânes, pour les remplacer par des tentures plus gaies semées de fleurs, et par des cassolettes où l'on brûlera des parfums. Aux chants lamentables de la liturgie du moyen âge qui racontent les angoisses du défunt, on substituera les hymnes joyeuses qui traduiront les allégresses de l'âme affranchie.

Séguier était un prophète des Cévennes, un de ces prophètes dont le feu sacré ranima le courage des réformés français, après la révocation de l'édit de Nantes. Fait prisonnier par les troupes royales, il fut conduit devant ses juges. Le président lui dit :

« Pourquoi vous appelle-t-on *esprit* ? — Parce que l'esprit de Dieu est avec moi. — Votre domicile ? — Au désert, et bientôt au ciel. — Demandez pardon au roi. — Nous n'avons d'autre roi que l'Eternel. — N'avez-vous pas de remords ? — Mon âme est un jardin plein d'ombrages et de fontaines. » Conduit au bûcher, il fut sublime et superbe. Il vit tomber sa main sous le couperet, comme si cette main eût été celle d'un étranger. Sa figure se transfigura au milieu des flammes qui lui léchaient les chairs, et il s'écria :

« Frères, espérez en l'Eternel ! Le Carmel désolé reverdira, et le Liban solitaire refleurira comme une rose ! »

C'est ainsi, madame, que tous les hommes sauront mourir, quand l'esprit de vérité leur aura dit ce que c'est que la mort. Alors les âmes désolées reverdiront comme le Carmel sous la rosée de l'espérance, et les cœurs endoloris refleuriront comme le Liban, sous les rayons des saintes allégresses. Alors on ne se battra plus, ou, si on se bat encore, tous les soldats seront des héros.

Ce qui fait la bravoure, c'est le mépris de la mort, et ce qui produit le mépris de la mort, c'est le mépris de la vie. Dès lors, le dirai-je ? la valeur proverbiale de nos soldats reste pour moi un mystère. Plusieurs ne croient à rien, et ceux-là doivent se dire, en allant à la bataille : « Si je meurs tout est fini à jamais ! » Quant aux autres qui ont la foi, ils vivent à peu près comme s'ils ne l'avaient pas, et il est bien rare qu'ils se confessent avant le combat. Dès lors ils doivent se dire : « Il est possible que je sois tué, et si je suis tué, il est probable que je serai damné pour toujours ! » Et ces hommes, je le sais, je l'ai vu, se battent comme des lions !

Les plus braves toutefois, j'ai pu m'en convaincre, sont ceux qui, comme nos pères les Gaulois,

croient fermement à la vie progressive. Ceux-là se battent avec assurance, et leur bravoure n'est plus qu'un joyeux enthousiasme. Ils savent immoler leur vie d'un jour à la patrie, parce qu'ils se sentent impérissables. Ils redoutent peu le fer meurtrier qui peut les coucher sur le terrain, parce qu'ils savent que les dépouilles des guerriers morts ne sont que « des enveloppes déchirées. » Loin de redouter le Tartare auquel ils ne croient pas, ils regardent le ciel qui s'ouvre pour tous les martyrs des grandes causes.

Génereux enfants de la France pleurés par tant de mères, de sœurs, de fiancées, j'ai prié sur la terre qui recouvre vos restes, dans les champs de Metz et de Sedan, et j'ai dit : Non, ils ne sont point morts ; non, ils ne sont point réprouvés ! Plus vivants que ceux qui les regrettent, ils voient sans tristesse les marguerites fleurir dans le gazon qui verdit sur leur dépouille mortelle. Ils contemplent avec un ravissement mêlé d'anxiété la résurrection laborieuse de cette chère France pour laquelle ils ont versé leur sang, et nous renvoient des steppes étoilés ce beau cri du poète :

Qu'est-ce donc que mourir ? briser ce nœud infâme,
Cet adultère hymen de la terre avec l'âme,
D'un vil poids à la tombe, enfin se décharger !
Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer !

TRENTE-SEPTIÈME EFFUSION.

L'HYMNE DE LA TERREUR.

Vous avouez, madame, « que le *Dies iræ* vous donne la chair de poule. » C'est que ce chant lugubre est un sanglot plutôt qu'une prière. Si *l'Imitation* résume le mysticisme du moyen âge dans ce qu'il a de plus élevé, le *Dies iræ* en résume la théologie dans ce qu'elle a de plus terrible. Mais notre génération, il faut en convenir, devient irrespectueuse à l'égard des fantômes. En écoutant chanter l'hymne de la peur, elle dit : « C'est beau, mais ce n'est pas vrai. » Voyons un peu, en analysant ce chef-d'œuvre, jusqu'à quel point elle a raison.

« Jour de colère, jour terrible, où l'univers sera réduit en cendres, selon les oracles de David et les prédictions de la sibylle. »

La science répond, en dépit de la sibylle, que l'univers est infini, et que la terre, dans cet infini,

n'est qu'un atome imperceptible. Les soleils et les planètes étant des masses incandescentes, ne périssent pas par le feu qui « les réduit en cendres, » mais par le refroidissement.

« Le son éclatant de la trompette réveillera les morts au fond du sépulcre, il les rassemblera tous devant le trône du Seigneur. La nature et la mort seront dans la stupeur, quand l'homme ressuscitera pour répondre à son juge. »

C'est ici surtout que la science est obligée de sourire malgré la grandeur des images. Si les débris de nos cadavres restaient homogènes, fussent-ils réduits en poussière, on concevrait encore une nouvelle agrégation de cette poussière à un temps donné, mais les choses ne se passent point ainsi. Le corps humain est formé d'éléments divers tels que l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le carbone et le phosphore. Ces éléments se vaporisent, se dispersent de telle sorte que la même molécule, avec la série des siècles, sera entrée dans des millions de corps différents. Ainsi, une molécule qui fait aujourd'hui partie de votre sang peut avoir servi à colorer quelque rose dont votre mère a respiré le parfum.

La vie de tous les êtres qui peuplent la terre est une vie unique dont l'air est le milieu, et dont le sol est la base. Un perpétuel échange de molécules s'opère entre l'homme, les animaux et

les plantes. Notre corps se renouvelle tout entier, non pas en sept ans comme on le croyait, mais en moins d'une année, et peut-être tous les mois. Physiquement, rien ne nous appartient en propre. L'esprit seul constitue notre individualité permanente. Notre sang, notre chair, nos muscles, se composent et se décomposent avec une rapidité prodigieuse. La circulation des atomes reproduit en petit la circulation des mondes. Les plantes fournissent l'albumine à notre sang, et le phosphate de chaux à nos os. Elles nous envoient l'oxygène qui nous fait vivre, et nous leur rendons l'acide carbonique dont elles se colorent. La mort et la vie ne sont en réalité que des métamorphoses.

§ Soit qu'il germe dans l'ombre, soit qu'ayant acquis toute sa vigueur il grandisse en plein soleil, le végétal tombé de la main du laboureur se maintient en harmonie avec son milieu, et marche vers la perfection en s'assimilant les éléments qui lui conviennent. Telle est l'âme humaine durant le cours de son immortalité. Le corps qui n'est que son instrument se renouvelle sans cesse, tout en conservant sa forme, en vertu d'une puissance latente qui excelle à distraire continuellement, de la masse flottante de l'univers, les matériaux qui lui sont nécessaires.

Laissez un cadavre se putréfier au soleil : la

plus grande partie de ce corps s'en ira dans l'atmosphère sous forme de gaz impalpables. Une autre partie sera dévorée par les vers qui seront dévorés à leur tour. Le reste ne sera bientôt plus qu'une pelletée de terre. Si on plante un légume dans cette terre, il en épuisera, par ses racines, les substances nutritives. Qu'une chèvre vienne à brouter ce légume, elle en fera du lait, et la jeune fille qui boira ce lait aura mangé de la chair humaine... transformée ! Or la matière étant en quantité définie, et ses transformations étant indéfinies, il y aura nécessairement déficit à la fin des siècles. Les mêmes atomes ayant servi tour à tour à composer plusieurs corps, il n'y aura qu'un corps pour plusieurs âmes quand il s'agira de comparaître au jugement dernier. Le cannibale qui n'aura vécu que de chair humaine sera surtout fort embarrassé pour trouver son corps quand chacune de ses victimes aura repris le sien.

Changeons un mot : au lieu de dire *la résurrection de la chair*, disons *la transformation de la chair*, et nous aurons un dogme qui ne choquera ni la science ni le bon sens.

« On présentera un livre écrit qui contient tout ce qui doit être la matière du jugement du monde. Quand le juge sera assis sur son tribunal, tout ce qui était caché sera révélé ; aucun crime ne demeurera impuni. »

Que pensez-vous de ce tribunal qui ressemble à quelque prétoire terrestre, et de ce juge suprême rabaissé à la taille de nos magistrats ? Non, les âmes ne se convoquent point, ne se jugent point ainsi, mais elles se classent infailliblement d'après leurs mérites. De même que les astres opèrent leurs évolutions d'après les lois immuables qui les régissent, de même les âmes, dans la diversité infinie des chemins qu'elles parcourent et des mutations qu'elles subissent, doivent obéir à des lois générales qui nous sont encore inconnues. Un jour nous aurons le secret de cette magnifique psychologie. Nous connaissons, non-seulement les forces de l'âme, mais les effets inévitables qui résulteront de l'emploi, de l'abus ou du développement de ces forces. Alors nous prendrons en pitié les images du *Dies iræ*, comme nous prenons en pitié les métaphores des anciens qui, pour rendre compte de l'explosion de la foudre, en plaçaient les traits dans la main de Jupiter. En attendant ces clartés nouvelles, nous avons toute raison de croire que les âmes se trouvent classées, d'après leur valeur, par des ressorts aussi spontanés, aussi réguliers que ceux qui gouvernent la matière, montant ou descendant, conformément aux règles de la justice, comme les corps qui montent ou descendent, en raison des lois de la pesanteur.

Réfléchissez, et vous direz : Ceci est trop grand, trop beau, pour ne pas être vrai.

« O roi dont la majesté fait trembler, et qui sauvez *gratuitement* ceux qui doivent être sauvés, sauvez-moi, ô source de toute bonté. Séparez-moi des pécheurs, et placez-moi à votre droite, avec les brebis. »

Qu'est-ce que ce roi « source de toute bonté » qui sauve gratuitement quelques prédestinés, et qui damne tous les autres, parce que c'est son bon plaisir? Mais ce roi si bon n'est pas même juste. Pourquoi créer ces milliards d'enfants, quand il sait d'avance le sort affreux qui les attend? Pourquoi ne pas les sauver tous, quand il ne lui en coûterait pas plus que d'en sauver quelques-uns? — Il ne peut sauver les pécheurs impénitents, dites-vous. — Mais pourquoi sont-ils des pécheurs impénitents? — Parce qu'ils n'ont pas reçu la grâce efficace. — Pourquoi n'ont-ils pas reçu la grâce efficace? — Parce qu'ils n'étaient pas *prédestinés* à la recevoir.

Comprenez-vous cet hébreu? Pour moi, je n'y vois que du noir. Ah! ce n'est pas là notre Dieu, le Dieu dont les perfections nous obligent à l'adorer, à l'aimer. Notre Dieu à nous c'est le père de l'*enfant prodigue*. Il a deux fils : l'aîné qui se sauve en restant à la maison, c'est-à-dire en conservant l'innocence loin des périls; l'autre, le

plus jeune, qui s'égare, qui souffre de ses égarements, mais qui finit par se sauver aussi par son repentir. Ces deux fils représentent l'innombrable famille humaine qui peuple l'espace et les mondes. Cette famille se compose de deux catégories : celle des âmes innocentes qui savent imiter le fils aîné, en suivant la ligne droite du devoir, à l'abri des grandes tentations ; et celle des âmes plus passionnées qui ne rentrent à la maison paternelle qu'après bien des écarts suivis de longues souffrances et d'un sincère repentir. Ces âmes ont suivi des voies bien différentes, mais toutes finissent par se retrouver ensemble pour manger le veau gras.

« Sauvez-moi de la confusion et du supplice des maudits que vous avez condamnés aux flammes dévorantes, et appelez-moi parmi les bénis de mon Père. »

Et si, parmi ces maudits, ces réprouvés, ces boucs, je vois mon père, mon frère ! si cette épouse qui passe à droite, aperçoit à gauche son époux ! si cette mère voit, parmi les boucs, son fils ! quel cri s'échappera de ces cœurs ? Sera-ce un sanglot ? Alors quelles seront pour eux les joies du ciel ? Sera-ce un cri d'allégresse ? Alors quelle transformation aurez-vous fait subir, ô mon Dieu, au cœur de vos élus ?

Je m'arrête, madame, en me demandant com-

ment l'hymne du désespoir peut retentir encore dans nos églises, sans soulever une éclatante protestation. Ou l'on ne croit plus aux idées lugubres qu'il exprime, et alors qu'on le retranche de la liturgie. Ou l'on y croit encore, et alors l'humanité n'a plus qu'à fuir au désert, ou à se coucher sur la cendre pour y gémir et y mourir. Je comprends la Trappe, je ne comprends plus le monde. Pourquoi travailler, s'instruire, aimer ? A quoi bon l'industrie, les arts, la politique, tout ce mouvement, toute cette vie qui constituent la civilisation ? Vivre c'est pécher, et pécher c'est se damner : oublions de vivre pour être plus sûrs de bien mourir ; livrons-nous surtout sans réserve à ceux qui peuvent nous perdre ou nous sauver.

C'est ce qu'avait compris le moyen âge : il acceptait comme maître absolu le pouvoir qui tenait dans ses mains les clefs du ciel et les clefs de l'abîme. Ce pouvoir s'emparait de l'homme au berceau, et le possédait jusque dans la tombe. Il réglait la prière, la nourriture, le chômage et l'amour. Il enregistrait l'acte de naissance, l'acte de décès, l'acte de mariage, absorbant la commune dans la paroisse, et le droit civil dans le droit canon. Il liait ou déliait, sacrait les dynasties, mettait les royaumes en interdit, et disposait à son gré des couronnes ou des empires.

Nul homme, sans lui, ne pouvait naître, épouser, travailler, agoniser, mourir. Il avait le pied dans tous les foyers, dans toutes les consciences, et s'il se rencontrait un homme assez audacieux pour dire un mot contraire à son symbole, malheur à lui ! On l'affublait d'oripeaux ridicules, on lui mettait un bâillon aux lèvres, et on l'envoyait aux flammes éternelles à travers les flammes du bûcher.

Ce régime était rationnel, grâce à la foi qui régnait alors, et si l'humanité n'en craint plus le retour, c'est qu'elle ne croit plus guère à l'hymne de la terreur. Au *Dies iræ*, qui chante les affres de la mort, elle préfère le joyeux *O filii et filiae*, qui raconte les joies de la résurrection, en attendant l'éternel *Alleluia* qui traduira les allégresses de son entrée dans la terre promise.

TRENTE-HUITIÈME EFFUSION.

LA TERRE MONTE.

Les mystiques nous disent, madame, avec l'auteur de *l'Imitation* : « Méprisez la terre pour ne chercher que le ciel ; » tandis que les positivistes nous crient : « Oubliez le ciel pour ne songer, qu'à la terre. » Les premiers font les peuples tristes, les autres font les peuples corrompus. Pour nous, répudiant, comme deux erreurs presque également funestes, le mysticisme et le positivisme, nous disons : « Faites-vous de la terre un escabeau pour monter au ciel, *transitoriis quære æterna.* »

Nous lisons, en effet, dans l'Écriture, cette parole profonde et fort peu comprise : « Dieu a placé l'homme sur la terre afin qu'il la constituât dans la justice et dans l'équité. » Ainsi l'homme est ici-bas pour y accomplir une double tâche : celle qui consiste à se perfectionner lui-

même, et à perfectionner en même temps le globe qu'il habite. Les esprits incarnés doivent monter par la lumière et par la vertu, mais ils doivent aussi embellir le monde qui est le théâtre de leur activité par les arts, l'industrie, et le faire progresser dans la hiérarchie des sphères par la civilisation. Ils doivent, en s'améliorant eux-mêmes, améliorer la société, et la faire passer de l'état d'incohérence à l'état « d'harmonie. »

Nous sommes loin encore de cette période, sans doute, et il nous reste bien des progrès à réaliser avant d'y parvenir. Cependant, quoi qu'en disent les âmes chagrines, le monde marche et la terre monte. Elle monte en dépit de ceux qui regardent la science comme une ennemie, et le progrès comme un malheur. Elle monte malgré la conjuration de ceux qui ont le culte de la routine, parce qu'ils trouvent leur profit dans tous les abus.

Au point de vue matériel, notre petit monde, mieux cultivé, mieux exploité, s'est revêtu d'une parure qui le rend méconnaissable. La race adamique, régénérée par le Christ, étend chaque jour son empire, en refoulant ou en s'assimilant les races inférieures. Elle sillonne tous les continents de ses voies ferrées, comme elle sillonne toutes les mers de ses navires. Elle supprime toutes les barrières, et signifie ses volontés au maître du

céleste empire, comme au tyran du Dahomey. Son audacieux génie a enveloppé la planète d'un réseau magique, dont les fils transmettent sa pensée, avec la rapidité de l'éclair, de Paris à Calcutta, ou de Londres à Melbourne. En regardant de près notre globe, on dirait un corps humain dont les fleuves sont les artères, les chemins de fer les muscles, et les télégraphes les nerfs. On en fait le tour en quatre-vingts jours, c'est-à-dire en moins de temps qu'il n'en fallait, il y a deux siècles, pour faire son tour de France.

Rien n'arrête, rien ne décourage nos intrépides voyageurs européens. Avec une persévérance admirable, ces hommes héroïques ont exploré les contrées les plus inabordables de l'Asie; ils ont traversé l'Amérique méridionale, des bords du Pacifique à l'embouchure du fleuve des Amazones. Ils nous ont révélé la « mer de pierres » qui forme le centre de l'Australie; et ils sont en train de nous dévoiler la magique splendeur de cette terre mystérieuse qui s'appelle l'Afrique équatoriale.

Grâce aux efforts accumulés de ces héros, de ces martyrs, nous connaissons enfin les sources du Nil, ainsi que le cours du Zambèse et du Congo. Où l'on ne soupçonnait que des sables, ils ont rencontré des mers! Où notre imagination rêvait

une géhenne, ils ont découvert un paradis qui bientôt nous ouvrira ses trésors.

Non, il n'est pas possible de nier le progrès matériel de notre sphère. Quant au progrès moral, qui doit nous préoccuper bien plus encore, il est peut-être moins rapide. Notre civilisation raffinée multiplie les besoins à force de les satisfaire, et favorise bien des dépravations en attisant toutes les convoitises. De là ces opérations véreuses qui pourraient s'appeler le vol en grand, et cet adage trop justifié d'un homme trop pratique : « Les affaires, c'est l'argent des autres ! » De là cet affaïssement des convictions, des caractères, et le culte trop fervent dont on entoure ce dieu tout-puissant qui s'appelle l'intérêt.

Cependant, les âmes montent et les institutions s'améliorent. Presque partout le droit a détrôné le bon plaisir. Les rois les plus absolus en apparence ne se permettent plus guère de mesures injustes, sans prendre la peine de leur donner une autre couleur. Ils ont même parfois des inspirations sublimes, et ne reculent devant aucun effort pour les réaliser. C'est ainsi qu'on a vu le tsar de toutes les Russies affranchir, par un mouvement magnanime, tous les serfs de son vaste empire. On peut dire, sans les flatter, que la plupart des souverains de nos jours sont admirables, si on les compare à ceux des siècles passés.

Il est de bon ton dans votre monde, je le sais, de jeter l'anathème à la Révolution, et de maudire, non-seulement ses excès, mais ses principes. Cependant la Révolution, bien comprise, n'a été que l'explosion de la conscience nationale, révoltée par des abus intolérables. Elle n'est dans son essence que le christianisme réalisé dans les institutions politiques et sociales. C'est le règne de la justice pour tous remplaçant le règne de la faveur au profit de quelques-uns. C'est la liberté remplaçant l'esclavage, et la loi substituée au bon plaisir. Cette œuvre immense, hélas ! a coûté trop de larmes, trop de sang, et je suis prêt à maudire avec vous les passions atroces qui ont trouvé l'occasion de s'assouvir durant ces jours orageux. Cependant, si j'en crois un grand historien, la *Terreur* n'aurait fait que seize mille victimes. C'est trop, beaucoup trop, mais c'est peu si on songe aux dix-huit mille victimes brûlées par l'inquisition dans la seule province de Séville ; aux *millions* de soldats immolés dans les guerres stériles, qui n'avaient d'autre raison que l'orgueil d'un despote.

Aujourd'hui la guerre inspire l'horreur, même à ceux qui la croient indispensable. Que d'hésitations avant de l'entreprendre ! que de combinaisons pour décliner la responsabilité de l'offensive ! quelle impatience d'en finir ! quel respect

pour les blessés, pour les prisonniers ! On se bat par honneur, par devoir, mais sans haine. On sent d'instinct que toute guerre est une guerre civile, parce qu'elle est une guerre fratricide ; et si le vainqueur se permet encore de boire le vin du vaincu, il ne se croit plus le droit de souiller son foyer.

Le niveau de la conscience publique s'est élevé, et si la force brutale met encore la victoire de son côté, elle n'y met pas toujours l'estime. L'admiration longtemps fourvoyée s'aperçoit de ses méprises ; elle va aux hommes de l'idée, en tournant le dos aux traîneurs de sabre. La théocratie râle, malgré le concours de toutes les oligarchies inquiètes, et la démocratie cesse d'être violente, à force d'être sûre de la victoire. L'histoire se refait parce que le jour se fait. Si les maîtres s'en vont, les apôtres se multiplient, les libérateurs arrivent, et la grande ombre d'Ezéchiël peut tressaillir en voyant s'accomplir sa vision : « Esprit, viens des quatre vents : souffle sur ces ossements desséchés, et que ces morts revivent ! L'esprit vint, le souffle entra en eux ; ils se levèrent, et ce fut un peuple. Alors la voix dit : « Vous serez une nation, vous n'aurez plus de juge et de roi que moi ; et je serai le Dieu qui a un peuple ; et vous serez le peuple qui a un Dieu. »

Non, la terre n'est plus la sombre vallée que

nos pères ont arrosée de leurs larmes amères. Malgré les souffrances qui m'entourent, et les épreuves qui m'accablent, j'ose affirmer que pour le plus grand nombre, il fait bon vivre de nos jours, surtout quand on s'applique à vivre bien. La vie est longue, même pour ceux qui meurent jeunes, parce qu'ils ont beaucoup vu et beaucoup senti. Jadis, un vieux moine résumait par ces mots les événements d'une année : « Hiver dur ! » Pour nous, les années sont devenues des siècles, parce que nous recevons le contre-coup de tous les événements de la planète. Tout marche, tout se remue, tout palpite, les cerveaux, les cœurs comme les locomotives. Un jeune homme ne meurt pas avant d'avoir vu surgir une invention nouvelle, et l'octogénaire, avant de descendre au tombeau, peut raconter les péripéties de dix révolutions. Beaucoup de gens sensés trouvent précisément que c'est trop, je le sais, mais ces gens raisonnables, si nous avions toujours un calme plat, seraient les premiers à se plaindre de sa monotonie. Nous sommes un peu cahotés, parce que le monde marche, et nous aurions tort de trop nous plaindre. Si un Parisien de l'an mille revenait dans sa vieille Lutèce transformée : s'il pouvait embrasser d'un regard les merveilles de notre civilisation moderne, entassées au Champ de Mars et au Trocadéro, il croirait rêver. Son ravis-

sement ressemblerait à celui du Parisien de nos jours qui s'éveillerait tout à coup dans la merveilleuse capitale de quelque planète enchantée.

Je ne m'abuse pas cependant, madame, au point de méconnaître absolument les infirmités et les ombres de notre séjour. Je sais trop combien il nous reste encore de progrès à réaliser avant que notre Terre puisse être classée parmi les mondes heureux. Tant que la politique préparera la guerre, tant que le dogme formulera l'oppression avec la terreur, tant que la parole sera bâillonnée, et la pensée opprimée, tant qu'il ne sera pas permis d'être sincère sans encourir l'anathème, ou généreux sans être dupe, nous pourrons dire que le mal subsiste, et que la victoire du Christ n'est point achevée. Ah! qu'elle se lève bientôt l'ère bénie où l'on verra enfin la religion sans l'intolérance, la paix sans la compression, la liberté sans la licence, et le désarmement universel dans l'amour!

Ce jour approche, j'en vois poindre l'aurore, et c'est ce qui me console des tristesses de l'heure présente. « Laisant les morts ensevelir leurs morts, » je prête l'oreille aux mélodies de l'avenir, et j'entends la harpe de David chanter la joie des rachetés qui cheminent dans la sainte liberté des enfants de Dieu.

Jusqu'à présent, on a tout fait pour retenir la

vie, et cela pour complaire au Père, comme s'il n'était pas le Dieu des vivants, l'être infiniment actif dans la lumière et dans l'amour : comme s'il ne nous faisait pas un devoir de déployer toutes nos énergies pour lui ressembler ! Vous admirez les vierges de Fra-Angelico : elles sont belles, en effet, mais un peu trop timides et souffreteuses. Ames charmantes, elles ne cheminent qu'en tremblant sur notre terre, qui semble trop dure pour leurs pieds délicats. Anges dépayés dans notre bas monde, elles murmurent avec le Psalmiste : « Qui nous donnera les ailes de la colombe, pour nous envoler aux célestes collines ? » Ah ! je comprends les impatiences, les soupirs de ces saintes égarées, mais je leur préfère les vierges de Raphaël. Dans ces vierges admirables on voit une âme saine, libre, heureuse qui se sent à l'aise dans son corps, parce qu'elle le domine en le pénétrant, comme un rayon de soleil pénètre un pur cristal ; une âme qui sait goûter tour à tour les joies de la vie active et de la vie contemplative, et passe avec aisance de la terre au ciel ; une âme étendue, sereine, harmonieuse, qui sait se plier au réel en poursuivant l'idéal, et se fait du naturel un escalier pour atteindre le divin.

Ces chefs-d'œuvre vivants sont rares encore sur notre terre, mais le souffle fécond de l'Esprit

consolateur saura les multiplier. En attendant, je redis avec bonheur cette strophe du poète suédois : « Avance, humanité, sois joyeuse ! Ce que tu as pensé de juste, ce que tu as rêvé de beau, ce que tu as voulu dans ton amour, rien de tout cela ne peut périr ; c'est une moisson qui est à l'abri du temps : elle appartient à l'éternité. »

« Notre Père qui êtes aux cieux que votre nom soit sanctifié » Oh ! oui, faites que les hommes se fassent une idée assez juste de votre grandeur, de votre bonté, pour que le blasphème ne souille plus leurs lèvres. « Que votre règne arrive, » car votre règne, ô mon Dieu, c'est le règne de la justice, le règne de la paix dans l'ordre et dans l'amour. « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Oh ! oui, que vos lois éternelles et saintes soient observées dans notre bas monde, comme elles le sont dans les mondes heureux, par des humanités plus avancées que la nôtre. Que vous soyez servi, aimé joyeusement par nos cœurs fidèles, comme vous méritez de l'être, et la terre, à force de monter, se rapprochera du ciel, et vos chérubins auront moins pitié de nous. « Donnez-nous nous notre pain quotidien, » c'est-à-dire ce viatique indispensable aux esprits condamnés à manger pour vivre, en attendant le terme de leur pèlerinage. « Pardonnez-nous comme nous pardonnons

à ceux qui nous ont offensé. » Oh ! non, vous ne serez pas inexorable pour les cœurs miséricordieux : vous ne permettrez pas à l'homme d'être meilleur que vous. « Ne nous induisez pas en tentation, » car vous connaissez la mesure de notre faiblesse, et vous nous épargnerez des épreuves trop fortes pour notre vertu. « Mais délivrez-nous du mal ; » du mal physique dont les étreintes paralysent les élans de l'esprit, mais surtout du mal moral qui entrave notre ascension vers la lumière et l'amour dont vous êtes le foyer.

TRENTE-NEUVIÈME EFFUSION.

LES TEMPS NOUVEAUX.

Comme vous le dites, madame, je suis un « dépaycé, » car je vis moins dans le présent que dans l'avenir; mais mon péché est à peu près celui de tout le monde. Nous vivons plus souvent d'espérances que de réalités; et notre existence finirait par se réduire par quelques jours, si nous pouvions supprimer la durée qui nous sépare de l'objet de nos désirs. Mes désirs à moi ont un caractère spécial qui fait leur excuse. N'attendant plus rien de mon existence actuelle que je regarde comme à peu près manquée, en ce qui concerne le bonheur, je tourne mes regards vers les temps nouveaux, qui verront la réalisation de mes rêves.

Je me transporte par la pensée à quelques siècles en avant, et je vois se dérouler devant mes regards un tableau qui me ravit. J'écoute

ces voyageurs qui se pressent à la « gare de l'Orient. » Les uns demandent un billet pour Samarcande, les autres pour Pékin avec correspondance pour Iédo. Embarqué avec eux, je les quitte à Vienne pour traverser la république fédérative des Balkans, et j'arrive à la ville libre qui se mire dans le Bosphore, en saluant la croix d'or qui a remplacé le croissant sur la coupole de Sainte-Sophie. Je laisse à Damas la grande ligne de Calcutta par Babylone et Delhy, pour descendre le Jourdain. Je côtoie bientôt le lac sanctifié de Tibériade, en saluant à droite la cime du Thabor, puis, après quelques heures de pieux recueillement, j'entends une voix profane qui me crie : « Jérusalem ! »

Je monte au Saint-Sépulcre, et je vois avec une stupeur joyeuse que les moines grecs ne se battent plus avec les moines latins. C'est qu'il n'y a plus d'hérétiques, de schismatiques, d'excommuniés. On ne voit plus que des chrétiens, et ces chrétiens, répudiant ce qui divise pour s'attacher à ce qui unit, ont tracé en lettres d'or, au-dessus du glorieux tombeau, la grande parole du Rédempteur : « Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même : voilà la loi et les prophètes. »

L'Amérique a bien changé, surtout l'Amérique méridionale. On a percé depuis longtemps l'isthme

de Panama, et la locomotive sillonne de son panache blanc les deux versants des Cordillères jusqu'au détroit de Magellan. Des cités superbes se mirent dans le fleuve des Amazones, et les Patagons sont tout fiers de leur magnifique Académie. Les îles de l'océan Pacifique ont cessé d'être des bagnes pour devenir des républiques florissantes, et si l'on s'y dispute encore, on ne s'y mange plus. Quant à l'Afrique, on ne la reconnaît pas. Les eaux de la Méditerranée, grâce au canal de Tunis, couvrent les sables du Sahara, et les nègres du Congo amènent, en bateaux à vapeur, au port de Biskra leur poudre d'or avec leurs dents d'éléphants. La voie ferrée d'Alexandrie remonte le Nil jusqu'au lac Victoria par Kartoum et Kondokoro, avec prolongement jusqu'au cap de Bonne-Espérance par le lac Tanganika. Un nouveau Paris s'est élevé sur les rives enchantées du Nyansa, et un parlement souverain discute les intérêts de la grande République équatoriale, dans une superbe *maison blanche*.

Et notre chère Europe! Hélas! elle est un peu blasée à force d'être heureuse. Les Etats-Unis du vieux continent sont devenus depuis longtemps une magnifique réalité. La République française apparaît au milieu de ses filles comme une grand'maman bien joyeuse et bien vénérée. Au

lieu de dépenser *soixante milliards* en trente ans, et de faire tuer un million de soldats dans des guerres fratricides, les peuples affranchis ont fini par comprendre qu'ils auraient tout à gagner en réglant leurs litiges par l'arbitrage. Dès lors, plus d'armées permanentes, plus de service obligatoire, plus de budget de la guerre. L'impôt du sang supprimé, la production grandit par le travail, et les épargnes de la patrie n'étant plus nécessaires à sa défense, sont employés à sa parure. Le libre échange a préparé la fraternité des peuples, et cette fraternité a multiplié l'échange en multipliant la production. Il y a encore des pauvres, mais on ne voit plus de misérables. La paix et la justice, en s'embrassant, ont produit l'abondance. La machine, en diminuant le travail de l'homme, a augmenté ses loisirs. L'ouvrier des champs lui-même est sensible aux grandes poésies de la nature, parce que son esprit est encore mieux cultivé que son domaine. Les bergers jouent sur la flûte de joyeuses pastorales, et les vieillards, en voyant les jeunes gens danser sous les tilleuls, murmurent cet oracle du prophète : « Je m'en vais rendre Jérusalem une ville d'allégresse, et son peuple un peuple de joie. »

Moquez-vous un peu de moi, madame, si cela vous fait plaisir, mais de grâce laissez-moi mon

rêve qui m'aide à achever de vivre. Je suis de ceux qui n'osent assigner nulle limite au progrès dans la voie du bien, parce que je crois à la puissance de l'Esprit, et à la bonté divine. Non-seulement le mot « impossible » n'est pas français, il n'est pas humain. L'ignorance entrave la marche de l'humanité, parce qu'elle multiplie les malentendus qui perpétuent la haine, mais en montant vers la lumière, nous avançons dans l'amour.

C'était durant cette lutte lamentable que nous appelons la guerre de Vendée : un soldat de la République ayant renversé un soldat du roi, lui dit : « Rends-moi tes armes ! » et l'autre lui répond : « Rends-moi mon Dieu ! » Ces deux enfants généreux de la France étaient deux héros : ils se valaient, ils étaient dignes de s'aimer. S'ils se haïssaient, c'est que l'un des deux au moins était aveugle. Le soldat patriote pouvait répondre au soldat de Charette : « Ton Dieu, mon ami, n'est autre que le mien, car il n'y en a qu'un. Il s'appelle Justice et Charité, et je suis son soldat. Le Dieu pour qui tu crois te battre et mourir, n'est pas le vrai Dieu : c'est un Dieu inventé par ceux qui t'oppriment, pour perpétuer ta servitude. Laisse là ton idole, mon frère, et donnons-nous la main. »

Bien des âmes orthodoxes doivent penser que le soldat vendéen est depuis longtemps parmi les

élus, tandis que le soldat de la République se tord dans les brasiers de l'enfer. Pour moi, je me les représente l'un et l'autre dans un monde meilleur, au sein d'une lumière qui les oblige à nous prendre en pitié. Le Vendéen a perdu ses préjugés, et dit à son ami devenu plus pieux : « Oh ! oui, maintenant j'en conviens, nous étions des insensés quand nous nous battions là-bas dans le Bocage. »

Que de malentendus de ce genre disparaîtront un jour dans la lumière ! Je me figure l'auguste Pie IX rencontrant, dans un meilleur monde, le brave Victor-Emmanuel, et lui disant : « Viens, mon fils, que je te presse sur mon cœur ! Nous étions tous deux de bonne foi là-bas, moi en t'excommuniant pour la plus grande gloire de Dieu, toi en me résistant pour le salut de notre chère Italie. Mais le fils, j'en conviens, voyait mieux que le père, car il écoutait sa conscience qui ne trompe pas, tandis que j'écoutais des conseillers qui trompent souvent. »

Peut-être un jour verra-t-on, sur la terre, ces beaux traités de paix qui réjouissent le ciel !

Encore quelques siècles, et le fanatisme ne sera plus possible. Un concile vraiment œcuménique aura élargi Dieu et son Eglise, en refaisant la Genèse avec le catéchisme. Ce concile, composé de tous les interprètes autorisés de la révélation

et de la science, signera le concordat définitif, entre l'autorité et la liberté, entre la foi et la raison. Alors les prêtres, s'il y a encore des prêtres, ne se croiront plus d'autre mission que celle de consoler et de bénir. Les fêtes sacrées du temple seront plus joyeuses encore que les fêtes civiles du forum, parce que les peuples auront enfin compris le sens divin du banquet eucharistique. Le dimanche sera devenu en réalité le jour de Dieu et le jour de l'homme, jour béni où jaillira du cœur de tous ce cri d'action de grâces et d'amour : « Dieu est grand, Dieu est saint, Dieu est bon ! il est le Père, et nous sommes ses enfants. Qu'il soit béni par toutes les lèvres, et glorifié dans tous les mondes ! »

Nos savants auront trouvé le secret d'augmenter encore l'empire de l'homme sur la nature. Nos peintres sauront nous représenter les formes éthérées des âmes affranchies par la mort, et nous montrer des visages radieux d'espérance. Nos poètes, abandonnant les fictions enfantines de la mythologie, sauront chanter la grande épopée de notre race tombée des cieux pour y remonter. Ils nous raconteront, au souffle d'une inspiration céleste, les drames qui se nouent dans un monde pour se dénouer dans un autre, et les amours qui survivent à tous les trépas. Ils rediront la charmante idylle des âmes qui s'appareillent sur la

terre, se reconnaissent dans Jupiter, pour trouver l'extase dans d'autres constellations. Ou bien encore il se trouvera quelque Dante réincarné, pour chanter le Rédempteur, et nous décrire la traînée fulgurante dont il aura sillonné les nébuleuses, depuis les sommets de l'Empyrée jusqu'au dernier carrefour des limbes.

Oh ! oui, la terre sera belle, parce qu'elle sera le séjour embelli des âmes embellies. Elle sera si charmante, que les grands esprits, qui l'auront traversée comme autant de météores, voudront y revenir. Socrate ne risquera plus d'y boire la ciguë pour avoir enseigné qu'il n'y a qu'un Dieu. Jeanne d'Arc ne sera plus condamnée au bûcher pour avoir cru aux voix du ciel, et Galilée n'aura plus à répudier la science au nom du dogme. Tous les inventeurs, tous les précurseurs glorifieront l'Eternelle Sagesse, en contemplant les résultats de leurs efforts : ils seront heureux d'avoir souffert pour la justice, pour la vérité, en voyant l'humanité récolter dans la joie la moisson qu'ils ont préparée dans l'incertitude et la douleur.

Pourquoi faut-il qu'une pensée lugubre se mêle à ce beau rêve ? Cependant, on ne saurait le nier, l'horizon est noir, parce que l'humanité se trouve en face d'un épouvantable dilemme. Nous assistons à la grande bataille qui se livre

entre le Vatican et la Révolution, entre la théocratie et la démocratie, ou, si vous aimez mieux, entre l'Eglise et la société moderne. Il faut, pour que la paix puisse se conclure entre ces deux puissances formidables, ou que le Vatican se déjuge, ou que le monde se résigne à reculer jusqu'au moyen âge. Or le Vatican, ayant été déclaré infaillible, ne peut se déjuger sans donner à l'Eglise romaine le coup de grâce ; et d'un autre côté, la société moderne semble plus décidée que jamais à marcher en avant, au lieu de revenir en arrière. Donc le conflit est inéluctable, et nous ne le verrons pas finir !

Voilà, madame, ce qui fait la tristesse profonde des temps présents, et oblige les âmes pacifiques à lever des regards inquiets vers les temps nouveaux.

Alors les grands problèmes seront résolus à la lumière de la révélation nouvelle. Les cœurs, dilatés par l'espérance, auront su se rallier sous le charme de cet oracle divin : « Hors de la charité point de salut ! » Ce sera l'avènement tant désiré de la véritable Eglise catholique annoncée par le prophète, quand il s'écriait : « Lève-toi, Jérusalem, et reçois la lumière, car la gloire du Seigneur t'a inondée de ses rayons. Lève les yeux et regarde : tes fils viendront de loin, et tes filles afflueront vers toi de tous côtés. »

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Ainsi chantaient les anges, dans les champs de Bethléem, pour annoncer au monde la naissance du Rédempteur. » Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » telles furent les premières paroles que le président de la grande République américaine envoya, par le câble transatlantique, à la reine de la libre Angleterre, pour constater la nouvelle ascension de notre globe par les miracles de la science. « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » tel est l'hymne d'action de grâce qui retentira un jour sur tous les points de notre terre transformée, pour chanter la victoire définitive de la lumière sur les ténèbres, du bien sur le mal, par l'avènement de l'Esprit consolateur.

QUARANTIÈME EFFUSION.

LE LIBRE ESSOR.

« Ton pays sera mon pays, ton Dieu sera mon Dieu ! » Ces paroles que Ruth disait à Noémi, vous venez de les redire à votre pauvre ermite, madame, et dès lors il peut mourir. Mais pourquoi faut-il que tant de voix s'accordent pour tempérer les saintes allégresses dont vous êtes redevable à votre foi profonde ?

On vous dit que « vos idées s'écartent beaucoup des pures doctrines romaines : » que vous importe, pourvu qu'elles soient chrétiennes, catholiques, à force d'être célestes ? A ceux qui essayent de vous troubler, vous pouvez redire ces belles paroles d'un saint évêque : « Je ne suis ni ultramontain, si citramontain, mais je suis, par la grâce de Dieu, « supramontain. » Habiter les hautes sphères, c'est se trouver en

communion avec le Christ et avec toutes les âmes élevées qui forment son Eglise.

J'admire, sans pouvoir l'imiter, le doux inspirateur qui vous « défend de raisonner, » et vous supplie de vous mettre en garde contre la science. La raison et la science, je le crois, sont fort gênantes pour certains textes, et pour certains hommes. Il faut à ceux-ci des âmes souples, c'est-à-dire aveugles, et toujours disposées à les croire sur parole, ce qui nous explique leur antipathie pour la lumière, et leur haine mal dissimulée pour l'instruction libre qui la propage. C'est un procédé commode, mais est-il bien conforme aux vues de Dieu, et au profond respect que l'on doit aux âmes ? Eh quoi ! la Raison éternelle nous aurait donné la raison pour nous défendre de raisonner ? Cet Esprit, cette étincelle divine qui vit de vérité comme le corps vit de pain, on voudrait lui refuser sa ration, le condamner à la diète, pour complaire à l'Esprit pur qui est lumière, et veut que nous montions à lui par la lumière ! Non, le « Dieu des sciences » ne peut nous faire un crime d'aimer la science. La vraie science, en effet, n'est que la révélation des lois de la nature, qui sont aussi des « lois divines. » Or, Dieu ne saurait se contredire, et si une église quelconque redoute la diffusion de la science, on peut affirmer qu'elle ne se sent point

invulnérable. Il y a des précautions qui supposent la peur, et la peur autorise à croire qu'on n'est pas très-sûr d'avoir raison.

Oui, pendant quarante années, votre « cher malheureux » a joui d'une certaine tranquillité, à force d'être candide ou aveugle; mais son bonheur n'était qu'apparent. Des doutes terribles, sans cesse renaissants, à propos des grands problèmes que vous lui avez exposés, ne lui laissaient point de repos. Tourmenté, inquiet, il allait fouillant les vieux livres, interrogeant les docteurs, implorant partout ce verre d'eau vive qui s'appelle la vérité. Mais les livres, les docteurs ont laissé sa pauvre âme se tordre dans sa soif, comme Agar dans son désert. Alors, l'ange le touchant du bout de son aile, lui a dit : Regarde ! Il a regardé, et il a tressailli comme l'artiste obscur qui, après avoir essuyé la poussière d'un vieux tableau perdu dans quelque grenier, verrait se dérouler devant ses yeux ravis la *Transfiguration* de Raphaël ! Il a vu courir des millions de mondes dans les abîmes sans fond du ciel, et des millions de siècles s'entasser dans les abîmes sans fin du temps. Il a vu les nébuleuses de l'espace se condenser ou se raréfier tour à tour, sous le souffle du Tout-Puissant, pour enfanter ou éparpiller les soleils. Il a vu, comme Israël, les anges de Dieu descendre, et les humanités monter

par la grande échelle mystérieuse. Alors il a ressenti la joie du prisonnier qui vient de quitter son cachot étroit et sombre. L'infini du temps, l'infini de l'espace ont été, pour lui, les signes sensibles de l'infini divin, et il a compris que la création, loin d'être un acte de colère, est un grand acte d'amour.

Non, il n'est point un « révolté, » mais une pauvre petite hirondelle qui vous annonce le printemps des cieux.

Ses idées sont bien « nouvelles, » vous dit-on, et doivent dès lors vous être « suspectes. » Mais ces idées sont plus vieilles que toutes les bibles, et quand elles seraient jeunes, ce ne serait pas une raison de s'en défier. Il faut commencer par être jeune, pour devenir vieux. Tout ce qui est devenu banal a commencé par être étrange ; tout ce qui a fini par vaincre a commencé par être vaincu. Sans les choses qui ont été honnies et persécutées, nous n'aurions aujourd'hui ni liberté, ni science, ni religion, ni philosophie. On n'est l'homme de demain qu'à condition de renoncer à être l'homme d'aujourd'hui. On ne forme l'opinion qu'en la devançant, et la devancer c'est la contredire. Le Christ, vous le savez, fut crucifié comme « novateur » par les « conservateurs » de la Synagogue.

Quoique pauvre, isolé, souffrant, je me trouve

heureux, quand je me compare aux hommes généreux qui nous ont frayé le chemin à travers tant d'épines. Mon cœur, par instinct, a toujours été du côté des martyrs, des proscrits, des vaincus. On ne fait pas fortune en pareille compagnie, mais on sent que c'est la bonne, et cela doit suffire. D'ailleurs, j'en ai la confiance, les vaincus d'aujourd'hui seront les vainqueurs de demain. Une grande bataille se livre entre les choses qui meurent et celles qui naissent : je me range du côté du berceau, et non du côté de la tombe ; avec ceux qui espèrent, et non avec ceux qui regrettent. Les oiseaux chantent à l'aurore, tandis que les chauves-souris se promènent au crépuscule : je me mêle aux oiseaux, pour applaudir à leurs chansons, qui sont tout à la fois des prières et des prophéties.

« Toutes les femmes sages sont un peu grondeuses, » et c'est pour justifier ce proverbe, sans doute, que vous me reprochez « mon excès de franchise. » Je conviens avec vous de ce défaut qui m'a valu bien des déboires, mais je ne puis concevoir de supplice comparable à celui d'un homme dont la parole, dont les actes sont en perpétuel divorce avec sa pensée. Or ces tristes martyrs sont trop nombreux, et ce qui manque le plus, à notre époque, c'est peut-être la sincérité. On consulte ses intérêts bien plus que ses convictions,

et pour peu que les principes soient gênants, on prend le parti de les abdiquer. Cette habileté, je l'avoue, n'excite ni mon envie, ni mon admiration, tandis que je me sens touché par ces fortes paroles qui sont restées dans mon souvenir : « La vérité a un front d'airain, et tous ceux qui l'auront connue seront effrontés comme elle. »

La prudence est une belle vertu qui aide singulièrement un homme à faire son chemin dans ce bas monde, mais, pour mon malheur, elle me séduit d'autant moins qu'elle m'est plus nécessaire. Être prudent, c'est calculer, se méfier, souvent se taire, parfois ramper ; c'est imiter le serpent pour mieux se défendre contre les serpents. Or, à l'exemple de saint François de Sales, « je donnerais volontiers vingt serpents pour une colombe. » Voilà pourquoi j'aspire à d'autres sphères, où on peut être imprudent sans péril, et où les colombes n'ont plus à redouter les vipères.

Quand on compare la sérénité du ciel et de la terre aux orages qui troublent les âmes à notre époque, on se sent ému d'une immense pitié. La religion est faite pour unir les hommes à Dieu et entre eux ; pour les réjouir en favorisant leur constante aspiration vers l'idéal. Cependant, c'est en son nom que les enfants de Dieu se divisent, s'aigrissent et se persécutent. C'est en

son nom que la table de famille est attristée par des discussions irritantes, que l'affection se fige entre l'époux et l'épouse, entre le frère et la sœur ; c'est grâce à elle qu'un profond malaise tourmente les nobles nations latines. Ah ! qu'il ferait bon vivre si chacun avait le respect de cette chose sacrée qui s'appelle une conviction ; ou du moins si chacun comprenait que le prosélytisme n'est légitime, fécond qu'autant qu'il suppose l'amour désintéressé, et s'interdit l'aigreur ou la violence.

De grâce, aimons-nous les uns les autres comme le Christ nous a aimés, et gardons-nous de nous infliger le supplice des damnés en ce monde, sous prétexte de nous l'épargner dans l'autre.

Vous connaissez mon beau Christ d'ivoire, car vous savez ce qu'il vous a coûté. Que de larmes j'ai versées sur ses pieds ! Combien de fois n'ai-je pas déposé la plume pour m'écrier d'un cœur ému : « O Jésus, ô doux Maître, si je suis dans l'erreur, de grâce, déchirez bien vite le bandeau qui m'aveugle. Dites-moi si, pour vous aimer, il faut haïr le progrès, la liberté, mon siècle et mes contemporains ; dites-moi si, pour vous servir, il faut étouffer ma conscience et abdiquer ma raison ; dites-moi si je dois *mentir* ! S'il faut cela pour vous complaire, ô mon Dieu,

faites un dernier miracle, et retournez ma pauvre âme de fond en comble, car cette âme est à vous ! » Alors, cette figure adorable s'animait sous mon regard humide, et ses lèvres s'ouvraient pour me répondre : « La raison, la conscience viennent de Dieu : tout ce qui les froisse ou les révolte est l'œuvre des hommes. Celui-là peut mourir en paix, qui peut dire en toute sincérité, à son dernier moment : Je n'ai cherché que le vrai, je n'ai voulu que le bien. »

Nous sommes arrivés l'un et l'autre, madame, à cette époque de la vie où l'on se retourne pour jeter un regard mélancolique sur le chemin parcouru. Pour vous ce regard doit être la source de bien des joies pures, car vos jours ont été pleins devant le Seigneur. Vous avez eu le rare bonheur d'aimer en vous immolant, de souffrir sans vous plaindre, et de faire beaucoup d'heureux sans vous en vanter. Pour moi, malgré ma vie orageuse, je trouve que mes jours ont été bien vides, et je n'ose compter mes défaillances. J'aurai traversé l'existence sans connaître les joies saintes, profondes, de ce grand mystère qu'on appelle l'amour. Mon cœur cessera de battre avant d'avoir trouvé sa pâture, et mon esprit, en agrandissant ses rivages, n'a fait que multiplier ses tempêtes.

Mon corps succombe sous le poids de mon

âme, et mon âme succombe sous le fardeau de ses pensées.

Cependant, je serais un ingrat si j'osais me plaindre. Enfant gâté du ciel, j'ai eu l'incomparable bonheur de rencontrer un *ami* ! Et quel ami ? un homme assez noble pour honorer la sainte cause de la liberté dont il s'est fait le soldat, et dont l'estime est un bouclier contre l'injure ; un homme dont le grand cœur a su me dire : « Soyez sincère, et restez debout ! Je suis là pour vous empêcher de mourir dans la misère, ou de vous éteindre dans l'oubli ! » Et avec cet ami, j'ai rencontré l'ange aux blanches ailes dont les mains bénies m'ont mis aux lèvres la coupe de Joachim de Flore. Grâce au vin généreux que j'y ai puisé, j'éprouve une joie ineffable à la seule pensée de quitter bientôt ce monde où je ne suis plus qu'un égaré. Je vois d'ici ma Jérusalem dont le sourire magnétique semble provoquer mon essor depuis bien des années, et dont mes douleurs, à défaut de mes œuvres, me permettront peut-être d'aborder les parvis. C'est là que la bonté compatissante du Père ménage une douce revanche aux esprits incompris dont on traite les rêves de folie, et aux cœurs broyés qui ont su se préserver de l'aigreur. Là, on ne voit plus ni peuples qui s'égorgent, ni prêtres qui maudissent, ni cœurs

mal assortis qui soupirent, mais partout des âmes libres et des cœurs ensoleillés que l'amour fait chanter...

O Terre où j'ai tant souffert et que je vais quitter bientôt, je n'éprouve pour toi qu'une vive gratitude mêlée d'un peu de pitié. Je t'aime parce que tu as été pour mon corps un calvaire et pour mon âme un purgatoire. Je t'aime parce que j'ai pu cheminer dans tes chemins raboteux, avec de nobles esprits et de grands cœurs. Oh ! que Dieu daigne exaucer la prière d'un esprit qui s'apprête à partir, et bientôt tu verras se lever de beaux jours. Les messagers célestes porteront partout la cognée à la forêt touffue des mensonges séculaires, et les cœurs comme les horizons se sentiront élargis. La vie alors ne sera plus une bataille livrée dans l'ombre, mais une fête fraternelle donnée en plein soleil ; et les sphères, en voyant ton allégresse, raconteront aux sphères l'ascension de leur petite sœur parmi ses aînées...

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
I ^e Effusion. — Les âmes en peine.....	3
II ^e Effusion. — La coupe mystérieuse.....	15
III ^e Effusion. — Les nouveaux cieux.....	27
IV ^e Effusion. — L'infini.....	37
V ^e Effusion. — Les harmonies célestes....	47
VI ^e Effusion. — Les mondes habités.....	57
VII ^e Effusion. — La vie universelle.....	67
VIII ^e Effusion. — L'échelle de Jacob.....	75
IX ^e Effusion. — Les esprits captifs.....	85
X ^e Effusion. — La grande tradition.....	97
XI ^e Effusion. — Les mystères dévoilés.....	109
XII ^e Effusion. — Les rayons et les ombres..	123
XIII ^e Effusion. — Les désirs et les rêves.....	133
XIV ^e Effusion. — Les oiseaux de paradis....	143
XV ^e Effusion. — L'étang de feu.....	157
XVI ^e Effusion. — L'enfer devant la raison..	167
XVII ^e Effusion. — Les gouffres expiatoires...	177
XVIII ^e Effusion. — Le paradis orthodoxe....	187
XIX ^e Effusion. — Le purgatoire progressif..	197

	Pages.
XX ^e Effusion. — Les mondes heureux.....	209
XXI ^e Effusion. — Les dieux tombés.....	221
XXII ^e Effusion. — Le fils de Dieu.....	235
XXIII ^e Effusion. — La grande victime.....	245
XXIV ^e Effusion. — Les éclaireurs.....	257
XXV ^e Effusion. — L'ange de la France.....	269
XXVI ^e Effusion. — Le soldat de Dieu.....	279
XXVII ^e Effusion. — Le noir et le bleu.....	289
XXVIII ^e Effusion. — Le mystère de la douleur..	299
XXIX ^e Effusion. — L'ange de Gethsémani.....	311
XXX ^e Effusion. — Les cœurs attendris.....	323
XXXI ^e Effusion. — Les cœurs dilatés.....	333
XXXII ^e Effusion. — Les ailes.....	345
XXXIII ^e Effusion. — Le corps éthéré.....	357
XXXIV ^e Effusion. — La clef merveilleuse.....	369
XXXV ^e Effusion. — Les messagers célestes....	379
XXXVI ^e Effusion. — La mort transfigurée.....	391
XXXVII ^e Effusion. — L'hymne de la terreur....	403
XXXVIII ^e Effusion. — La terre monte.....	413
XXXIX ^e Effusion. — Les temps nouveaux.....	425
XL ^e Effusion. — Le libre essor.....	435

